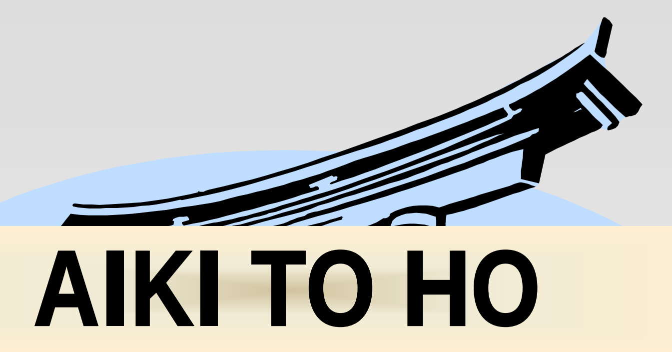


AIKI TO HO







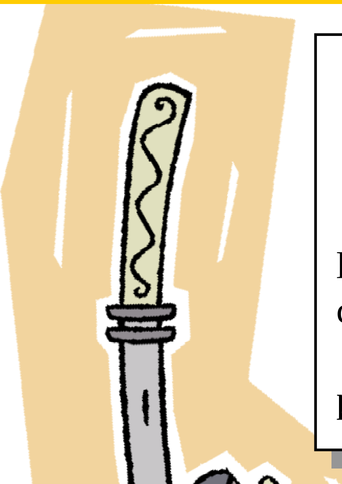


AVERTISSEMENT

Ce qui suit ne possède pas pour prétention d'être une référence.

Il s'agit simplement d'une proposition d'aide au débutant désirant posséder une base écrite.

Une approche générale ...



IAÏ : Dégainer en coupant.
(Iru : Exister, êtres animés / Aï : Harmonie)

Regroupement d'un ensemble de techniques d'escrime au sabre long japonais (KATANA) réalisées debout ou à genou et qui consiste à dégainer et à frapper dans le même temps.
Le sabre se trouve donc initialement au fourreau (SAYA) et porté à la ceinture (OBI).

IAÏJUTSU

TECHNIQUES DE DEGAINAGE DU SABRE.

JUTSU : Technique de combat généralement étudiée pour les champs de bataille, par définition guerrière.

Les BUSHI (Guerriers) avaient remarqué que lors d'attaques imprévues – Au détour d'un carrefour ou à l'intérieur d'un bâtiment - , c'est la rapidité avec laquelle on dégainait et on enchaînait une contre attaque qui permettait d'acquérir un avantage fondamental dans le combat.

L'idée consista à développer une série de frappes déterminées qui ne laisserait aucune chance à l'adversaire de se défendre et de gagner : **La première coupe devant alors tuer**.

Le Iaï jutsu possède alors pour but ultime de vaincre un adversaire grâce à la précision et la rapidité de deux techniques enchaînées : DEGAINER son sabre et EFFECTUER une ou plusieurs coupes.

IAÏDO

ART DE DEGAINER LE SABRE.

DO : Manière, voie.

La transformation du JUTSU en DO implique que la mise en œuvre de l'ensemble des moyens destinés à vaincre l'adversaire se retrouve dans la manière dont le mouvement est réalisé.

Ainsi, la finalité n'est plus de tuer l'autre mais d'utiliser les outils qui le permettaient pour se forger une auto-dicipline.

Autrement dit, le sabre devient le moyen qui permet non plus de maîtriser l'adversaire mais de se maîtriser soi-même.

Le terme Iaïdo est souvent contracté en Iaï.

Quelques autre termes utilisés :

- BATTO JUTSU — Techniques pour dégainer le sabre,
- TACHI UCHI — Coupes réalisées à l'épée,
- BATTO HO — Méthodes pour dégainer le sabre.

Iaï Do,

L’art de sortir l’arme de son fourreau.

1 - ***Généralités***

L'étude du sabre japonais est une pratique qui occupe une place à part entière parmi les voies martiales actuelles. Cette étude possède deux composantes :

- Le ***Iaï*** (Jutsu ou Do) : acte consistant à sortir le sabre du fourreau pour effectuer une ou plusieurs coupes,

- Le ***Ken*** (Jutsu ou Do) : maniement de l'arme alors qu’elle est sortie du fourreau.

D’autre part, on observe que, à travers tous les documents édités, il serait possible de classifier les différents arts martiaux japonais en cinq catégories de pratique :

- Les plus anciens arts de combat : **Ko Bujutsu.**

- Les voies martiales anciennes issues des précédents : **Ko Budo.**

- Les arts de combat actuels : **Shin bu jutsu.**

- Les pratiques non sportives et non compétitives adaptées au monde contemporain : **Shin Budo.**

- Les pratiques actuelles de self défense et sports de combat : **Gendai Budo.**

Après une rapide description de ces catégories, on s’attachera à insérer le Iaï dans l’époque moderne comme à exprimer quelques raisons aptes à amener un individu vers cette étude. Enfin, quelques termes seront présentés, développés dans leur contexte global afin de présenter la structure du Iaïdo.

2 - ***Ko Bujutsu***

Au travers de son histoire, le Japon fut dirigé par l'aristocratie guerrière (Bushi), le métier des armes étant leur domaine propre. Selon les contextes sociaux, éthiques et historiques de l'époque, les situations de conflit amenèrent à la création de groupes de combat, de compagnies militarisées, pour défendre leurs privilèges ou arriver à leurs fins politiques. Le Ko Bujutsu était le b.a-ba des connaissances fondamentales dont le guerrier avait besoin pour réaliser son devoir.

Ces pratiques étaient caractéristiques. Elles étaient utilisables sur le champ de bataille, en situation de guerre. Le maniement des armes leur principal centre d'intérêt en étudiant en même temps la constitution des armures de l'époque. Cette formation était dispensée dans des unités militaires composées de guerriers. Le contenu de cette formation est d'ordre physique, technique avec les armes, étude de la stratégie, de la tactique, et de la diplomatie, etc...

3 - ***Ko Budo***

Le japon connaît au 17ème siècle, une unification politique, qui transforme la vie sociale par la fin des guerres. Il s'exerce une concentration de population de ville par rapport au monde rural. De ce fait, les conflits sont localisés et d'ordre civil. L'équilibre de cette société crée un nouvel essor développant le culturel et l'artistique. Le concept de " voie martiale " apparaît. Le guerrier devient un élément positif et constructif au sein de la société.

Le Ko budo se transforme. Le champ de bataille fait place aux conflits civils, généralement limités au milieu urbain, et à l'intérieur des maisons. Le contrôle et le maintient en vie de l'adversaire devient important alors que précédemment son anéantissement était le seul but.

La spécialisation de l'enseignement est une conséquence face aux nouvelles formes de conflits. Les techniques sont moins nombreuses au sein des écoles mais plus orientées vers la self défense et le maintien de l'ordre. On y trouve des éléments tels que développement de techniques à mains nues, utilisation d'armes inefficaces sur un champ de bataille (éventails en fer, bâtons, etc..). Les armes de guerre encombrantes sont inutilisables en ville, aussi des écoles modifient les armes, conçoivent des protections ou diminuent les techniques pour des rencontres non mortelles entre différentes écoles.

En conclusion, l'intégration de l'individu dans la société devient plus « harmonieuse » et aussi importante que l'efficacité combative.

4 - ***Shin Bujutsu***

Après 1870, le Japon se modernise, sa structure sociale s'effondre et le métier de guerrier se restreint. Le Japon a besoin de forces militaires identiques aux autres pays modernes. Le Shin Bujutsu contient les techniques de la force militaire japonaise de 1870 à nos jours. A des techniques militaires importées, les japonais furent loin de délaisser leurs anciennes méthodes de combat, bien au contraire ; ils ont su les incorporer. L'art du combat à la baïonnette (Juken jutsu) en est un bel exemple.

5 - ***Shin Budo***

Cette catégorie est constituée des pratiques inspirées par le Ko Budo et maintient les mêmes valeurs en les accomodant à notre monde et à sa mentalité moderne. Son éthique évite toute forme d'application sportive ou compétitive.

Tout en conservant leurs aspects traditionnels, ces disciplines orientent leur message vers plus de spiritualité et prêchent pour la transformation de l'agressivité et de la violence en communication pour mieux vivre dans notre société.

6 - ***Gendai Budo***

Cette catégorie récente offre une grande diversité de disciplines. Les pratiquants, dans une majeure partie sont préoccupés par l'aspect sportif et compétitif de leurs disciplines respectives. Ces rencontres sportives sont quelque part dénuées de l'attrait du combat puisque dans l'organisation des paramètres (poids, âges égaux), tout est scrupuleusement imposé. Or dans l'art militaire, on cherche tout sauf l'égalité lors d'une confrontation. On engage les hostilités que parce que l'on est sûr de gagner !

IAÏ - DO

1 – ***Intérêt actuel du Iaïdo***

L'art de dégainer le sabre long japonais (Katana) est peut être la discipline martiale la plus controversée et la plus inutile des pratiques martiales japonaises. A quoi donc peut servir une telle discipline dans le monde moderne ?

Dans un premier temps, la pratique du Iaï apporte lors de son étude quelque chose d'utile et de positif. On y trouve d'abord une suite d'exercices physiques qui conduisent à un meilleur état de santé, pouvant ainsi nous amener à prendre conscience de notre équilibre corporel comme de nos limites physiques. L'acquisition de la capacité à se défendre avec compréhension vient ensuite transposer la violence et l'agression en maîtrise de soi, capacité augmentant la concentration , pour prendre conscience du temps et vivre pleinement le moment présent : L'individu se positionne face à lui-même.

Dans un second temps, on se rappellera que l'art de dégainer se situe dans les catégories Ko Budo et Shin Budo. Ceci donne déjà quelques raisons de s'y attarder par intérêt historique et culturel. Certains étudiants de la voie consacreront du temps à l'apprentissage de la langue japonaise, à l'histoire du Japon, à la calligraphie, à l'art floral (Ikébana) ou à d'autres formes d'activités. Néanmoins, on trouve dans ces exemples l'aspect primordial de l'étude – Qu'elle provienne du Iaï ou d'autres voies martiales - , par ses activités nouvelles, quelles qu'elles puissent être, chacun entre en contact avec d'autres personnes donc de nouvelles façons de percevoir ce qui nous entoure, fait ses choix et peut par conséquence s'ouvrir l'esprit : L'individu se positionne face aux autres et à la société.

Pour revenir sur des considérations plus pratiques, il est possible de décomposer l'apprentissage du Iaï en trois étapes :

1- Le travail individuel,
2- Le travail à deux,
3- La coupe.

2 – **Le travail individuel :** **TANDOKU RENSHU.**

Comme pour tout apprentissage, on commence par les rudiments.

Il faut apprendre à s'habiller correctement, à positionner son sabre, et à se comporter (**Shisei**) avec tous les principes liés à l'étiquette (**Reishiki**) de la pratique du Iaï. Parallèlement, l'élève abordera des aspects plus techniques : Conscience et compréhension du corps (biomécanique ou comment s'active le corps dans l'exercice) . Cette formation sera contenue dans les exercices répétés : **Les Suburi**. Dans ces formes étudiées, l'élève apprend les déplacements du corps (**Taï Sabaki**), la garde fondamentale (**Kamae**) et la relation avec les coupes (**Hasuji**), les différents possibilités de sortir l'arme de son fourreau (**Nuki Waza**), les variantes dans les coupes (**Uchi Waza**), le rythme à donner dans les coupes (**Seme**), les pas et les directions des coupes (**Happo Giri**). Tout cela finit par devenir naturel par l'étude et la répétition des mouvements.

Ces exercices possèdent pour objectifs la formation aux techniques proposées comme la construction musculaire du corps. A chaque étape de la formation, chacun doit pouvoir distinguer les techniques de grande facilité d'exécution d' autres beaucoup plus complexes.

Après cette instruction de base, le travail s'orientera vers la pratique. Considérons par exemple **Shohatto** (Riposte à une attaque venant de face), premier kata quasi fondamental dans l'étude. Il contient l'essence même de la pratique. Ce mouvement est constitué de cinq temps principaux :

Temps 1 : **Koiguchi** . Action de préparer et dégainer. Réalisée avec discrétion, ce moment consiste à pousser la garde avec le pouce quand on commence à dégainer.

Temps 2 : **Nuki Tsuke**. Action de dégainer et couper . Il s'agit de la première frappe, coupe qui suit la sortie de l'arme du fourreau. La vitesse évolue par étape : Doucement au début, en accélérant au milieu et rapide pour effectuer la coupe.

Temps 3 : **Kiri Tsuke** . La ou les coupes principales qui achèvent le ou les adversaires déjà blessés, le sabre est toujours hors du fourreau. Il doit conserver sa stabilité à la fin de chaque coupe.

Temps 4 : **Chiburi**. Geste simple qui débarrasse la lame du sang qui est censé s'être déposé dans la coupe (réalité d'un duel). Il existe plusieurs manières de réaliser cette opération.

Temps 5 : **Noto.** Action de rengainer le sabre. Il est important de synchroniser les deux mains comme de prendre son temps. La main gauche est alors directrice.

3 – **Le travail à deux :** SOTAÏ RENSHU.

La seconde étape qu'il convient d'assimiler est le travail avec un ou plusieurs partenaires d'entraînement, images des adversaires dans le cadre du combat. Les katas représentent certes le principal centre de travail du Iaï, cependant il est des éléments importants qui seront ingérés par la pratique avec un opposant, ne serait ce que les positions relatives entre partenaires ou l’utilité de tel ou tel déplacement. Ce travail apporte alors la compréhension du geste et démontre le sens du mouvement abordé lors de la pratique individuelle. Le kata n'est pas toujours intégralement possible dans l'exercice à deux.

Un élément très important est la notion d' espace et de temps (**Ma - aï**). Il est essentiel de maîtriser cette notion, à chaque instant, il y a une distance particulière qui nous sépare de l'action finale comme un timing à respecter pour réaliser un mouvement donné.

Cette notion d'espace au sens large est définissable par différentes phases de compréhension

1 - TO – MA : La « grande distance » ou l'instant de la provocation. Dans ce moment, tout est possible car la sécurité est encore présente.

2 - CHU ou NAKA – MA : L’espace se restreint. Il convient de placer les éléments techniques qui assureront le déroulement de l'action finale.

3 - CHIKA –MA : L’engagement est là, tout est en ordre parfait. La confrontation avec l'adversaire est inéluctable.

4 - UCHI – MA : L’instant final. La distance et le temps se confondent pour se solder par l'exécution de la technique.

Le travail à deux apporte une notion d'ensemble, AWASE : littéralement " lié avec ou ensemble ". Quelques soient les éléments de la situation, l'action doit être en parfaite harmonie : action idéale au moment correct.

Pour être reconnu compétent, le combattant se doit de maîtriser d'autres aspects non négligeables : Il lui faut acquérir la capacité à faire face à l'adversité, pour que le combat tourne en sa faveur. Résoudre, désamorcer, transformer les attaques, les agressions, la violence, l'adversité avec le plus d'efficacité possible est peut-être la leçon la plus importante à retenir dans la pratique du sabre.

4 – **La coupe :** **TAMESHIGIRI.**

La dernière étape du parcours de l'élève sera la coupe avec une vraie lame. Cet ultime travail nous donne la possibilité d'appliquer et de corriger toutes les données fondamentales emmagasinées au cours de l'étude et d'utiliser son potentiel physique de façon correcte (Inspiration - expiration ou Kokyu - Rokyu)

Vu le coût d'acquisition d'une vraie lame, cette pratique engage l'élève à un comportement digne de la discipline, au respect strict des règles et de la sécurité. Les séances de coupe, sont des occasions exceptionnelles pour parfaire le travail sur soi-même.

Prendre une garde et couper jusqu'à terminer net dans une autre position de garde et recommencer.

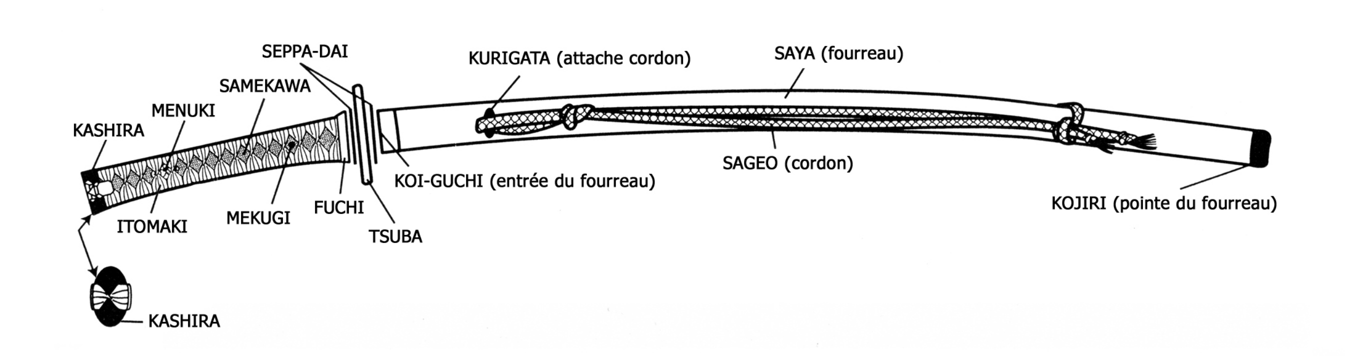
Montrer le plus grand contrôle de son corps et de son action en exécutant le minimum pour réaliser la bonne coupe. (Arrêt de la lame juste à la sortie de la cible), En ce cas vous montrerez une parfaite maîtrise de votre force, et de votre arme . Ceci est très difficile à réaliser.

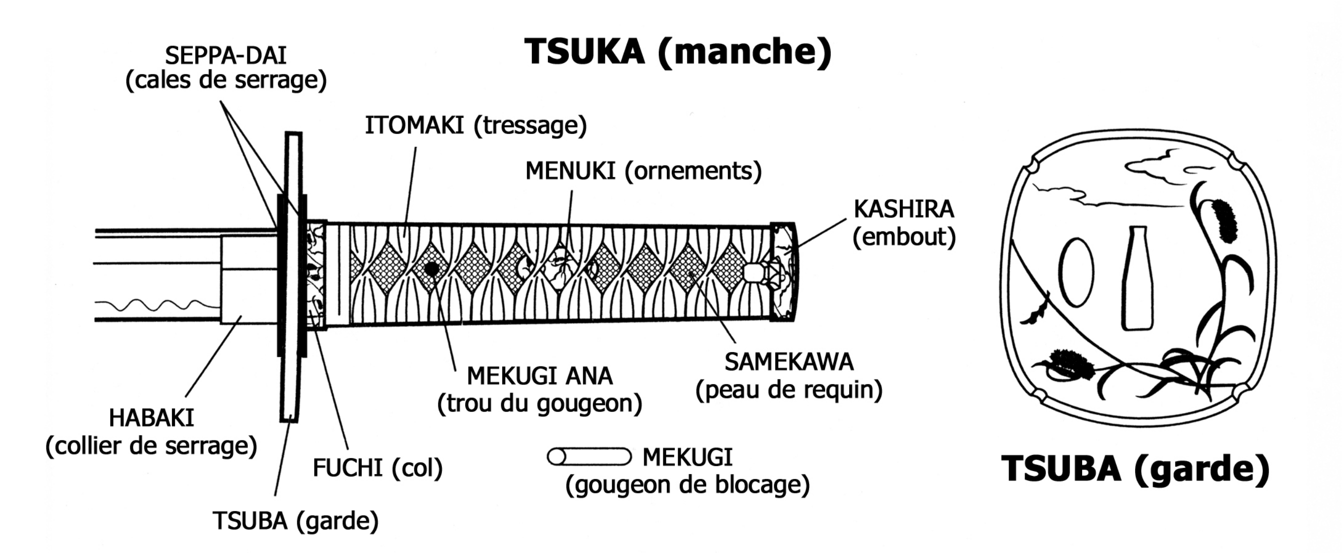
Ne jamais oublier que l'intérêt de la coupe se résume à Couper soi-même son propre égo !!!

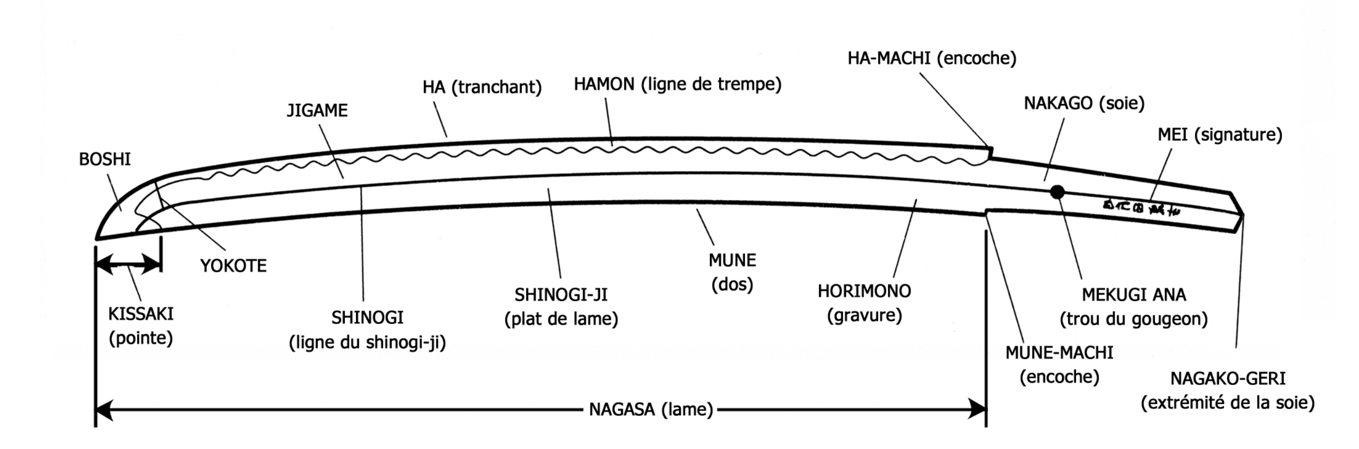
KATANA

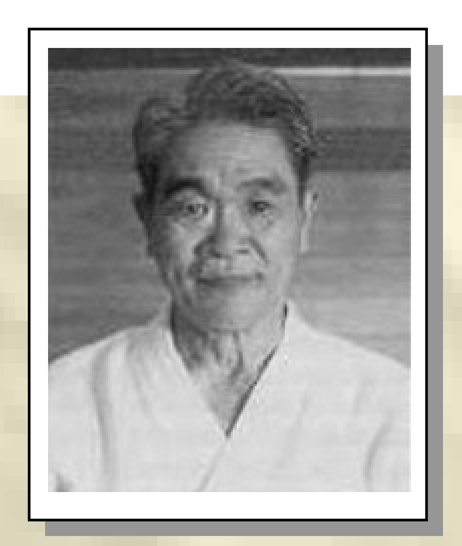
SABRE JAPONAIS

principales composantes du sabre



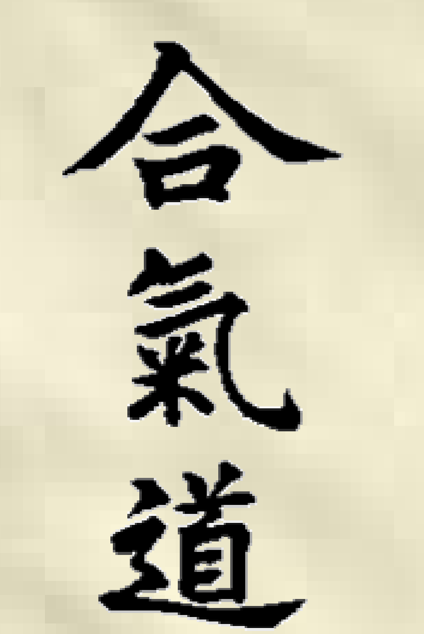






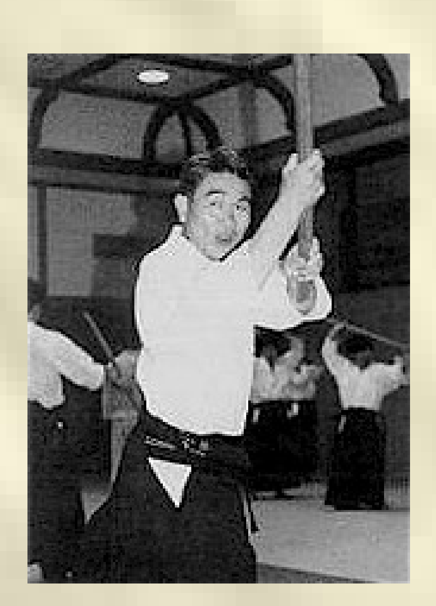
NISHIO Shoji Senseï.
5 Décembre 1927 – 15 Mars 2005.
8 ième dan Aïkido / 8 ième dan Iaïdo
7 ième dan Karaté / 5 ième dan Judo.
CREATEUR du style AÏKIDO TOHO IAÏ.

NISHIO Sensei est né à Aomori, dans le Nord du Japon en 1927. Ses débuts au sein des arts martiaux dès l'age de 18 ans se sont focalisés sur le judo et le karaté.



C'est au printemps 1951 (Il avait alors 24 ans) qu'il frappe à la porte de l'Aikikaï et devient élève de O'Sensei Morihei Ueshiba. En 1955, il se met à pratiquer le Iaïdo et le Jodo. Ces deux disciplines lui permettent de mieux comprendre et développer son Aïkido dans la direction indiquée par le fondateur, qui insistait sur la filiation de son art à mains nues avec la pratique et la voie du sabre.

Après 14 ans d'enseignement comme disciple direct de O'Sensei, Il cherche à approfondir ses connaissances en Kenjutsu, Kendo et Iaïdo. Il quitte l'Akikaï tout en conservant de bonnes relations avec la maison mère et crée sa propre école de Iaï : Le Iaïdo Toho. Expert de génie, son Aïkido est fortement influencé par la pratique du sabre et le travail des armes occupe une place prépondérante dans son enseignement.



AIKI TOHO IAÏ

Ecole de Iaïdo fondée par Shoji NISHIO (1927 – 2005) dont les différents mouvements (KATA) se basent directement sur les principes et techniques d'Aïkido.



NISHIO Sensei exécutant TSUME / IRIMI

Cette école se propose de développer un style de Iaïdo capable d'aider le pratiquant d'Aïkido a être plus pertinent, plus juste dans sa technique. Dans la mesure où des familles de gestes se rejoignent, des éléments tels que la rapidité de mouvement, l'économie de force physique ou la précision du geste, utilisés lors du travail au sabre, se trouvent mis au bénéfice de l'aïkido. Ainsi, un Ikkyo trouvera son équivalent en Aïki Toho Iaï où il sera utilisé pour perfectionner le mouvement initial d'Aïkido : L'arme aiguise l'esprit pour perfectionner la pratique.

En Aïki Toho Iaï, on ne réalise pas de Kata à partir de la position à genou (SEIZA). Cela est dû au fait que, d'après l'opinion du maître, le samouraï ne s'asseyait jamais avec son Katana. Si il devait se retrouver en position assise ou en intérieur, il préférait utiliser son sabre court.

Il est bon de rappeler qu'il existe de nombreuses écoles de Iaïdo.



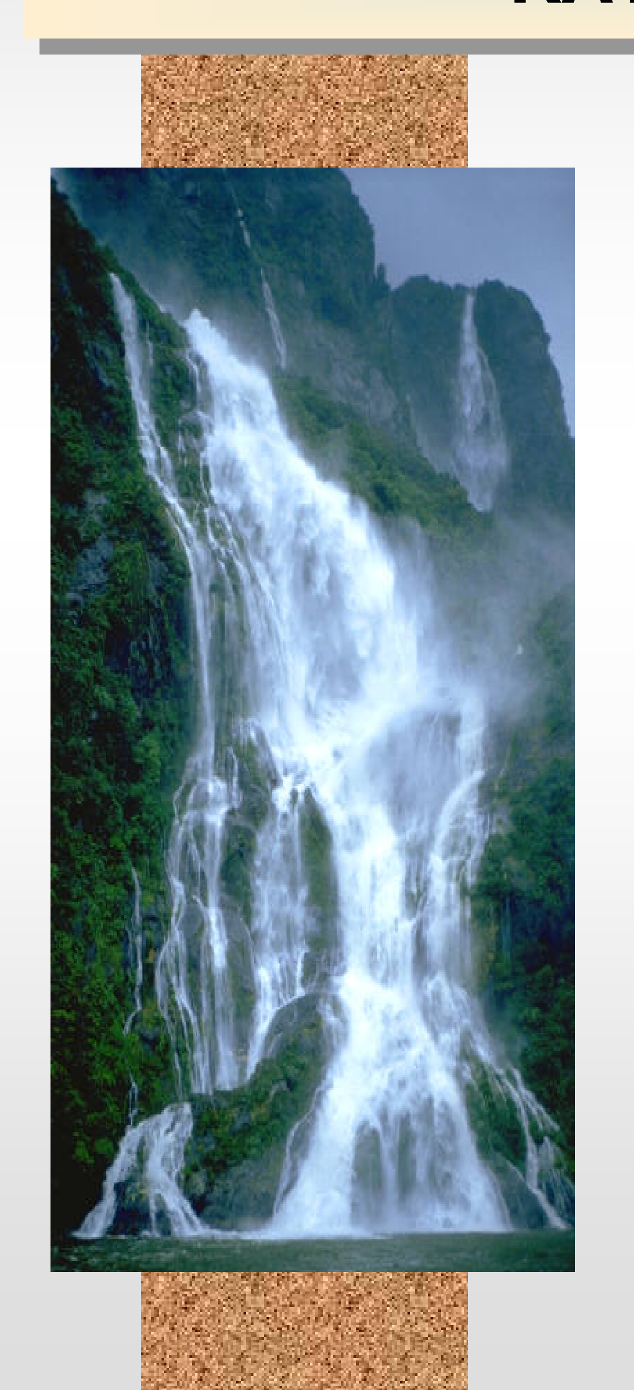
NISHIO Sensei exécutant KAWASHITSUKI / TSUKI SANKYO

AIKI TOHO IAÏ
ou
« Méthodologie de Iaïdo propre à l'Aïki »

LISTE DES MOUVEMENTS

Numéro	Appellation IAIDO	Correspondance en AIKIDO
1	Shohatto	Maegiri
2	Ukenagashi	Ikkyo
3	Ushirogiri	Kaitennage
4	Zengogiri	Aihanmi shihonage
5	Sayugiri	Gyakuhanmi shihonage
6	Tsukaosae	Gyakuhanmi nikkyo
7	Tekubiosae	Aihanmi nikkyo
8	Kawashitsuki	Tsuki sankyo
9	Tsukekomi	Tsuki kotegaeshi
10	Tsume	Irimi
11	Sanbo	Sankyo
12	Shiho	Shomen shihonage
13	Nukiawase	Gokyo
14	Todome	Yonkyo
15	Suemonogiri	Suemonogiri

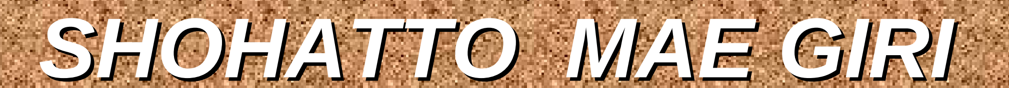




SHOHATTO

—

MAEGIRI



SHOHATTO MAE GIRI

SHOHATTO : Riposte à une attaque venant de face.

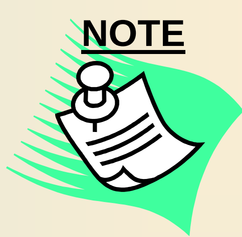
SHO	Beaucoup / Plusieurs.
HATSU	Premier / Départ / Début / Commencement.
TO	(Katana)

MAE GIRI : Frappe Avant.

MAE	Avant / Auparavant / Devant / Tête de ligne.
GIRI	Coupe.

QUELQUES MOTS SUR …

Ce mouvement se présente comme la réponse de base en face d'un comportement ou mouvement hostile. Ainsi, devant un adversaire dont les mains se rapprocheraient dangereusement d'une garde pour dégainer, la réaction consistera ici à réaliser une coupe directe là où une ouverture serait perceptible.



NOTE

Les applications proposées espèrent accroître la perception de la situation dont le Kata est l'épure. Sans établir un parallélisme direct, elles essaient d'orienter la pratique du mouvement en conservant un lien avec la réalité d'un conflit.












Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)













Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)








Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)








Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)













Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)











Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)

CHIBURI

AUTRE APPELLATION : CHIBURUI

Action consistant à égoutter le sang présent sur la lame du sabre long (KATANA) lorsque les différentes coupes sont réalisées.

Ce geste est nécessaire.

En effet, si une lame ensanglantée se rengaine, elle risque par le phénomène de coagulation de coller à l'intérieur du fourreau (SAYA), entravant fortement la prochaine sortie de l'arme.

Il n'est pas anodin.

La vigilance ne doit pas baisser sur ce mouvement qui, par nature, n'est pas offensif. Ainsi, durant son exécution, on prendra gare à :

- Ne pas laisser la pointe de l'arme vers l'arrière,
- Montrer une menace par l'extrémité de la poignée (KASHIRA),

A la fin du mouvement, la pointe de la lame (KISSAKI) sera dirigée vers l'intérieur en menaçant l'adversaire.

On observe que :

- Il existe de multiples méthodes pour ôter le sang de la lame d'un KATANA,
- Il existe de multiples appellations concernant le CHIBURI en fonction des écoles de IAÏ,
- Après ce mouvement de nettoyage vient le mouvement permettant à l'arme de retrouver le fourreau (NOTO).

NOTO

Action consistant à replacer l’arme dans son fourreau (SAYA).

Ce geste s’exécute après le nettoyage de la lame (CHIBURI ou CHIBURUI). Pour replacer le sabre en position, il faut prendre son temps : C’est lors du NOTO que l’on se coupe le plus fréquemment et la précipitation ne met en danger que le détenteur de l’arme. On conservera également la possibilité de dégainer si une menace réapparaissait.

Dans son principe, on peut décomposer ce mouvement en trois temps :

1 - RAMENER la lame vers le fourreau (SAYA),
2 - GLISSER la pointe de la lame (KISSAKI) à l’entrée du fourreau (KOIGUCHI),
3 - RENGAINER la lame dans son fourreau (SAYA).

Il existe plusieurs méthodes pour réaliser cette opération. Généralement, un lien existe entre la façon dont l’arme est nettoyée de son sang (CHIBURI) et la façon dont elle est rengainée. On trouve également de nombreuses appellations de NOTO.

















Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)










Shohatto (Appellation Iaïdo) ou Maegiri (Appellation Aïkido)









fin du kata 01 : SHOHATTO MAE GIRI

CHIBURI Action consistant à égoutter le sang de la lame lorsque les coupes sont réalisées.
NOTO Action consistant à replacer l'arme dans son fourreau (SAYA).





Lors du CHIBURI, le sabre est déplacé vers la droite, son tranchant orienté vers l'extérieur. La lame n'est pas horizontale mais présente une légère pente descendante afin que le sang ne s'écoule pas vers la garde (TSUBA). Avant de commencer le NOTO, on vérifiera la concordance entre le sens du fourreau et le sens de l'épée





Une fois la lame ramenée vers le fourreau (SAYA), le puce et l'index forment une « gouttière » dans laquelle le bord non tranchant (MUNE) du Katana coulissera. C'est ainsi que la pointe du sabre (KISSAKI) atteint l'entrée du fourreau (KOIGUCHI). Une souplesse au niveau DES poignets s'avère alors nécessaire pour permettre l'entrée de la lame : La main gauche positionne le fourreau (SAYA) et permet autant le rengainé que la main droite.

Lorsque le sabre se rengaine, il est maintenu par le pouce et l'index de la main gauche contre la garde (TSUBA).







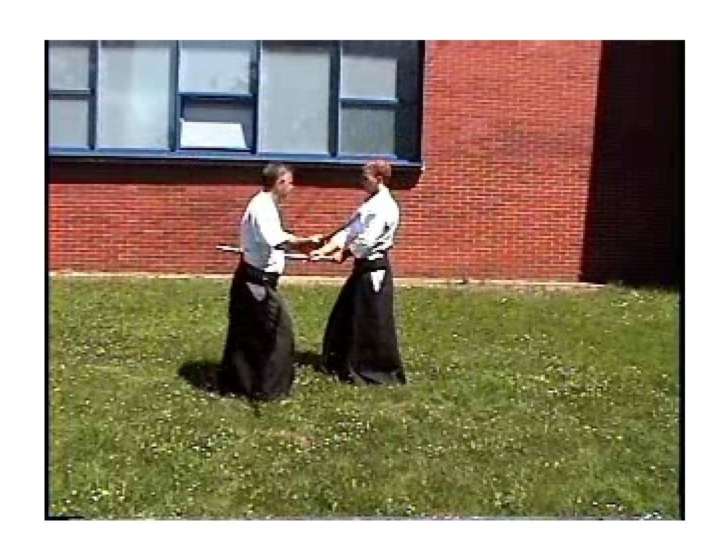
















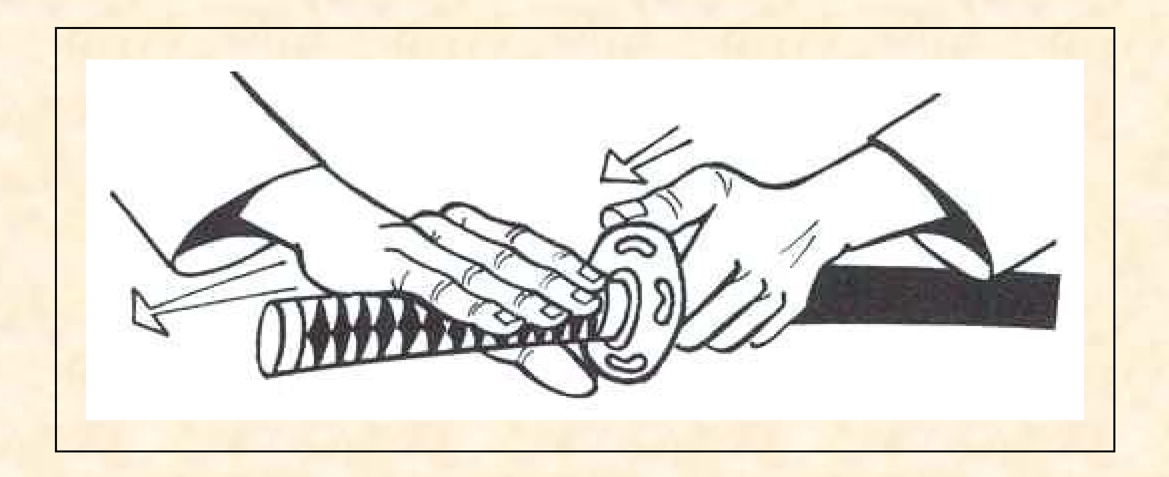


KOIGUCHI NO KIRI KATA

KOIGUCHI	Ouverture du fourreau (SAYA).
KIRI	Couper / Fendre.
KATA	Forme / Modèle / Prototype / Epure.

Action consistant à sortir très légèrement le sabre de son fourreau (SAYA) afin de préparer la première coupe.

Il s’agit donc de la technique destinée à ouvrir et présenter le fourreau (SAYA). Le pouce de la main gauche par son action fait avancer la garde (TSUBA) d’environ un à deux centimètres si possible : Le Katana sort ainsi de la même distance de son fourreau. La main droite peut alors saisir le manche (TSUKA) sur sa partie basse pour amorcer la coupe initiale.



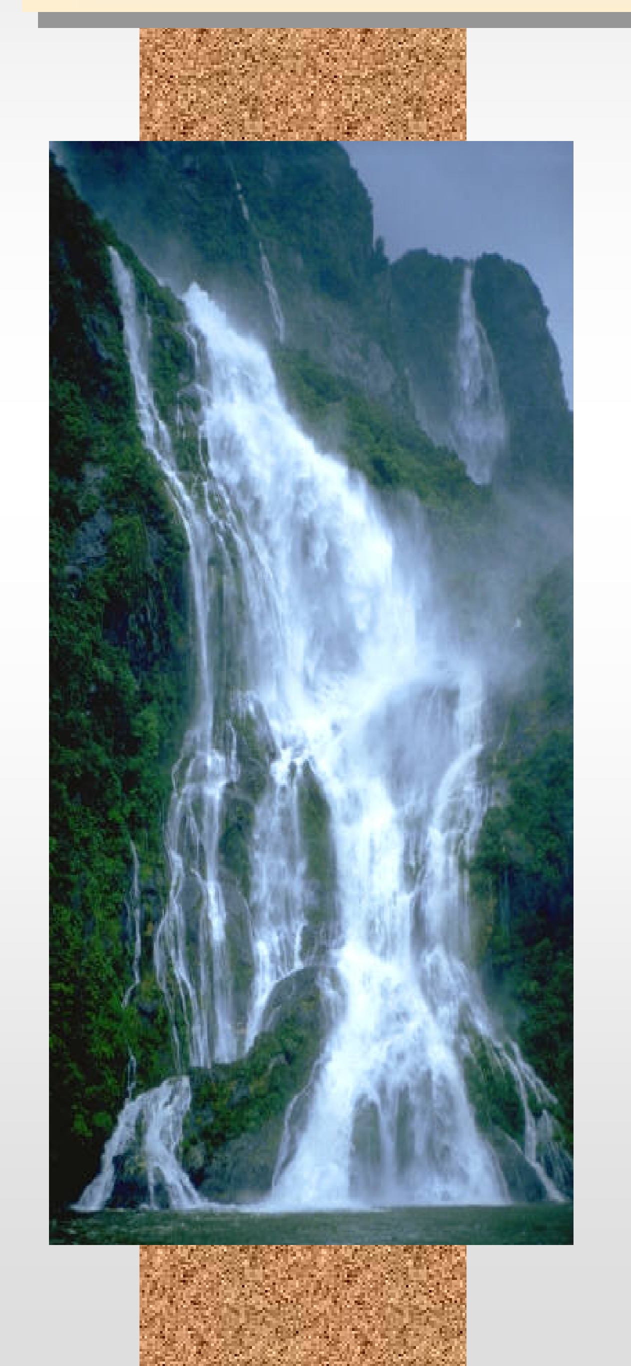
Ce geste est censé se réaliser de la manière la plus discrète possible !

Il se présente en effet comme étant un acte ouvertement hostile car préparatoire à une attaque. Historiquement, lorsqu’un Samouraï exécutait ce mouvement, son adversaire se devait d’avoir une réponse sous peine de subir une offensive. La moindre hésitation dans cette situation pouvait engendrer la mort.

On prendra garde à la position des doigts proche de la lame.



KATA 02



UKE NAGASHI

—

IKKYO



UKE NAGASHI IKKYO

UKE NAGASHI : Protection avec changement de direction de l'attaque.

UKE	Recevoir / Obtenir.
NAGERERU	Couler / S'écouler / Ruisseler.

IKKYO (IKKAJO) : Premier principe d'immobilisation.

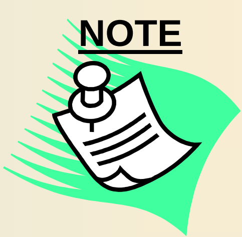
Ancienne appellation

UDE	Bras / Avant bras.
OSAE	Immobilisation.

QUELQUES MOTS SUR …

Ce mouvement consiste à dégainer pour d'abord parer une attaque adverse, engendrant ainsi un contre sur lequel vient glisser le sabre ennemi. Vient ensuite la coupe diagonale de revers s'engouffrant dans l'ouverture de l'attaque.

On associe parfois UKE NAGASHI à GYAKU YOKOMEN (Yokomen « à l'envers »)



NOTE

Les applications proposées espèrent accroître la perception de la situation dont le Kata est l'épure. Sans établir un parallélisme direct, elles essaient d'orienter la pratique du mouvement en conservant un lien avec la réalité d'un conflit.

















Uke Nagashi (Appellation Iaïdo) ou Ikkyo (Appellation Aïkido)













Uke Nagashi (Appellation Iaïdo) ou Ikkyo (Appellation Aïkido)













Uke Nagashi (Appellation Iaïdo) ou Ikkyo (Appellation Aïkido)













Uke Nagashi (Appellation Iaïdo) ou Ikkyo (Appellation Aïkido)










Uke Nagashi (Appellation Iaïdo) ou Ikkyo (Appellation Aïkido)










Uke Nagashi (Appellation Iaïdo) ou Ikkyo (Appellation Aïkido)









NOTES SUR …

fin du kata 02 : UKE NAGASHI IKKYO

CHIBURI Action consistant à égoutter le sang de la lame lorsque les coupes sont réalisées.
NOTO Action consistant à replacer l'arme dans son fourreau (SAYA).





Lors du CHIBURI, le sabre est déplacé vers la droite, son tranchant orienté vers l'extérieur. La lame n'est pas horizontale mais présente une légère pente descendante afin que le sang ne s'écoule pas vers la garde (TSUBA). Avant de commencer le NOTO, on vérifiera la concordance entre le sens du fourreau et le sens de l'épée





Une fois la lame ramenée vers le fourreau (SAYA), le puce et l'index forment une « gouttière » dans laquelle le bord non tranchant (MUNE) du Katana coulissera. C'est ainsi que la pointe du sabre (KISSAKI) atteint l'entrée du fourreau (KOIGUCHI). Une souplesse au niveau DES poignets s'avère alors nécessaire pour permettre l'entrée de la lame : La main gauche positionne le fourreau (SAYA) et permet autant le rengainé que la main droite.

Lorsque le sabre se rengaine, il est maintenu par le pouce et l'index de la main gauche contre la garde (TSUBA).























NOTES SUR …

TSUKA NO NIGIRI KATA

TSUKA	Poignée / Manche du sabre long (KATANA).	
NIGIRI	de NIGIRU	Attraper / Saisir.
KATA	Forme / Modèle / Prototype / Epure.	

Action consistant à SAISIR le sabre par la poignée (TSUKA).

Il s’agit donc de la technique destinée à maintenir correctement un sabre hors de son fourreau.





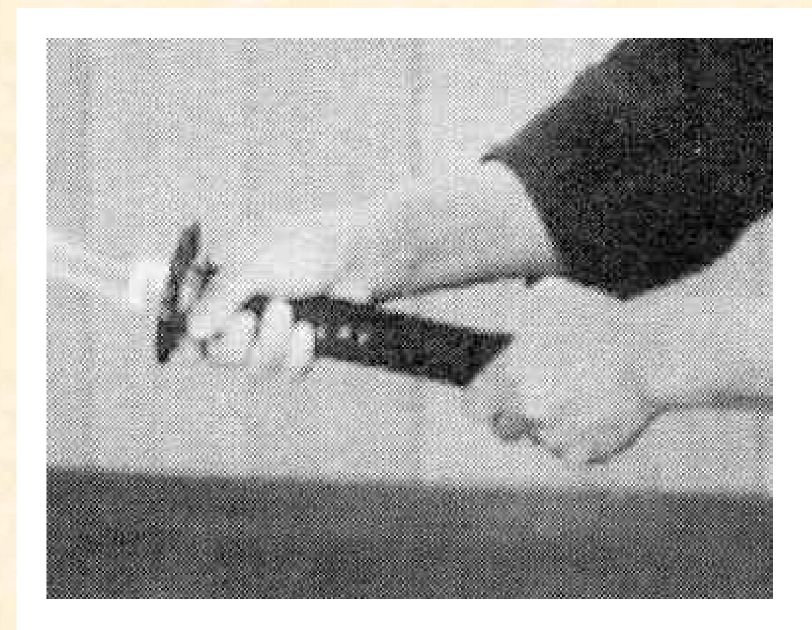


- La main gauche tient l’extrémité de la poignée (TSUKA) en concentrant la saisie sur la partie basse de la main.

- La main droite vient saisir la poignée (TSUKA) à proximité de la garde (TSUBA).

- Une distance d’environ un poing sépare les deux mains.

Les deux mains tiennent la poignée (TSUKA) avec fermeté mais souplesse, la principale difficulté consistant à serrer le plus naturellement possible sans y attacher une force excessive.



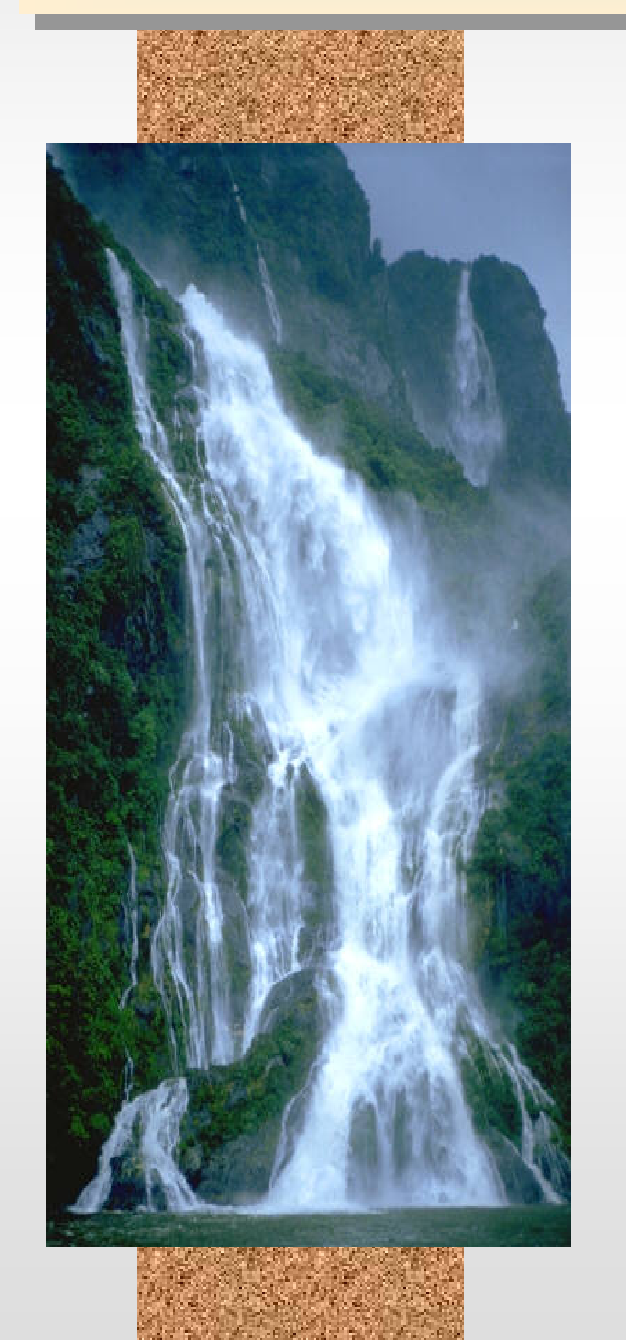
On retrouve ci-dessus une saisie correcte de l'arme lors d'une garde classique. L'espace entre les mains permet une mobilité de l'arme dans l'action par effet de levier comme il empêche un blocage des poignets par des positions trop proches. Les coudes et épaules sont alors toniques tout en conservant une position naturelle.

Il est important de comprendre qu'une saisie inadaptée engendre systématiquement une crispation des épaules ainsi qu'un *fort* ralentissement de l'action.

QUELQUES ERREURS CLASSIQUES :

1 – Ne pas laisser ses doigts au dessus de la garde.
2 – Ne pas placer ses deux mains trop basses ou trop éloignées de la garde.





USHIROGIRI

—

KAITEN NAGE



USHIRO GIRI KAITEN NAGE

USHIRO GIRI : Coupe vers l'arrière.

USHIRO	Arrière / Derrière / Dos.
GIRI	Coupe.

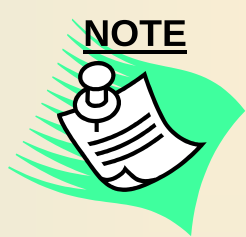
KAITEN NAGE : Projection réalisée par rotation.

KAITEN	Rotation / Tour.
NAGE	Projection.

QUELQUES MOTS SUR …

Ce mouvement consiste à réaliser une coupe sur la base d'une attaque arrière, donc initialement difficilement perceptible. Une sortie de la ligne d'attaque suivie d'une rotation précédera la sortie de l'arme ainsi qu'une coupe en diagonale.

NOTE



Les applications proposées espèrent accroître la perception de la situation dont le Kata est l'épure. Sans établir un parallélisme direct, elles essaient d'orienter la pratique du mouvement en conservant un lien avec la réalité d'un conflit.












Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)








Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)








Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)









Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)













Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)













Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)











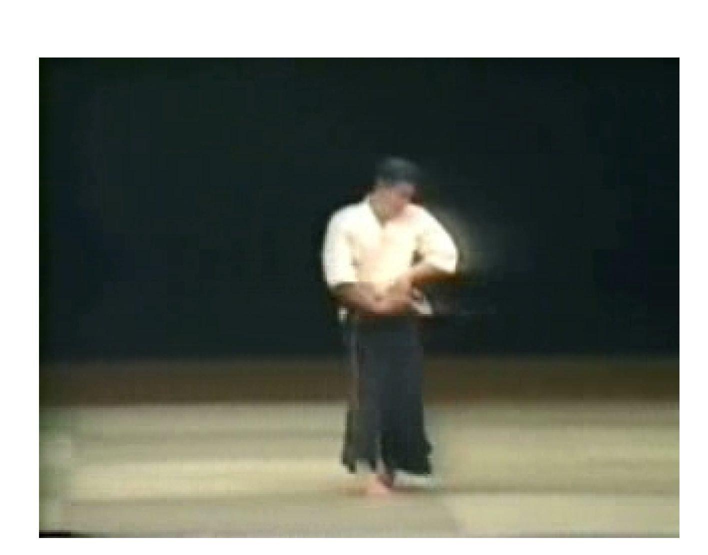


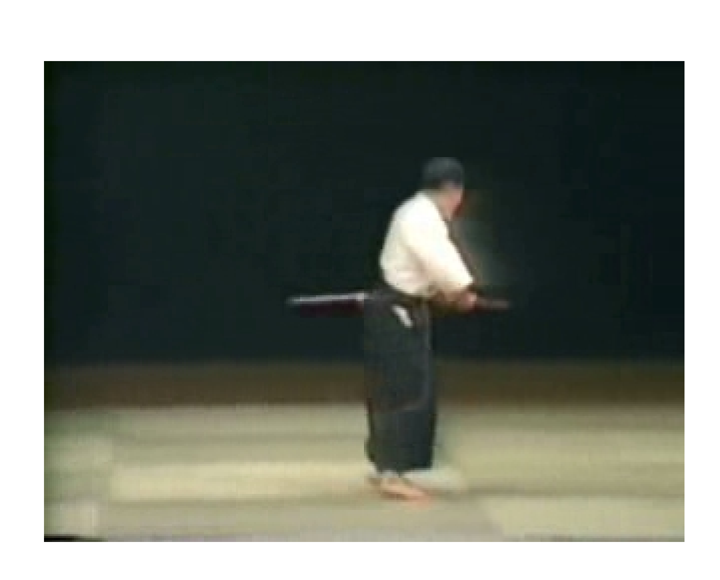
Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)











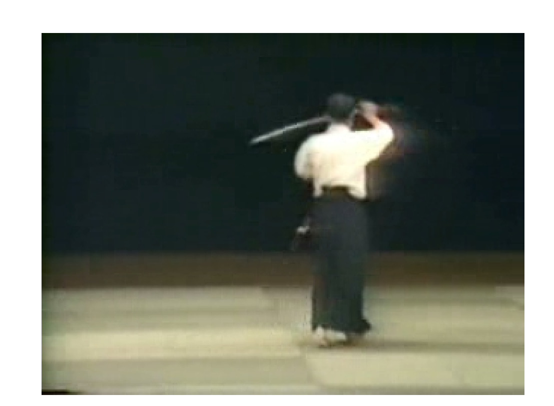


Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)


























Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)










Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)









NOTES SUR …

fin du kata 03 :USHIRO GIRI KAITEN NAGE

CHIBURI Action consistant à égoutter le sang de la lame lorsque les coupes sont réalisées.
NOTO Action consistant à replacer l'arme dans son fourreau (SAYA).





Lors du CHIBURI, le sabre est déplacé vers la droite, son tranchant orienté vers l'extérieur. La lame n'est pas horizontale mais présente une légère pente descendante afin que le sang ne s'écoule pas vers la garde (TSUBA). Avant de commencer le NOTO, on vérifiera la concordance entre le sens du fourreau et le sens de l'épée





Une fois la lame ramenée vers le fourreau (SAYA), le pouce et l'index forment une « gouttière » dans laquelle le bord non tranchant (MUNE) du Katana coulissera. C'est ainsi que la pointe du sabre (KISSAKI) atteint l'entrée du fourreau (KOIGUCHI). Une souplesse au niveau DES poignets s'avère alors nécessaire pour permettre l'entrée de la lame : La main gauche positionne le fourreau (SAYA) et permet autant le rengainé que la main droite.

Lorsque le sabre se rengaine, il est maintenu par le pouce et l'index de la main gauche contre la garde (TSUBA).













Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)













Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)





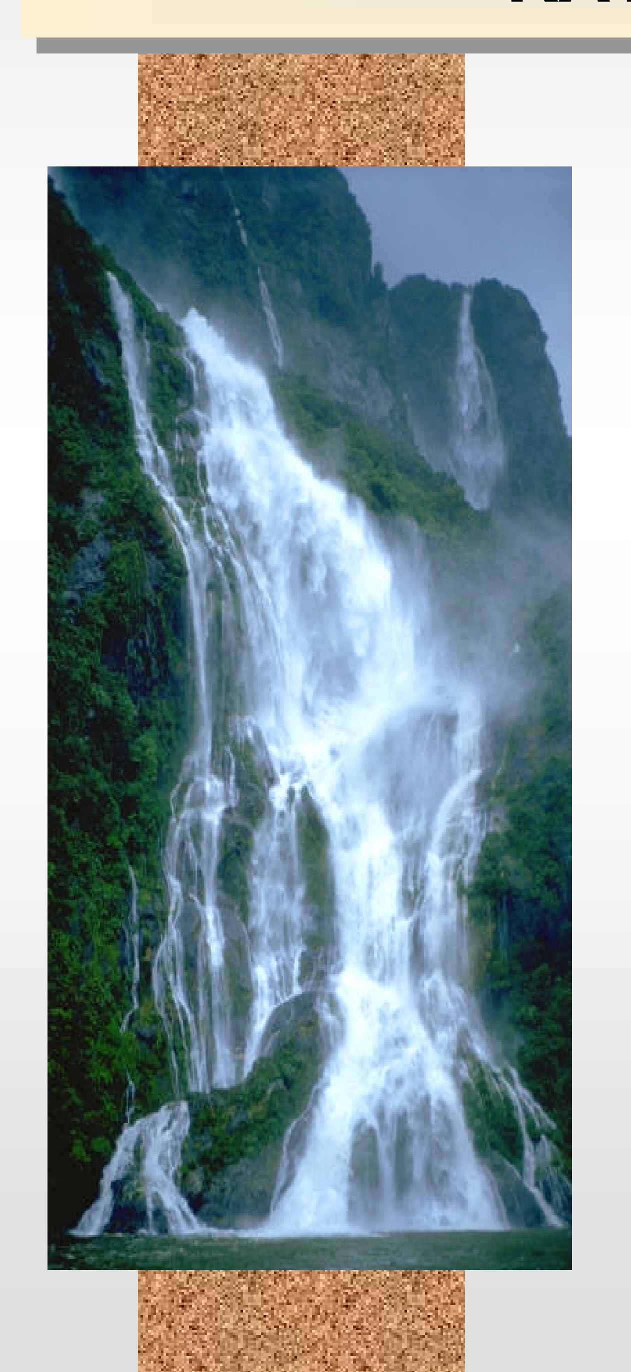






Ushirogiri (Appellation Iaïdo) ou Kaiten Nage (Appellation Aïkido)





ZENGOGIRI

—

AIHANMI SHIHO NAGE



ZENGO GIRI
AIHANMI SHIHO NAGE

ZENGO GIRI **:** Coupe avant puis arrière.

ZENGO	Avant (Zen) / Go (Arrière).
GIRI	Coupe.

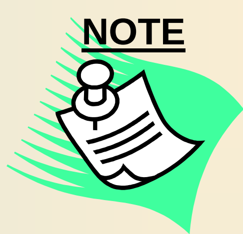
AIHANMI SHIHO NAGE **:**

AI	Semblable / Homologue.
HANMI	Côté / Sens.
SHIHO NAGE	Projection dans les quatre directions.

QUELQUES MOTS SUR …

Ce mouvement consiste à réaliser deux contacts en une seule coupe. Le premier se situant sur la montée de l'arme, le second sur sa descente. Les partenaires potentiels se situent initialement en face et derrière l'exécutant du mouvement.

NOTE



Les applications proposées espèrent accroître la perception de la situation dont le Kata est l'épure. Sans établir un parallélisme direct, elles essaient d'orienter la pratique du mouvement en conservant un lien avec la réalité d'un conflit.

















Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)













Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)













Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)

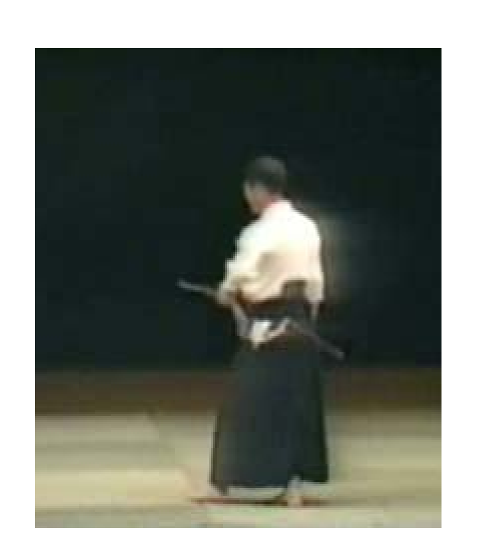
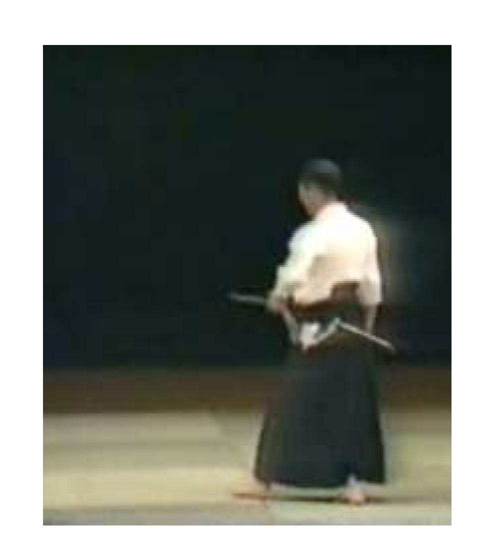
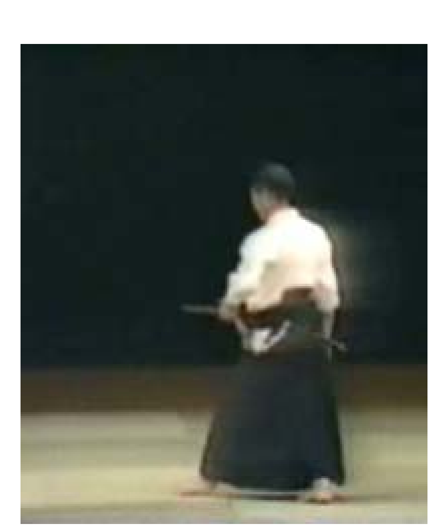
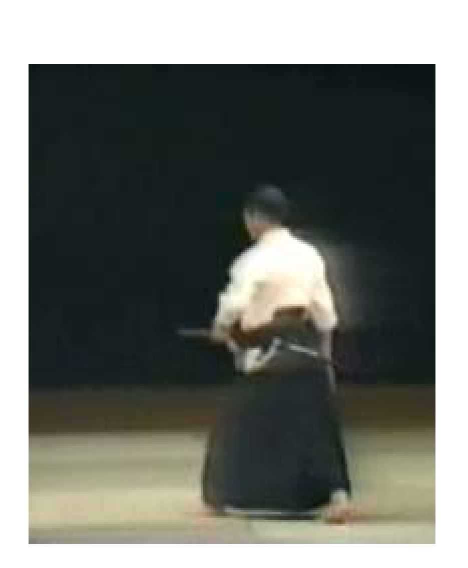
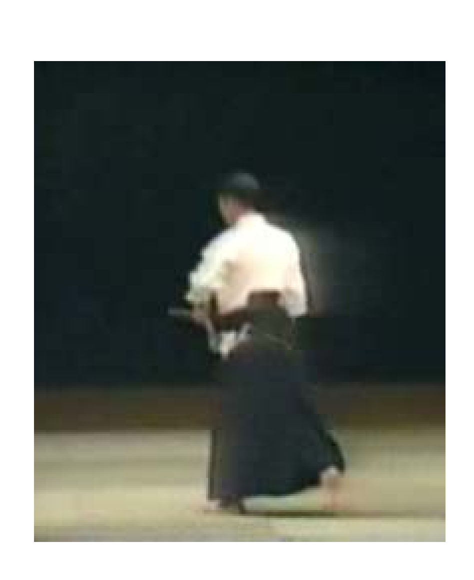
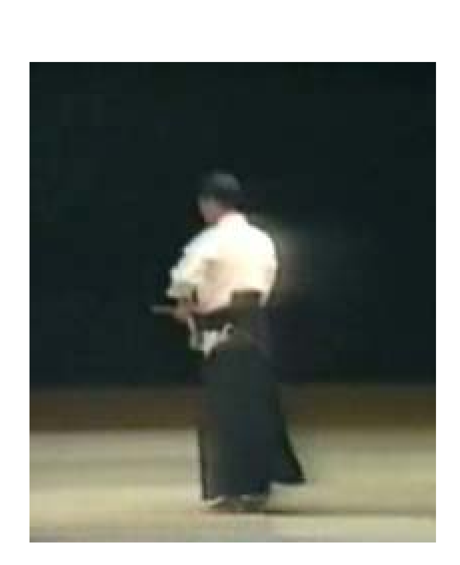
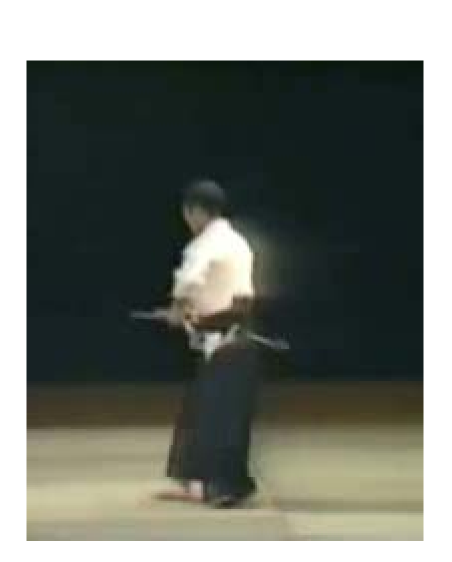


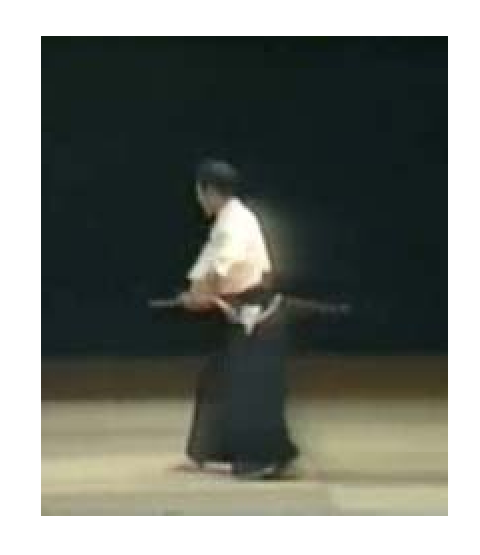


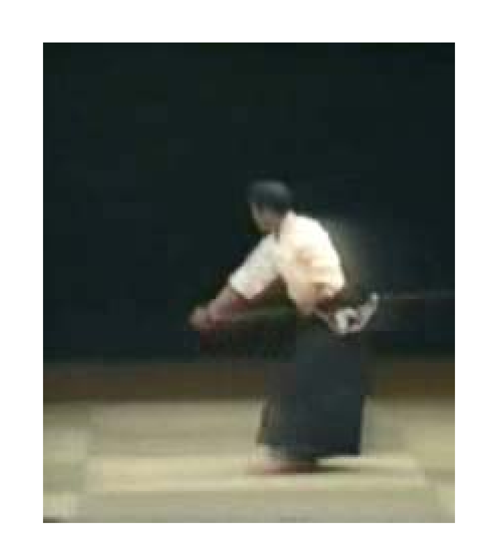
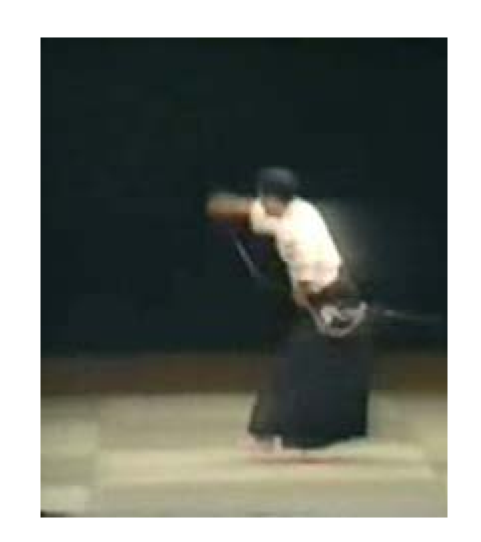


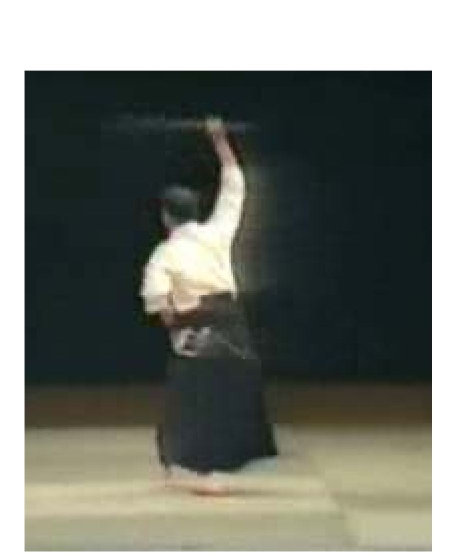
Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)



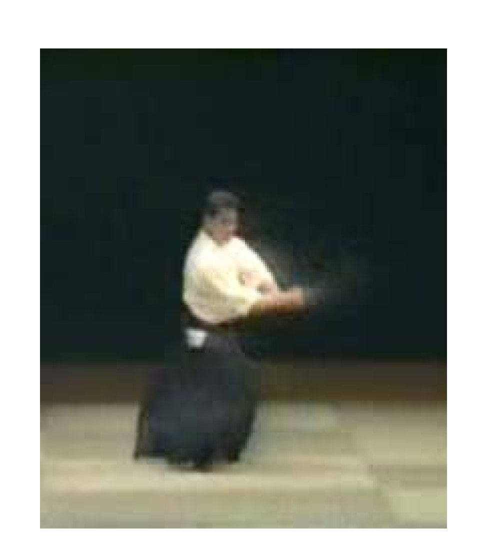
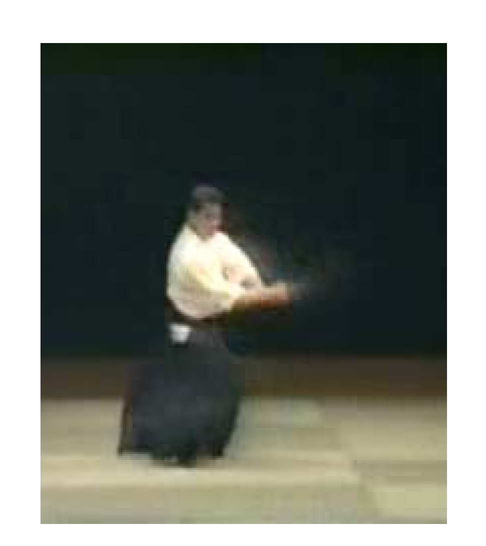


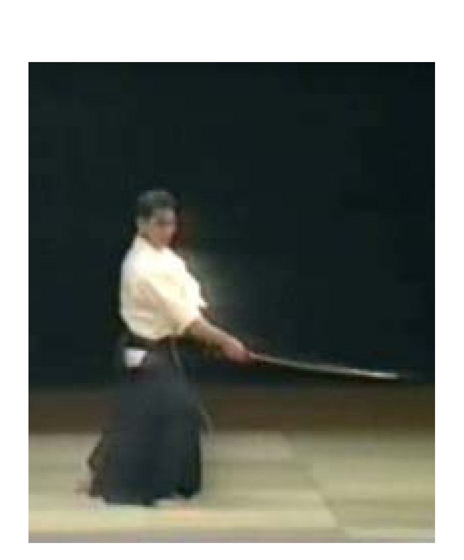
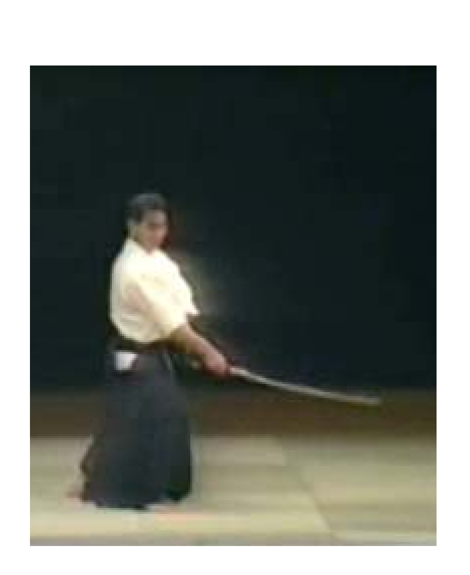



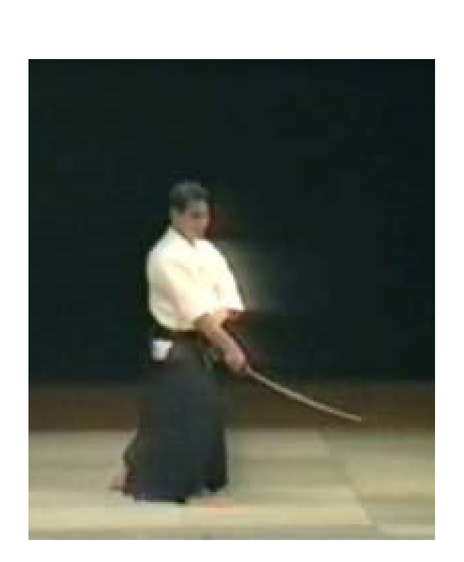




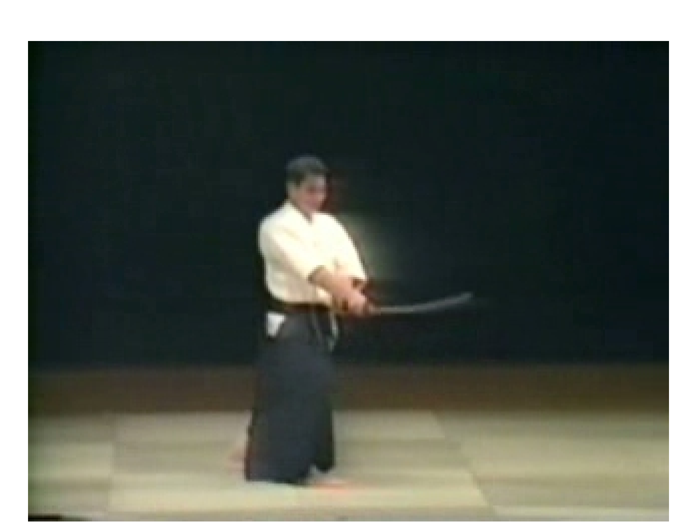

















Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)










Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)









fin du kata 04 : ZENGO GIRI AIHANMI SHIHO NAGE

CHIBURI Action consistant à égoutter le sang de la lame lorsque les coupes sont réalisées.
NOTO Action consistant à replacer l'arme dans son fourreau (SAYA).





Lors du CHIBURI, le sabre est déplacé vers la droite, son tranchant orienté vers l'extérieur. La lame n'est pas horizontale mais présente une légère pente descendante afin que le sang ne s'écoule pas vers la garde (TSUBA). Avant de commencer le NOTO, on vérifiera la concordance entre le sens du fourreau et le sens de l'épée





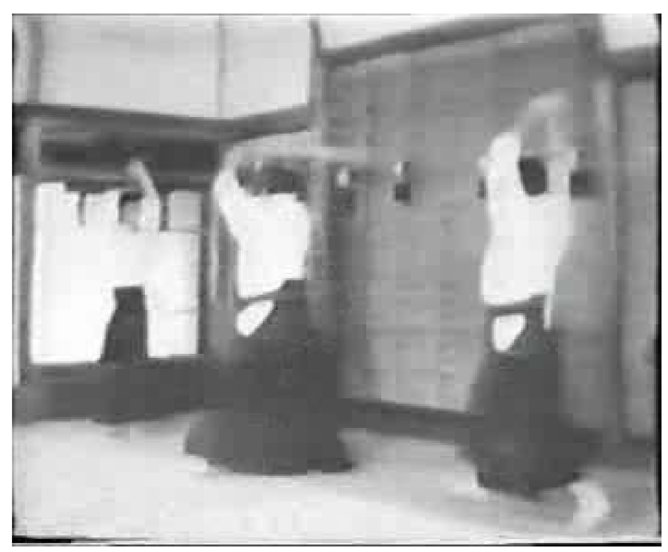
Une fois la lame ramenée vers le fourreau (SAYA), le pouce et l'index forment une « gouttière » dans laquelle le bord non tranchant (MUNE) du Katana coulissera. C'est ainsi que la pointe du sabre (KISSAKI) atteint l'entrée du fourreau (KOIGUCHI). Une souplesse au niveau DES poignets s'avère alors nécessaire pour permettre l'entrée de la lame : La main gauche positionne le fourreau (SAYA) et permet autant le rengainé que la main droite.

Lorsque le sabre se rengaine, il est maintenu par le pouce et l'index de la main gauche contre la garde (TSUBA).

NOTE : Bien que reposant sur le même principe que le Kata, l'application proposée peut déconcerter car sa forme est différente. On peut commencer par les parties communes afin de mieux aborder les similitudes de fond.













NOTE : Bien que reposant sur le même principe que le Kata, l'application proposée peut déconcerter car sa forme est différente. On peut commencer par les parties communes afin de mieux aborder les similitudes de fond.








La chronique de Kenji Tokitsu

Etude sur les maîtres du sabre japonais - 1

A partir de ce numéro, Me Kenji Tokitsu écrira chaque mois un article sur les maîtres de sabre japonais car, pour lui, c'est autour de l'art du sabre que s'est constituée la conception classique des arts martiaux japonais. Dans cette série d'articles, il exposera une analyse et une interprétation des ouvrages des maîtres de sabres qui ont marqué l'histoire du sabre japonais.

Les arts martiaux japonais tels que nous les connaissons aujourd'hui se rattachent à une conception globale qui s'est formée principalement autour de la pratique du sabre. La réflexion sur l'art du sabre que j'entreprends ici n'est donc pas circonscrite à cet art, son propos est le Budo, c'est à dire l'ensemble des arts martiaux japonais.



Portrait présumé de Miyamoto Musashi

Précisons tout d'abord que par « sabre japonais », il ne faut pas entendre seulement le kendo. Certes, le kendo moderne ne pourrait pas exister sans la pratique de l'art de sabre des samouraïs. Mais, si vous êtes rigoureux dans le choix des mots, vous ne pouvez pas parler du « kendo » de l'époque des samouraïs car ceux-ci n'utilisaient pas le terme kendo et, ce qui est bien plus important, leur pratique du sabre différait sensiblement du kendo moderne. Au cours de cette série d'articles, je pense pouvoir montrer les différences et les similitudes entre l'art du sabre ancien et le kendo.

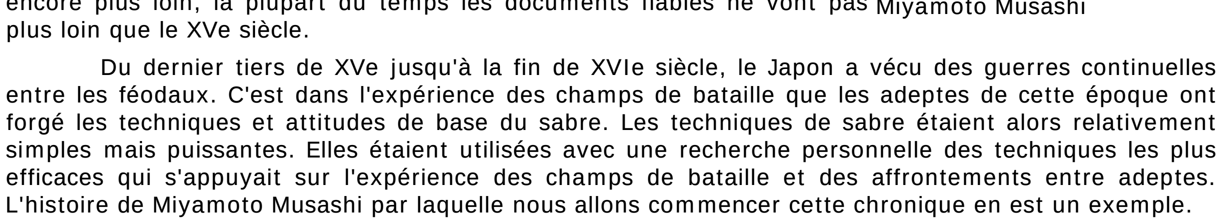
Je voudrais tout d'abord présenter un schéma simple de l'évolution de l'art du sabre afin de bien situer, les uns par rapport aux autres, les maîtres de sabre que nous allons étudier.

Les grandes périodes de l'histoire du sabre japonais.

Je distingue quatre grandes périodes dans l'histoire du sabre japonais.

1- La période de formation.

Elle va du milieu de XVe jusqu'au milieu de XVIIe siècle. C'est un moment crucial de la formation et de l'évolution de la voie du sabre. Par la suite, les adeptes de sabre s'y référeront sans cesse. C'est à partir de cette époque que la filiation des principales écoles de sabre traditionnel peut être retracée avec certitude. Et, bien que la plupart d'entre elles se plaisent à rappeler que leurs racines remontent à l'époque Kamakura, ou encore plus loin, la plupart du temps les documents fiables ne vont pas plus loin que le XVe siècle.



Du dernier tiers de XVe jusqu'à la fin de XVIe siècle, le Japon a vécu des guerres continuelles entre les féodaux. C'est dans l'expérience des champs de bataille que les adeptes de cette époque ont forgé les techniques et attitudes de base du sabre. Les techniques de sabre étaient alors relativement simples mais puissantes. Elles étaient utilisées avec une recherche personnelle des techniques les plus efficaces qui s'appuyait sur l'expérience des champs de bataille et des affrontements entre adeptes. L'histoire de Miyamoto Musashi par laquelle nous allons commencer cette chronique en est un exemple.

2- La période « classique ».

Selon mon analyse, la période de fermentation de l'art de sabre s'étend de la deuxième moitié de XVIe siècle jusqu'au début de XIXe siècle. Cette période est pour nous la matrice du Budo et c'est là que nous devons chercher des indications sur le niveau qu'il est possible d'atteindre.

Les Shoguns de la famille Tokugawa ont établi et stabilisé leur pouvoir sur l'ensemble du Japon entre 1600 et 1640. Ils imposèrent un gouvernement fort et assurèrent une longue période de paix qui se prolongea jusqu'au milieu du XIXe siècle. Les samouraïs durent donc s'accoutumer progressivement à leur situation de guerriers en temps de paix.

Au temps des guerres féodales, on pouvait résumer le but de sabre par la formule : « Combien de têtes peut-on trancher ? ». Avec la paix, ce pragmatisme simple va se transformer en une recherche de progression dans l'art de sabre. La voie de l'action leur étant fermée, les adeptes de sabre vont intérioriser leur art avec la recherche de la voie, « do ». L'investissement dans cette recherche sera d'autant plus profond que le « do » trouve une partie de son sens dans les rapports entre le seigneur et ses vassaux. L'objectif est maintenant : « Comment peut-on avancer dans la voie de sabre sans tuer réellement son adversaire ? ». L'art du sabre atteint son sommet vers la fin de cette période.

3- La floraison de l'art du sabre.



Je considère que la troisième période de l'histoire de l'art du sabre va du premier tiers de XIXe jusqu'à la fin de XIXe siècle. L'art du sabre s'épanouit en mettant fin à la période féodale japonaise, celle de sa domination, par la propre force de sabre.

En effet, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, le Japon va connaître une période de troubles consécutifs à la menace d'invasion que font peser les puissances occidentales. C'est le moment où les Japonais commencent à prendre conscience de la force des Occidentaux et à chercher les moyens les plus efficaces de s'y opposer. L'attitude et la conscience de la société globale se reflètent dans la manière de pratiquer le sabre. Il va atteindre sa plénitude produisant des étincelles d'acier entre les deux forces des samouraïs, dont l'une défend le Shogunat, l'autre cherche à évincer ce système. Le règne des Shogun a pris fin en 1867 et le nouveau régime, dans sa volonté d'instaurer une puissance militaire et industrielle moderne, a aboli les privilèges des samouraïs. Mais, malgré les difficultés, une partie des samouraïs qui ont survécu aux durs affrontements de la période de transition ont continué la tradition et la pratique du sabre. Ils ont d'abord dû s'habituer à l'interdiction du port de sabre et affronter la tendance alors dominante à la dépréciation de la culture traditionnelle qui supportait leur identité. Le sabre des samouraïs disparaît à la fin de XIXe siècle avec la mort de ceux qui avaient vécu les derniers combats de sabre.

4- Le kendo du début XXe siècle jusqu'à la fin de deuxième guerre mondiale.

La conception et la pratique du kendo moderne ont été élaborées et déterminées vers la fin de l'ère Meiji (1868-1912). Ce que désigne le terme kendo aujourd'hui n'est donc pas exactement ce qu'avaient pratiqué les adeptes de sabre plus anciens. Le terme kendo date de l'ère Meiji, auparavant, divers termes avaient été utilisés pour désigner l'art de sabre, par exemple, Geki-ken, Ken-jutsu, Gei-jutsu, To-jutsu, Ken-po, etc.

Bien que cette période soit courte, son importance est de servir d'intermédiaire entre le kendo pratiqué dans la continuité de l'attitude des samouraïs et le kendo moderne.

5- De 1945 jusqu'à aujourd'hui.

En 1945, les destructions étaient très importantes au Japon et dans l'ébranlement de la défaite, c'est toute la société japonaise qui se trouvait remise en cause. Après la guerre, le Japon a été occupé, la pression des « alliés » était très forte et tous les arts martiaux traditionnels ont été interdits. Les adeptes de karaté ont été les premiers à obtenir l'autorisation de pratiquer leur discipline car ils l'ont alors présentée comme une forme de boxe, ce qui permettait de l'assimiler à un sport : la boxe anglaise. Il n'en allait pas de même pour le kendo, même pratiqué avec des sabres en bambou, il évoquait l'étrangeté barbare du Japon de la guerre. Lorsque le kendo a pu reprendre officiellement, c'est dans une société qui avait changé, et l'esprit de sa pratique a été modifié par l'intégration de l'idée moderne de sport de combat.

Miyamoto Musashi.

Je vais commencer l'étude de l'art des principaux maîtres de sabre en présentant Miyamoto Musashi car il est sans doute, parmi les grands adeptes de sabre, celui dont le nom est le plus familier aux Européens, grâce aux traductions de son traité de sabre « Gorin no sho » (Ecrits sur les cinq roues) et des romans de Eiji Yoshikawa : « La pierre et le sabre » et « La parfaite lumière ».

Miyamoto Musashi était depuis longtemps renommé au Japon mais le roman dans lequel E. Yoshikawa raconte sa vie l'a rendu encore plus célèbre dans le grand public. L'auteur a accentué le versant introspectif du personnage, c'est pourquoi on dit parfois « Yoshikawa Musashi » pour qualifier l'image que le public japonais se fait aujourd'hui de Miyamoto Musashi. Le roman a été publié en feuilletons de 1935 à 1939. Il est, d'une certaine façon, la prise de position de Yoshikawa dans le débat sur les qualités réelles de Miyamoto Musashi qui se développa entre les écrivains japonais au début des années trente.

C'est Naoki, célèbre auteur de romans sur les samouraïs, qui déclencha la polémique en écrivant que Musashi n'atteignit à l'excellence en sabre que quelques années avant sa mort. Il pense que Musashi dans sa jeunesse était seulement expert en auto publicité, et que sa force en sabre n'était pas extraordinaire. Il en prend comme preuve le combat contre Sasaki Kojiro où Musashi a utilisé un sabre de bois afin d'avoir un sabre plus long que celui de Kojiro et a, de plus, retardé volontairement le moment de combat pour énerver son adversaire. Il ajoute que Musashi écrit qu'il a combattu plus de 60 fois dans sa vie mais que la plupart de ses adversaires n'étaient que des samouraïs peu connus. Ce point de vue n'est pas dénué de véracité.

Un autre écrivain a contre attaqué en défendant les qualités de Musashi. Le débat s'est élargi, entraînant Eiji Yoshikawa dans la controverse. Ce débat a eu un retentissement important dans la société japonaise car celle-ci se préparait alors pour la Deuxième guerre mondiale et affirmait avec force son identité culturelle japonaise.



Hyoho Niten Ichi Ryu une partie du style fameux de Miyamoto Musashi :
Juji Uke, blocage en croix du sabre adverse.

Il est toujours possible de développer la controverse à propos du sabre de Miyamoto Musashi puisque celui-ci appartient au passé. Par contre, ses calligraphies, ses peintures à l'encre de Chine et ses sculptures sont parvenues jusqu'à nous ; leur qualité artistique est indéniable et elles sont connues dans l'histoire de l'art japonais. Du point de vue littéraire, le style de son fameux « Gorin no sho » est remarquablement clair et simple en regard de celui des écrits des contemporains et, en ce qui concerne le contenu, seul un grand adepte de sabre a pu l'écrire. Comme l'a écrit Musashi : « En appliquant le principe du sabre aux autres arts, je n'ai plus besoin de maître dans les autres domaines. ». Je pense donc que d'après la qualité de l'ensemble de son oeuvre, il ne pouvait qu'exceller dans l'art du sabre.

Le roman de E. Yoshikawa se termine par le combat de Musashi contre Kojiro à Ganryu-jima, Musashi avait alors 29 ans. C'est le seul moment de la jeunesse de Musashi sur lequel nous possédions des documents précis. Et la popularité, pendant plusieurs générations de l'image de Musashi crée par E. Yoshikawa montre que le romancier a su condenser en lui une image idéale du samouraï à laquelle était attachée la population japonaise.

Mais qui, en fait, était véritablement Miyamoto Musashi ?

Depuis la parution du livre de E. Yoshikawa, plus d'une vingtaine d'ouvrages sur Musashi ont été publiés au Japon. Ma façon de présenter les maîtres de sabre part d'une recherche historique mais diffère du travail des historiens parce que j'interprète les documents à partir de mon expérience de l'art martial pour redonner vie aux grandes figures de l'histoire de mon art et essayer d'en retirer des enseignements pour notre pratique.

La première difficulté que rencontre l'historien en cherchant à identifier le véritable Miyamoto Musashi est que celui-ci a utilisé plusieurs noms au cours des différentes périodes de sa vie, ce qui était

habituel dans le milieu des samouraïs de son époque. Comme nom de famille, il emploie selon des périodes et la situation : Hirata, Takemura, Shinmen, Hirao et Miyamoto. A son prénom Musashi, qui était alors un prénom usuel, il attache un suffixe guerrier : tantôt Masana, tantôt Masanobu.

Comment apprécier le sabre de Musashi ?

Pour apprécier justement son art de sabre, il faut bien comprendre qu'à cette époque les rencontres au sabre entre différentes écoles signifiaient, dans la plupart des cas, la mort. La décision de lancer ou d'accepter un défi demandait une extrême prudence. La simple bravoure ne suffisait pas pour survivre à un duel à mort, il fallait le niveau. Il est indéniable que Musashi ne s'est jamais trompé dans l'estimation juste de la force de son adversaire, ce qui lui a permis d'éviter de combattre contre un adversaire capable de le vaincre. Musashi appelle cette perception « mikiri », terme qui lui est particulier. La traduction littérale est « mi » : regarder ou voir, et « kiri » : coupe. Cela veut dire « voir avec une minutie tranchante » ou « aller jusqu'au bout d'un regard » et signifie « discerner l'état des situations ou des choses avec une rigueur tranchante ». Je pense que ce discernement rigoureux caractérise le sabre de Musashi aussi bien que son expression esthétique. S'il juge son adversaire susceptible de lui être supérieur, il évite de combattre. Un discernement d'une rigueur tranchante doit être pour Musashi à la base de la stratégie, individuelle ou collective. En situation de combat à deux, c'est le « mikiri » de trois centimètres qui détermine une prise de « ma », et décide de l'issue du combat. C'est de la justesse du « mikiri » que dépend pour un général le choix judicieux des personnels selon la situation, en temps de guerre ou paix. Le « mikiri » condense en un mot un des enseignements de Sun-Tseu : « Si tu te connais toi-même, et connais ton adversaire, le combat est sûr. »

Miyamoto Musashi avait en effet une conception large de l'art du sabre qui, pour lui, participait de la stratégie des arts martiaux, discipline qu'il nommait « hyôhô ». Pour Musashi être simplement fort individuellement n'avait pas tellement de valeur car il savait bien que la force d'une seule personne est limitée et est même sans importance au cours d'une grande bataille comme celles auxquelles il a participé à plusieurs reprises au cours de sa vie. Il aurait voulu déployer pleinement son talent à une plus grande échelle car il croyait avoir trouvé un principe applicable à tous les phénomènes de la vie humaine. C'est ainsi qu'après l'âge de 30 ans il continua de passer la plus grande partie de sa vie en voyages afin d'approfondir son art. En même temps, il cherchait un seigneur qui puisse le charger d'élaborer des stratégies à une grande échelle. Toutefois la rigueur de Musashi donne parfois une impression inquiétante comme le tranchant de son sabre, cela est encore perceptible dans ses oeuvres d'art. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il n'a jamais pu obtenir auprès d'un des grands seigneurs féodaux la situation qu'il aurait souhaitée. Personnellement, je suis certain que Musashi était un très grand adepte de sabre. Mais je pense que dans l'histoire de sabre japonais bien d'autres adeptes ont atteint des sommets encore plus hauts.



Le

Niveau et la profondeur.

Réfléchir à cette question est nécessaire pour un adepte du Budo contemporain car il doit concevoir clairement la grandeur et la hauteur de la montagne qui lui fait face s'il veut véritablement l'escalader. La conscience de la hauteur et de la grandeur de l'objectif est le point de départ obligé de quiconque songe à élaborer une méthode. Comme pour la réflexion linguistique, il est indispensable d'avoir des doubles critères, diachroniques et synchroniques, pour aborder le phénomène du niveau dans les arts martiaux. Ainsi le niveau de Musashi doit être conçu d'abord par rapport à la situation particulière de l'époque où il a vécu. Ses qualités s'affirment en regard de celles de ses contemporains. Il est ensuite nécessaire de situer le niveau atteint par Musashi par rapport aux adeptes qui ont vécu avant et après lui. Pour prendre un exemple, l'art de sabre était bien plus raffiné à la fin de l'époque Edo et certains adeptes voyaient alors l'art de sabre à partir d'un sommet que Musashi ne pouvait pas concevoir. Cela n'a donc pas de sens de se demander : « Qui était le plus fort ? Musashi ou un tel d'une autre époque ? » Car l'art de sabre est comme tout autre art, il est susceptible de progresser, d'évoluer et donc aussi de se dégrader selon l'époque et la situation.

Ce qui importe pour nous est, d'une part d'essayer de concevoir la qualité et le niveau d'un adepte dans sa situation historique et, d'autre part de situer ses qualités par rapport à celles qui dominent à d'autres moments historiques, en particulier de les confronter à notre propre situation et à notre pratique. S'il n'y a pas ce double travail, je pense que nous ne pouvons pas réellement tirer bénéfice des éléments historiques pour l'élaboration d'une méthode.



Les critères d'appréciation du niveau en sabre.

La notion de niveau n'est pas simple et les mêmes critères ne peuvent pas être appliqués uniformément à toute l'histoire de sabre. Il me parait indispensable de tracer quelques lignes de démarcation dans cette histoire, afin de tenir compte des particularités du temps dans lequel a vécu chacun des adeptes. Même si la forme est semblable, le contenu du combat n'est pas toujours le même. Je pense que les critères applicables au niveau varient selon que l'on se situe au moment où la formalisation du sabre émergeait des champs de bataille (Musashi a vécu à la fin de cette période), au moment où l'art du sabre a atteint son point de perfection deux siècles et demi plus tard ou aujourd'hui.

Rappelons le combat contre Sasaki Kojiro : Si nous reprenons le roman de E. Yoshikawa, Musashi arrive sur le lieu de combat avec plusieurs heures de retard, ce qui énerve considérablement son adversaire. Dans le contexte du combat de compétition, Musashi aurait été disqualifié et Kojiro vainqueur. Mais Kojiro, qui n'est pas moins fort que Musashi, s'irrite et se voit infliger une défaite. Dans ce roman et dans les autres documents, il est perceptible que Kojiro aurait pu être supérieur quant aux techniques de combat, c'est une des raisons majeures de la ruse de Musashi. En tout cas, Kojiro a perdu une fois, une seule fois. Par une seule défaite, il est envoyé dans le silence éternel ; le talent de Kojiro ne revient plus. Si cela avait été un combat sportif, il aurait pu être vainqueur lors des prochains combats. Et en tirant une bonne leçon de cette expérience, il aurait pu devenir plus vigilant et devenir un adepte sans faille. Il en aurait été de même si Musashi et Kojiro s'étaient battus au shinaï et en armure de protection, ce qui est devenu d'usage un siècle plus tard. A partir du deuxième affrontement, Kojiro aurait pu avoir une chance de gagner et il aurait pu perfectionner son art et laisser une trace importante dans l'histoire. Or, par une seule faute d'un instant, toutes ces suppositions deviennent vaines. Tel était le contexte du combat au temps de Musashi.

Pour comprendre les ouvrages de Musashi, il faut d'abord comprendre que Musashi a créé et forgé son art dans cette situation. Il a écrit plusieurs ouvrages au cours de sa vie. Très jeune, à l'âge de 22 ans, il écrit « Hyo do kyo » (le miroir de la voie martiale), il y note 28 savoirs essentiels pour l'art de sabre. Plus tard, il écrit « Hyoho sanju-go ka jo » (35 articles sur l'art de sabre), c'est un ouvrage qui prépare le « Gorin no sho » et présente une grande similitude avec celui-ci. Musashi a mis vingt mois à écrire le « Gorin no sho » et il est mort une semaine après l'avoir terminé en 1645. Il avait alors 62 ans.

Les textes de Musashi sont beaucoup plus clairs que ceux de ses contemporains mais la signification de chaque mot à une épaisseur telle que le sens est déformé si nous cherchons à établir une correspondance mot à mot avec une langue autre que le japonais. C'est pourquoi je vais tenter de présenter le « Gorin no sho » en apportant quelques commentaires nécessaires à sa compréhension, cela à partir d'autres documents et de ma réflexion et de ma pratique de Budo.

Nous allons examiner à partir du prochain numéro l'art de Musashi qu'il désigne du terme « Hyôhô » (méthode de stratégie).

LA CHRONIQUE DE KENJI TOKITSU

MIYAMOTO MUSASHI Le sabre et l'art de vivre à l'époque de la formation de l'art du sabre japonais.

Je présenterai aujourd'hui à travers l'ouvrage majeur de Miyamoto Musashi : le « Gorin no sho », écrit en 1645, ce qu'était un guerrier japonais à l'époque de la formation de l'art du sabre et comment, pour lui, le sabre et la philosophie de la vie étaient une même réalité.

Le « Gorin no sho » est un des grands classiques du sabre japonais. Plusieurs traductions de cet ouvrage ont déjà été publiées mais elles me paraissent insuffisantes Je donne ici des extraits de ma propre traduction établie à partir de la version écrite en japonais ancien. Je précise ce point car le japonais de l'époque de Musashi étant difficile à lire pour les contemporains, il existe plusieurs retranscriptions de l'oeuvre en japonais moderne.

Le « Gorin no sho »

Le « Gorin no sho » est constitué de cinq rouleaux intitulés : de la terre, de l'eau, du feu, du vent et du ciel (ou vide), ce sont les cinq éléments constituant l'univers selon la pensée bouddhiste. « Gorin » veut dire les cinq roues désignant ainsi l'ensemble de ces cinq éléments.

Voici les premières lignes du « Gorin no sho » :

Le rouleau de la terre



« Niten Ichi Ryu » (ni: deux, ten: ciel, ichi: un, ryu : école) est le nom que je donne à la voie du hyôho qui est la mienne et je vais mettre par écrit ici pour la première fois ce que j'approfondis depuis de nombreuses années. Au début du mois d'octobre de la vingtième année de l'ère Kaneï (1643), je suis venu pour cela sur le mont Iwato de la province Higo (Kumamoto) du Kyushu. (Avant de prendre le pinceau) je salue le ciel, je me prosterne devant la déesse Kwanon et je me tourne vers Bouddha.

Je m'appelle Shinmen Musashi-no-kami, Fujiwara-no-Genshin et suis un bushi, né dans la province de Harima (Hyogo-ken). Ma vie compte maintenant soixante années.

C'est dans une grotte appelée « Reigando » (Rei : âme ou esprit ; gan : rocher ; do grotte) que Musashi s'installe pour écrire ; il y passera les deux dernières années de sa vie. Cette grotte était un lieu retiré dépendant du temple Iwato-dera, situé dans la profondeur de la montagne, entouré de rochers aux formes impressionnantes entre lesquels l'eau descend en cascades. Près de l'entrée de la grotte se trouvent plusieurs statues de divinités. C'était un endroit peu fréquenté, réservé à la méditation. Musashi indique qu'il a commencé à écrire le « Gorin no sho » en ce lieu, à quatre heures du matin, le 10 octobre 1643.

Cette manière d'écrire l'oeuvre de sa vie donne une intuition de ce qu'était le sabre de Musashi. Commencer cet ouvrage, c'est terminer sa vie. Et, de fait, il mourra une semaine après l'avoir achevé. Il a donc ressenti la nécessité de commencer en ce lieu empli de la puissance mystérieuse de la montagne, avant le lever du jour. Il a dû se mettre à écrire dans un calme profond, à la lueur d'une bougie, dans la fraîcheur des ténèbres. Cette situation était indispensable pour que l'acte d'écrire se confonde avec les existences sacrées. En saluant le ciel et en s'inclinant devant Kwanon et Bouddha, son écriture se mêle à eux. Elle devient alors sacrée. Mais, lorsqu'il s'incline devant ces puissances sacrées, ce n'est pas à la manière d'un chrétien qui s'incline devant la statue de Jésus. Dans les croyances japonaises, le sacré est multiforme et accessible aux humains ; en écrivant ainsi, Musashi entre lui-même dans le sacré. Cette conception du sacré qui est restée un trait dominant de la religion au Japon provient des anciennes croyances locales animistes et shamanistes. Lorsque la pensée chinoise est parvenue au Japon au VIe siècle, la culture bouddhiste y était en rapport étroit avec la pensée taoïste. Pour éviter des ambiguïtés, je précise que les cinq éléments du Gorin no sho sont ceux du Bouddhisme ; le Taoïsme distingue aussi cinq éléments fondamentaux mais ceux-ci ne sont pas exactement les mêmes, ce sont le bois, le feu, la terre, l'eau et le métal. Depuis que le Bouddhisme est parvenu d'Inde en Chine où le Taoïsme existait déjà depuis longtemps, ces deux modes de pensées se sont influencés réciproquement, en particulier en ce qui concerne le développement théorique des doctrines. Au Japon, le Bouddhisme s'est développé sur la base des anciennes croyances locales qui se sont un peu plus tard, à partir du VIIIe siècle, fondues dans le Shintoïsme. Le trait le plus important des religions japonaises est le syncrétisme qui s'est ainsi créé et développé pour constituer une base culturelle large. Les apports successifs de la culture chinoise ont été absorbés par cette pensée tolérante. C'est pourquoi la manière de comprendre et de pratiquer le Bouddhisme - en particulier le Bouddhisme zen, le Confucianisme, le Taoïsme qui sont tous venus de

Chine - est sensiblement différente au Japon de ce qu'elle est dans ce pays. Ce syncrétisme est visible dans l'ouvrage de Musashi dès le premier paragraphe.

Bushi et samouraï



Conformément aux usages du temps, Musashi utilise pour se désigner lui-même le terme « bushi » et non pas « samouraï ». Ce terme fait référence à la division de la société japonaise en quatre ordres sociaux hiérarchisés : guerrier, paysan, artisan et commerçant, que le gouvernement des Shoguns Tokugawa avait déjà institutionnalisés de façon stable à l'époque de Musashi. En utilisant le terme « bushi », les guerriers sous-entendent leur place dans cette hiérarchie.

C'est à partir du Xe siècle que, dans les différentes provinces du Japon, les « bushi » commencent à s'organiser en clans. Plusieurs d'entre eux viennent dans la capitale pour assurer la sécurité des nobles, et c'est eux que le terme « samouraï » désignera tout d'abord. Samouraï provient du verbe « sabouraü » qui signifie « servir » ou « rester à côté de », lorsqu'il s'agit d'une personne importante. Le substantif du verbe « sabouraü » est « sabouraï » qui est devenu « samouraï ». Peu à peu ce terme va être utilisé par les personnes des autres ordres pour désigner les guerriers en général. Cependant qu'au sein de l'ordre des guerriers, il sert à désigner les bushi haut placés dans la hiérarchie. Par exemple, les citadins pouvaient appeler samouraï tous ceux qui portaient les deux sabres mais, entre « bushi », on n'appelait pas « samouraï » ceux qui occupaient le bas de la hiérarchie.

Le hyôhô

1) La démarche de Musashi

Continuons la lecture d'extraits du premier rouleau :

Je me suis entraîné dans la voie du hyôhô depuis ma jeunesse et, à l'âge de 13 ans, j'ai affronté pour la première fois un duel au sabre...

A l'âge de trente ans, j'ai réfléchi et je me suis aperçu que si j'avais vaincu, je l'avais fait sans être parvenu à l'ultime étape du hyôhô, peut être parce que mes dispositions natives m'avaient empêché de m'écarter des principes universels de la voie, peut-être parce que mes adversaires manquaient de capacité en hyôhô. Je me suis entraîné et ai cherché du matin au soir à parvenir à une plus profonde raison. Arrivé à cinquante ans, je me suis trouvé pleinement dans la voie du hyôho. Depuis ce jour je vis sans avoir besoin de rechercher la voie. Car, lorsque j'avance dans la voie d'un art en suivant la raison du hyôhô, je n'ai plus besoin de maître dans ce domaine. Ainsi, pour écrire ce livre, je n'emprunte pas aux anciens écrits bouddhistes ou confucianistes, je n'utilise ni les chroniques militaires, ni les exemples habituels de l'art de la stratégie.

Le terme « hyôhô » signifie méthode de stratégie, et c'est pour Musashi une voie (do ou michi) qui inclut une conception du monde. Tout au long du « Gorin no sho », il va aller en précisant le sens de ce terme, aussi je préfère conserver le terme hyôho en l'explicitant plutôt que de le traduire par une périphrase.

Musashi écrit que c'est après trente ans qu'il comprit que les victoires obtenues jusqu'alors en combat n'étaient pas dues à ce qu'il avait atteint l'ultime niveau de l'art, qu'elles n'étaient que des victoires relatives où intervenaient des éléments accidentels : la chance, l'insuffisance de ses adversaires, etc. Pendant vingt années encore, il rechercha l'état immuable de l'art et c'est seulement vers la cinquantaine qu'il considéra être parvenu à un état satisfaisant. Ce poème de Musashi me semble exprimer sous une forme condensée l'aboutissement de sa recherche :

« *Pénétrant si profondément dans la forêt pour ma recherche,*

Me voici sorti de cette forêt, si près des hommes »

Cependant, c'est dès sa jeunesse que Musashi avait commencé de chercher une synthèse de son art, il avait écrit à l'âge de 22 ans « Hyodo kyo » (Miroir de la voie des Arts Martiaux) qui est composé de 28 articles sur la stratégie. Plus tard, il écrivit le « Hyôhô sanju-go ka jo » (35 articles sur hyôhô) dont le contenu se rapproche de celui du « Gorin no sho ».

2) La voie des guerriers



Ce que j'appelle hyôhô est la pratique nécessaire dans les familles de guerriers. Celui qui dirige la guerre doit l'apprendre et les soldats devraient aussi la connaître. Cependant rares sont les « bushi » qui la connaissent bien...

En tout cas, la règle pour les bushi (guerriers) est d'avancer en même temps dans la voie des Arts Martiaux et dans celle de la littérature. Même si vous êtes maladroit, vous devez vous entraîner au hyôhô en raison de votre situation.

Ce qu'un bushi doit avoir toujours à l'esprit est la voie de la mort (savoir mourir). Mais la voie de la mort n'est pas réservée seulement aux bushi. Un moine, une femme, un paysan, toute personne peut mourir pour raison d'honneur privé ou social en choisissant sa mort. Dans la voie de hyôhô, pour les bushi, le principe doit être de vaincre dans tous les domaines. Il doit méditer comment gagner en combat contre un ou plusieurs, comment illustrer son nom et celui de son seigneur et accomplir son devoir. C'est cela nature du hyôhô. Il y a sans doute des personnes qui pensent que même si elles apprennent le hyôho, celui-ci ne sera pas efficace dans la pratique réelle. Mais, selon moi, suivre la véritable voie du hyôhô, c'est s'entraîner pour que le hyôhô soit utile à tout moment et en toutes choses, et l'enseigner ainsi... Il existe aujourd'hui des personnes qui se répandent partout en se déclarant adeptes de hyôhô mais elles pratiquent seulement le kenjutsu (sabre). Il y a quelque temps, les prêtres shintoïstes du temple de Kantori près de Kashima (1) dans la province de Hitachi-no-kuni, ont fondé une école en disant que l'art leur avait été transmis par les dieux et l'ont diffusé dans toutes les provinces...

A partir des seuls principes du kenjutsu, on ne pourra pas bien comprendre le kenjutsu lui-même et on sera loin de concevoir ce qu'est le hyôhô.

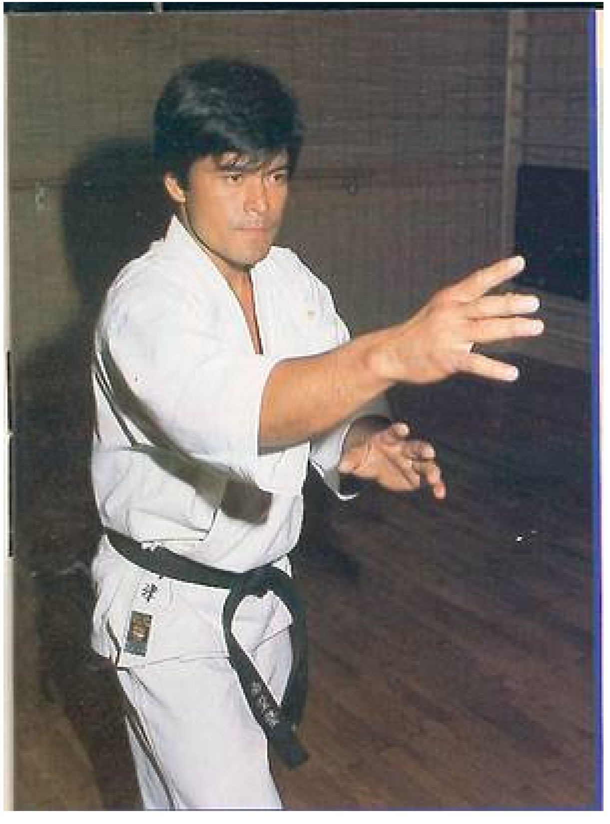
L'attitude de Musashi apparaît clairement dans ce paragraphe. Il recherche, à travers ce qu'il appelle *hyôhô*, un pragmatisme applicable d'une façon générale. Mais son pragmatisme n'est pas une technique au sens occidental du terme. Il n'y a pas de dualité technique-esprit. Pour Musashi la technique n'est pas distincte de l'esprit. L'esprit doit donc être recherché dans la technique et le principe de l'efficacité est toujours inclus dans la logique même de la technique. Il considère son hyôho comme un grand principe applicable à tous les phénomènes. Il est un avec ses techniques : la technique, c'est l'homme. Chacun des arts peut devenir un mode de vie s'il est compris comme une voie (do ou michi).

Cette façon de penser va se renforcer et se raffiner durant la période Edo (1603-1867) où la société globale japonaise se coupe presque complètement de l'étranger. Le Japon va se replier sur lui-même et constituer une société où les modèles culturels s'unifient en allant vers le raffinement et la formalisation. C'est seulement dans les sociétés de ce type qu'il est possible de concevoir un principe valable pour tous les phénomènes, semblable à celui que recherchait Musashi. Pour Musashi, la voie du hyôho va bien au-delà du maniement du sabre. Il y fait entrer ce qu'une autre démarche rechercherait dans la religion. Une anecdote, peut-être un peu romancée, rapporte qu'en chemin vers un combat contre des adversaires nombreux, où ses chances étaient très faibles, il passa devant un temple shintoïste. Prenant conscience soudain qu'il commençait à prier en demandant la protection des dieux, il se redressa et se ressaisit, s'accusant de manquer de confiance en son hyôho car c'est au *hyôhô*, et à lui seulement, qu'il devait confier son destin. C'est le sens de sa phrase célèbre : « Il faut respecter les dieux et le Bouddha mais ne pas dépendre d'eux ». Il exprime par là, sous une forme tranchée et explicite, une tendance qui reste d'habitude sous-jacente à la philosophie du budo. En effet, les guerriers pouvaient être adeptes de différentes religions mais celles-ci étaient plutôt une coloration de la voie des bushi que l'inverse.

Etude sur les maîtres de sabre japonais - Article n° 3

Miyamoto Musashi (suite)

La pratique et l'enseignement de l'art martial



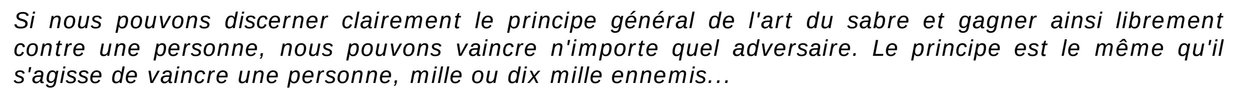
Continuons de suivre la démarche de Musashi dans le « Gorin no sho ». Nous avons vu dans le dernier numéro comment celui-ci définit son art le Hyôho. Après avoir défini son orientation, Musashi présente le plan de l'ouvrage. Je vais traduire cette présentation car elle reflète sa conception de l'enseignement de l'art martial.

Pourquoi j'écris mon hyôho en cinq rouleaux.

« J'écris mon ouvrage en cinq rouleaux : les rouleaux de la terre, de l'eau, du feu, du vent et du ciel, afin de bien indiquer ce qu'est le hyôho en le divisant en cinq voies.

Dans le rouleau de la terre, je donnerai une vision générale de la voie de hyôho et le point de vue de mon école. Il est difficile de comprendre la véritable voie du sabre en s'appuyant uniquement sur l'art du sabre (kenjutsu). Il convient de comprendre les détails à partir d'une vision large et d'atteindre à la profondeur en partant de la surface. Il faut d'abord tracer un chemin droit sur le terrain. C'est pourquoi je commence par le rouleau de la terre.

Le second est le rouleau de l'eau. Il faut apprendre à partir de la nature d'eau et rendre notre esprit comme l'eau. L'eau suivra la forme du récipient carré ou rond. Elle peut être une goutte et aussi un océan. La couleur du gouffre est vert pur et, en m'inspirant de cette pureté, je présente mon école dans le rouleau de l'eau.



Si nous pouvons discerner clairement le principe général de l'art du sabre et gagner ainsi librement contre une personne, nous pouvons vaincre n'importe quel adversaire. Le principe est le même qu'il s'agisse de vaincre une personne, mille ou dix mille ennemis...

Le troisième rouleau, c'est le feu. Dans ce rouleau, j'écrirai sur le combat et sur la guerre car le feu est flamboyant, qu'il soit petit ou grand. Dans la voie de la guerre un contre un et dix mille contre dix mille sont similaires. Il faut bien examiner cela en modifiant l'esprit tantôt grand et tantôt petit.

Il est facile de percevoir ce qui est grand et difficile de percevoir ce qui est petit, le changement des choses n'est pas immédiat quand on est nombreux, mais pour une seule personne le changement est rapide et suit son état d'esprit. C'est pourquoi il est difficile de prévoir les détails. Il faut bien examiner cela.

Ce que j'écris dans le rouleau du feu vaut pour les situations d'urgence. Il faut donc bien s'y habituer afin que les techniques jaillissent spontanément sans que l'esprit rompe avec l'habitude. C'est un point important du hyôho, c'est pourquoi j'écris sur le combat et la guerre dans le rouleau du feu.

Le quatrième est le rouleau du vent. Ce que j'écris sur le vent n'est pas le contenu de mon école. J'écrirai sur les autres hyôho, sur leurs différents styles. C'est cela le rouleau du vent.

Sans connaître des autres on ne peut pas se connaître vraiment soi-même. Même si on pratique quotidiennement la voie en pensant être dans une bonne direction, il peut arriver que l'on dévie de la véritable voie si l'état d'esprit n'est pas juste. Si on n'avance pas dans une véritable voie, une petite déformation d'esprit peut causer une grande déformation dans la voie. Il faut bien y réfléchir.

Il n'est pas étonnant que l'on considère dans les autres écoles que seul l'art du sabre est le hyôho. Mais ce que j'entends par hyôho est bien différent. J'écris le rouleau du vent pour informer des qualités des autres formes de hyôho qu'on pratique dans les différentes écoles.

Le cinquième est le rouleau du ciel. Pour ce que j'exprime dans le rouleau du ciel, il ne convient pas de distinguer entre profondeur et surface puisqu'il s'agit du ciel (vide). Après avoir assimilé les raisons profondes, il devient possible de s'en éloigner, et on arrivera naturellement à se libérer de la voie du hyôho et à obtenir la subtilité. On trouvera naturellement le hyoshi (cadence) qui convient à la situation et la frappe apparaîtra tout seule, alors elle touchera naturellement. Tout cela est dans la voie du vide

(ciel). Ce qu'on trouve spontanément en suivant la voie véritable, je l'écris dans le rouleau du ciel (vide). ».

Ce plan peut sembler déroutant pour la logique occidentale car il ne correspond pas à une analyse des techniques. Il reflète, ce qui est beaucoup plus important pour Musashi, l'état d'esprit qui doit dominer chacune des phases de la progression dans la voie. En effet, pour Musashi, ce n'est pas d'abord technique mais, comme nous l'avons vu dans l'article précédent, c'est une démarche de vie. Cependant, au cours de l'ouvrage, les techniques sont exposées avec la plus grande précision. Pour lui, l'homme et la nature sont du même ordre, faisant partie de la même entité cosmique, c'est ce qu'exprime l'orientation du rouleau de l'eau. L'interprétation du sens du rouleau du ciel peut prêter à confusion. Celui-ci représente l'aboutissement de la démarche, c'est à dire le vide, qui, dans la pensée orientale, n'est pas le néant mais l'origine de l'existence.

Une pratique de l'art martial

Nous allons maintenant aborder la pratique de l'art martial telle que la propose Musashi.

L'école de Musashi et les armes du bushi.

Les deux sabres

Ce qui a fait la renommée de l'école de Musashi est l'usage simultané des deux sabres :

Je donne à mon école le nom de « Ni to » (les deux sabres).

« Je l'appelle les deux sabres puisque tous les bushi, du général au soldat, portent aux hanches deux sabres. Autrefois, on appelait ces deux sabres « tachi » et « katana », on les nomme aujourd'hui « katana » et « wakizashi ». Tous les bushi portent ainsi deux sabres, cela va de soi. Porter les sabres aux hanches est la voie de bushi, dans notre pays on ne se demande même pas pourquoi. J'appelle l'école les deux sabres pour que l'on y apprenne bien la raison d'être et l'usage de ces deux sabres. La lance et le naginata (arme à long manche avec une lame grande comme un sabre) sont considérés comme des armes complémentaires à utiliser au-dehors. Dans mon école, un débutant doit s'entraîner avec le grand sabre d'une main et le petit de l'autre, c'est cela le principal. Si l'on doit mourir au combat, il est souhaitable d'utiliser toutes les armes qu'on porte. Mourir avec des armes laissées au fourreau sans pouvoir les utiliser est déplorable.



Ci-dessous: Miyamoto Musashi, le plus connu des samouraïs de la période Tokugawa. C'était un superbe bretteur et un maître dans l'art de combattre avec un sabre dans chaque main, comme le montre la gravure de Kuniyoshi

Toutefois, il n'est pas facile de manier librement une arme de chaque main. Une des raisons pour lesquelles il convient de se servir des deux sabres est de s'habituer à utiliser le grand sabre d'une seule main. On manie à deux mains une grande arme comme la lance ou le naginata mais le grand et le petit sabre sont tous deux des armes à tenir d'une seule main.»

Nous remarquons une certaine confusion des termes. Comme Musashi l'explique lui-même dans un paragraphe précédent, les deux expressions « tachi et katana », et « katana et wakizashi » signifient « le grand sabre et petit sabre » mais katana désigne le petit sabre dans la première et le grand dans la deuxième. A l'époque de Musashi l'appelation des sabres n'était pas encore tout à fait stabilisée.

« Tenir un grand sabre à deux mains est surtout déconseillé quand on se bat à cheval, quand on se bat en courant, quand on se bat en terrain marécageux, dans une rizière profonde, un champ caillouteux, un chemin abrupt, ou quand on se trouve dans une foule. Puisqu'on prend le grand sabre d'une seule main, on peut prendre de la main gauche un arc, une lance ou toute autre arme. Prendre un sabre à deux mains n'est pas l'attitude de la voie. Si on n'arrive pas tuer son ennemi d'une seule main, il suffit d'utiliser les deux mains. Ce n'est pas compliqué. C'est pour apprendre à manier librement le grand sabre d'une seule main qu'on utilise les deux sabres. Tout le monde rencontre au début des difficultés à manier le grand sabre d'une main à cause de son poids mais ces difficultés ne concernent pas seulement le sabre.

Pour un débutant, il est dur de bander un arc ou de manier un naginata. Quelle que soit l'arme l'important est de s'y habituer, c'est ainsi, par exemple, que l'on arrivera à bander un arc puissant. Pour le sabre aussi, c'est en s'exerçant chaque jour à la frappe que l'on parviendra à le manier avec facilité en obtenant la force de la voie.».

Malgré l'affirmation de Musashi, les récits de la période Edo montrent à quel point il est difficile de manier avec aisance un sabre d'une seule main. Lorsque l'entraînement avec le shinaï et les armures de protection est devenu d'usage courant dans la grande majorité des dojos, certains adeptes ont utilisé deux shinaï. Mais, alors même qu'ils étaient capables de bien combattre au dojo, leur capacité fut souvent mise en doute car on se demandait ce qu'il adviendrait « s'ils prenaient des véritables sabres dans une situation réelle ». En effet, lors d'un combat de sabre, il ne suffit pas de manier celui-ci mais de pourfendre l'adversaire en parant ses attaques lancées avec un sabre lourd tenu à deux mains. Il n'est pas possible de mesurer cette difficulté en combattant avec un shinaï. On disait souvent alors : « Il est impossible d'utiliser les deux sabres sans avoir la puissance innée de Niten-sama », c'est-à-dire de « maître Miyamoto Musashi » (Niten est le nom de l'école de Musashi, « sama » est une expression de respect).

L'école de Musashi et les armes du Bushi



Daisho, sabre long et sabre court, Japon, XVIe siècle. Musée Oriental de Venise.

A propos des armes, il est en général préférable qu'elles soient de grande taille, il en va de même des chevaux, il faut les choisir de grand taille et résistants. Il est préférable de choisir une paire de sabres tranchants et de grande taille, une lance et un naginata tranchants, avec des pointes effilées, un arc et un fusil puissant. Il faut bien prendre soin de ses armes. Il ne faut pas avoir une prédilection pour des armes particulières. Trop pour une arme, cela peut vouloir dire pas assez pour les autres. Sans imiter les autres, il faut s'efforcer d'adapter ses armes à ses qualités personnelles. La prédilection est négative aussi bien pour un général que pour un soldat. Il faut bien élaborer ses armes.

Pour Musashi, le hyôho comprend la pratique de toutes les armes et, au cours des vingt dernières années de sa vie, l'enseignement qu'il se propose de donner ne se limite pas à la pratique du sabre, c'est une formation au combat avec différentes armes et à la stratégie. Mais il n'a pas rencontré de Seigneur qui lui propose des fonctions de cette envergure, les temps n'étaient plus à la guerre.

La voie du sabre ne se réduit pas à la rapidité de la frappe. J'écrirai de nouveau sur ce sujet dans le deuxième rouleau, celui de l'eau. Il est fondamental dans cette voie de savoir qu'on manie le grand sabre dans un espace dégagé et le petit sabre dans un espace étroit.

Dans mon école, on doit gagner aussi bien avec une arme longue qu'avec une courte. C'est pourquoi je ne détermine pas la longueur du sabre. Etre prêt à vaincre avec toutes les armes, c'est cela la voie de mon école. L'avantage de prendre deux sabres au lieu d'un est manifeste lorsqu'on se bat seul contre nombreux adversaires et lorsqu'on est entouré d'ennemis. Il n'est pas nécessaire d'en dire d'avantage. Il faut parvenir à connaître dix mille en connaissant bien un seul. Si vous arrivez à pratiquer la voie de hyôho, rien ne doit vous échapper. Il faut bien y réfléchir.

Ce dernier paragraphe explicite bien ce qu'est la voie du hyôho pour Musashi. Elle va bien au-delà du maniement du sabre et est une stratégie qui repose sur la connaissance des hommes. Approfondir la voie c'est rechercher en profondeur une pratique fondée sur la perspicacité et l'appréciation à la fois profonde et spontanée d'autrui. Cette attitude deviendra une des dominantes de la recherche de la voie (do) au cours de la période Edo (1603-1867). Dés le début de celle-ci, le Japon se refermera sur lui-même du fait de la politique adoptée par les shoguns. Ceux-ci vont notamment interdire la fabrication et la possession des armes à feu. L'art de cette période se caractérise par un investissement de l'énergie retournée en profondeur dans un mouvement d'introspection. Au contraire, les sociétés occidentales s'orientent à la même époque vers une diversification du savoir qui multiplie les domaines spécifiques et les méthodes de combat y évoluent vers la primauté des armes à feu.

Pour la pratique du sabre, ce qui était important au temps des guerres féodales était le nombre d'adversaires que l'on avait tués. Au cours de la longue paix féodale de l'époque Edo, l'objectif du sabre devient progressivement d'atteindre le niveau le plus élevé, si possible sans tuer personne. Musashi a vécu à la charnière entre ces deux périodes.

Le passage suivant indique bien l'importance de la notion de voie pour Musashi :

L'arc, le fusil, la lance et le naginata sont tous des armes de bushi, chacune d'elle fait partie de la voie de hyôho. C'est pourtant avec raison que l'on appelle hyôho uniquement le sabre.

Le sabre est à l'origine de hyôho, puisque c'est par la voie de sabre qu'on gouverne le pays et la personne. Par le principe du sabre, une personne peut en vaincre dix. Si un peut vaincre dix, cent peuvent vaincre mille et mille vaincre dix mille. C'est pourquoi dans mon école les principes sont les mêmes pour un et dix mille et j'appelle hyôho toutes les pratiques des bushi.

On peut parler de la voie pour les confucianistes, pour les bouddhistes, pour les maîtres du thé, pour les maîtres de courtoisie, pour les danseurs mais ces voies sont distinctes de la voie de bushi. Toutefois, celui qui progresse dans une voie rencontrera les autres voies. Il est important que chaque personne persévère dans sa propre voie.

Hyôhô, Bushido et Budo.



Nous avons vu que Musashi définit les arts martiaux conçus globalement comme hyôhô et que cette conception de l'art recouvre une manière de vivre. Existe-il une différence entre le hyôhô, le budo et le bushido ? Le titre de cette revue, Bushido, n'est-il pas significatif d'une certaine confusion entre ces termes ? Nous allons y réfléchir à partir de deux anecdotes relatives à la vie de Musashi.

Vers 1635, Musashi fut reçu par le seigneur Hosokawa, dans son château de Kumamoto, à Kyushu, au Sud du Japon. Ce seigneur, adepte de zen, s'entendit très bien avec Musashi qui, en qualité d'invité, resta dans cette seigneurie jusqu'à la fin de sa vie.

La venue de Musashi eut un grand retentissement parmi les vassaux de la seigneurie car Musashi était célèbre. L'un de ces vassaux de rang inférieur, Yoko Tahei, considérait cette agitation d'un oeil froid, disant que c'était trop pour un simple rônin. Après la présentation officielle de Musashi, le seigneur Hosukawa Tadatosi le retint pour converser avec lui. Au cours de la conversation, Tadatoshi demanda : « As-tu rencontré un Bushi hautement estimable dans ma seigneurie ? ». Musashi lui répondit : « Je n'en ai vu qu'un seul. ». Tadatoshi fit alors venir les meilleurs adeptes d'arts martiaux, Musashi n'en distingua aucun digne de cette appellation mais, ayant aperçu Yoko Tahei, il alla le chercher. Celui-ci ne le connaissait pas car il n'était pas d'assez haut rang pour avoir assisté à la présentation. Musashi dit à Tadatoshi : « Seigneur, veuillez lui demander quelle est son attitude d'esprit dans la vie quotidienne. ». Alors Tahei, surpris de l'honneur que lui faisait son seigneur, et encore plus de cette question personnelle qui était un honneur exceptionnel, répondit respectueusement : « Je me suis trouvé couard et, pour vaincre ma nature, j'ai trouvé un état d'esprit que j'appelle l'état d'esprit de « suemono ». (Le « suemono » est un objet utilisé lors des entraînements de sabre. Il sert aux exercices de frappe et est destiné à être pourfendu.). Je pense que je suis un « suemono » qui est susceptible d'être pourfendu n'importe quand, de manière imprévisible. Pour parvenir à cet état d'esprit, j'ai fait des exercices de méditation, la nuit, dans la nature et, au moment où je dors, je suspends mon sabre au plafond, en plaçant la lame au-dessus de ma gorge. Au début la peur m'empêchait de dormir mais maintenant je dors facilement. Chaque jour, en franchissant à cheval la porte de la maison pour venir à mon service, je me dis que je ne reviendrai pas vivant. ». Musashi dit : « Seigneur, vous avez entendu, c'est cela l'esprit du budo. ».

Précisons tout d'abord qu'à l'époque de Musashi, les termes budo et bushido n'étaient pas distincts, c'est seulement à l'époque moderne que va s'établir une distinction entre les deux termes budo et bushido. Le budo désigne précisément la pratique des arts martiaux et le bushido l'ensemble de la manière de vivre des bushis (guerriers) qui, par définition, inclut la pratique des arts martiaux. Si nous utilisions ces termes au sens qu'ils ont aujourd'hui, c'est donc bushido, et non budo, qu'il conviendrait d'utiliser dans la dernière phrase.

La morale du bushido que j'ai illustrée par cette anecdote s'est formée à partir du XVIIe siècle et Toko Tahei se comporte précisément en adepte de bushido, en conformité avec ce qui sera écrit plus tard dans le « Hagakuré » (XVIIIe siècle) : « Le bushido c'est savoir mourir ». Ce qui veut dire : « Savoir mourir pour son seigneur », ceci était alors tellement évident qu'il n'était pas utile de le préciser.

Notons bien qu'un bushi exemplaire en bushido pouvait avoir un faible niveau en pratique des arts martiaux. Toko Tahei était indéniablement un bushi digne de respect en bushido, ceci, quel qu'ait pu être son niveau dans la pratique du sabre. Ce qui est sûr c'est qu'il était capable de combattre pour son seigneur et de mourir dignement face à n'importe quel adversaire. Il faut comprendre que, même s'ils étaient le plus souvent confondus par les bushis, les deux aspects que recouvrent les notions modernes de bushido et budo étaient distincts. Le budo peut donc être une pratique contemporaine, le bushido ne le peut en aucun cas.

En ce qui concerne Musashi, il n'est jamais devenu vassal d'un seigneur et l'on peut donc considérer, qu'au sens moderne des termes, il a vécu dans le budo plutôt que le bushido. Il appelle hyôho l'art qu'il pratiquait et proposait en modèle aux bushis. Il existe cependant une différence fondamentale entre le budo contemporain et celui que pratiquait Musashi, c'est ce qu'illustre l'anecdote suivante.

Musashi rencontra un jour un adepte d'iaï dont nous ne connaissons pas le nom. Celui-ci cherchait, pour mesurer son niveau d'iaï, un adepte d'un haut niveau. Rencontrant Musashi qui était déjà célèbre, il lui demanda, « maître Miyamoto Musashi, veuillez me donner une leçon. ». Musashi accepta son défi avec légèreté en pensant qu'il s'agissait d'un adepte de deuxième rang.

Musashi dégaina son sabre et son adversaire prit la garde d'iaï, la main sur la poignée de son sabre sans le dégainer. Musashi fut surpris en constatant que son adversaire était un véritable adepte et comprit tout de suite que, dans cette situation, celui-ci était susceptible de le vaincre. Il se dit : « Il aurait fallut commencer en faisant plus d'attention contre l'iaï. ». Il jugea qu'il perdrait dans cette situation ou que, dans le meilleur des cas, ils se pourfendraient mutuellement. Musashi déclara immédiatement, « Vous m'avez vaincu sans dégainer le sabre (saya-uchi no kachi) ! ». L'adepte d'iaï, en entendant la déclaration de défaite de Musashi, se dit : « J'ai vaincu Miyamoto Musashi. ». Il relâcha un instant son esprit et détacha sa main de la poignée de son sabre. C'est à ce moment précis que le sabre de Musashi l'abattit en le pourfendant. Du point de vue de l'art de combat, cet adepte aurait dû faire un pas en arrière avant de lâcher la poignée de son sabre.

Je ne sais si cette anecdote est authentique mais elle évoque bien l'art de Musashi. Elle montre la différence fondamentale entre le budo de bushi (hyôho pour Musashi) et le budo moderne. Dans la pratique contemporaine du budo, celui qui agirait ainsi, en compétition ou lors de rencontres entre dojos, serait évincé de ce milieu pour le reste de sa vie. En tout cas cette situation est impossible pour le budo moderne car aucun adepte contemporain ne vit avec le sabre à la manière de bushi. Dans le budo des bushi la mort est directe, dans le budo contemporain la mort est souvent abstraite. Un bon exemple de cette différence est le geste de « chiburi » ou « chiburui » (secouer le sabre pour en faire partir le sang) dans la pratique d'iaï. La différence est évidente entre un bushi qui a connu l'expérience de faire ce geste après avoir tué un adversaire et nous qui pratiquons ce geste dans un kata. Une même technique gestuelle prend un sens différent selon l'époque où vit la personne. La pratique du kendo pour les bushi était basée sur l'évidence du port des sabres, ils savaient donc se servir d'un sabre. Et nous pouvons pratiquer le kendo aujourd'hui sans jamais faire l'expérience de prendre en main un sabre En effet, de nombreux kendoka manipulent aujourd'hui leur shinaï sans rapport avec la technique de maniement d'un véritable sabre. Les costumes et les armures ont la même forme traditionnelle mais certains adeptes contemporains font des choses qu'un bushi connaissant la qualité d'un sabre n'aurait jamais faites.

C'est une chose évidente mais qui mérite d'être précisée car une certaine confusion dans l'utilisation des terme budo et bushido existe, même au Japon, et, bien plus, dans les pays occidentaux ; en pratiquant le budo en tenue traditionnelle, on peut avoir tendance à se projeter sur une image du passé. Or le budo n'est pas la voie de Don Quichotte. Nous pouvons, comme Musashi en son temps, étudier une méthode de vie à partir de la pratique du budo en aiguisant la perspicacité du corps et de l'esprit.

Document d'archive écrit en **1986**
par **Kenji Tokitsu** - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui

LA CHRONIQUE DE KENJI TOKITSU - MIYAMOTO MUSASHI



La pratique et l'enseignement de l'Art Martial

Poursuivant la traduction du « Gorin no sho », nous allons examiner la façon de combattre de Musashi à travers les extraits que je présente dans cet article.

La compréhension des passages du « Gorin no sho » qui décrivent les techniques de combat est difficile car ils sont très concentrés et allusifs. Pour les rendre plus vivants, je les ai rapprochés de la pratique actuelle de l'Ecole de sabre de Musashi telle qu'elle s'est transmise au travers des générations

Lors de mon voyage de recherche au Japon, j'ai eu l'occasion d'assister à une démonstration de l'école de sabre de Musashi par un maître et son dixième successeur. L'école de Musashi s'appelle aujourd'hui l'Ecole « Hyoho Niten Ichi Ryu » et, à chaque génération, une seule personne hérite de l'essentiel du savoir et de la responsabilité de l'école. Cette école refuse depuis l'époque de Musashi la succession héréditaire. La transmission est attestée par la remise d'un rouleau sur lequel est écrite la liste de toutes les techniques à pratiquer par l'école et d'un sabre en bois que Musashi a façonné lui-même et qu'il a porté quotidiennement pendant les dernières années de sa vie. Aujourd'hui le dixième successeur de l'école de Musashi s'appelle Imaï Masa.

La conception du cri dans le « Gorin no sho »

Commençons par la lecture du texte de Musashi :

Les trois types de cris.

Les trois cris sont ceux qu'on pousse au début, pendant et après le combat. Il est important de pousser le cri qui convient à la situation. Le cri vient d'un élan. On pousse des cris lors d'un incendie, dans le vent ou dans des vagues. Le cri montre la force. En hyôhô de groupe, il faut pousser les cris le plus fort possible au début de la bataille ; Durant le combat il convient d'attaquer en poussant des cris bas, à partir du fond du ventre et, après avoir gagné, on pousse des cris hauts et forts. Ce sont les trois types de cris.

En hyôhô individuel, vous poussez un cri « éï ! » en faisant semblant attaquer pour faire bouger l'adversaire et vous frappez avec le sabre après ce cri. Vous poussez aussi un cri après avoir vaincu pour proclamer votre victoire. Ces deux cris sont appelés « cris d'avant et d'après » (« sen go » et « no koé »). Ne poussez pas un cri fort au moment où vous frappez avec le sabre. Si vous poussez des cris durant le combat, ils doivent être conformes à vos hyoshi et être bas et légers. Il faut bien examiner cela.

Après la vague du cinéma de karaté et de kung-fu reste l'expression : le « cri qui tue ». Et si vous assistez à une compétition ou à un entraînement de ces disciplines, vous entendrez des cris qui certes loins de tuer, sont plutôt proches des cris des animaux et s'accompagnent de grimaces. Beaucoup de karatékas s'imaginent que le cri est obligatoire et que plus il est fort, meilleur il est. Dans certaines compétitions, les arbitres n'attribuent le point que si la technique est soulignée par un cri et, parfois, même la force du cri compense l'insuffisance technique. En agissant ainsi, je me demande quelle signification ils donnent au cri. Les cris perçants de l'école de sabre « Jigen-ryu » sont bien connus mais on ne les pousse pas comme le font la plupart des karatékas modernes. Je reviendrai sur ce point dans un article traitant de l'école Jigen-ryu. En tout cas, il faut comprendre que le cri et le kiaï sont deux choses différentes mais que les deux peuvent coïncider.

Musashi dit ici clairement : « Ne poussez pas un cri fort au moment où vous frappez avec le sabre » *;* les pratiquants des arts martiaux doivent bien réfléchir à ce que signifie cette phrase.

Lorsque j'ai assisté à la démonstration de sabre de Me Imaï, il a réalisé plus de la moitié des techniques presque sans kiaï apparent et j'entendais seulement un kiaï très bas presque imperceptible si on n'écoutait pas attentivement. C'était exactement comme l'a écrit Musashi : «... durant le combat, il convient d'attaquer poussant des cris bas à partir du fond du ventre... Si vous poussez des cris durant le combat, ils doivent être conformes à vos hyoshi et être bas et légers. »

Je pense qu'il nous faut bien réfléchir aussi à ce que signifient ces phrases.

Comment doit-on se déplacer ?



La façon de se déplacer doit être naturelle, comme la marche. Musashi décrit avec précision de quelle manière il convient de bouger les pieds.

La façon de déplacer les pieds.

Il faut poser le pied en appuyant d'abord le talon avec force et en gardant les orteils légèrement soulevés. Selon la situation, on déplace les pieds d'un grand ou d'un petit pas, lentement ou rapidement, mais toujours selon la forme de la marche. Il faut éviter trois façons de se déplacer, en sautant (tobi ashi), en glissant avec les pieds légèrement soulevés comme s'ils flottaient (uki ashi) et en piétinant fort (fumisuéru ashi). A propos des déplacements, l'instruction que l'on appelle les pieds de Yin (négatif) et de Yang (positif) est importante. Elle recommande de ne pas déplacer seulement un pied. Lorsqu'on pourfend, lorsqu'on recule et lorsqu'on pare, il faut toujours bouger le pied droit et le gauche alternativement et il ne faut jamais déplacer seulement un pied. Ceci doit être examiné soigneusement.

La façon de déplacer les pieds ne se limite pas pour Musashi à une technique mais elle est liée à une attitude fondamentale de son hyôho.

Un jour un élève interrogea Musashi sur le principe du hyôho qui permet la progression. Musashi dit en lui indiquant la bordure du tatami qui était large d'environ cinq centimètres : « Marche sur les bordures ».

Ce que fit l'élève. Musashi lui demanda encore : « Si ces bordures se trouvaient à deux mètres de hauteur, serais-tu capable d'en faire autant ? »

- « Cela me semble un peu difficile ».

- « Et si elles avaient soixante centimètres de large ? »

- « Dans ce cas-là, j'en serais capable ».

Musashi demanda alors :

« Si on posait un pont de soixante centimètres de large entre le sommet du château de Himeji et celui du mont de Masui-yama (distant d'une lieue), serais-tu capable de traverser le pont ? »

L'élève répondit : « Je n'en serai certainement pas capable ».

Musashi approuva d'un mouvement de tête et dit : « C'est cela le principe de la pratique du sabre. Tu peux facilement marcher sur les bordures du tatami. S'il s'agit d'une hauteur de deux mètres, ton esprit sera tranquille sur un plancher de soixante centimètres de large. Et si le pont se trouve aussi haut que les sommets du château et du mont Masui, ton esprit ne sera pas tranquille car tu auras peur de te tromper d'un pas. Cette peur provient du manque d'entraînement. Le début est facile, le milieu est dangereux et après le milieu le danger augmente davantage. C'est pourquoi tu dois avoir l'esprit assuré, tu ne courras alors aucun danger. Si tu apprends à marcher sur les bordures du tatami en fortifiant la sensation d'énergie vitale, tu ne feras jamais de faux pas même si le pont large de soixante centimètres se trouve à une très grande hauteur ».

L'attitude de Musashi vis-à-vis du combat

Comme l'a écrit Musashi tout au début du « Gorin no sho », il a livré plus d'une soixantaine de combats avant d'atteindre l'âge de trente ans, plusieurs documents le confirment. Par la suite, il n'a que rarement combattu. Le passage suivant précise sa manière de combattre.

Le trajet du sabre.

Musashi utilise avec diverses significations le terme « michi » dont le sens littéral est voie, chemin, discipline, domaine d'activité, route, trajet, trajectoire, direction. Dans le texte qui va suivre, « michi » signifie le trajet du sabre. Il ne convient pas de le traduire par voie mais il faut savoir que Musashi fait entendre subtilement par « trajet » l'idée de la voie.

Connaître le trajet (michi) du sabre implique plusieurs choses, les voici. Si vous connaissez bien le trajet du sabre que vous portez tout le temps, vous pouvez le manier librement même avec deux doigts. Si vous vous efforcez de mouvoir le sabre avec rapidité, le trajet du sabre sera troublé et cela vous causera des difficultés. Il est important de mouvoir le sabre calmement, avec naturel. Si vous essayez de mouvoir le sabre comme un éventail ou un couteau, vous ne pouvez pas frapper convenablement car le trajet du sabre sera perturbé. Vous ne pouvez pas pourfendre un homme avec un sabre en l'agitant comme si vous hachiez avec un couteau. Si vous frappez de haut en bas, vous devez remonter le sabre en suivant un trajet qui réponde naturellement à ce geste. De même, si vous frappez horizontalement,

vous devez ramener le sabre suivant un trajet convenable à l'horizontale. Dans le trajet (michi) du sabre, il faut mouvoir le sabre en dépliant bien les bras. Si vous maîtrisez les cinq formules techniques de mon école, vous frapperez mieux car le chemin de votre sabre sera stabilisé. Il faut bien s'entraîner.



Avant l'époque Edo, on posait souvent ainsi le tachi

L'anecdote suivante donne une idée de la frappe de sabre de Musashi et aussi de son attitude à l'égard du combat au cours de la seconde moitié de sa vie.

Un jour Musashi fut accueilli par le seigneur Shimamura à Kokura dans l'île de Kyushu. Au cours de leur conversation, un serviteur vint annoncer à Musashi qu'un samouraï nommé Aoki souhaitait être reçu par lui. Celui-ci fut introduit. Après un échange de politesses, Musashi lui demanda « Quel est ton avancement dans le hyôho ? » Aoki répondit : « Je persévère tout le temps ». La conversation se poursuivit et Musashi lui dit : « Tu peux déjà enseigner dans la plupart des dojo. ». Aoki en fut très heureux. Au moment où il allait se retirer, Musashi s'aperçut qu'il transportait un bokken (sabre en bois) dans un joli sac en tissu auquel était attachée aussi une protection d'avant-bras en cuir rouge (udé-nuki), et demanda: « Quel est cet objet rouge ? » Aoki, un peu gêné, répondit : « C'est ce que j'utilise lorsque je suis forcé de combattre au cours de mes voyages dans différentes seigneuries » et il montra son grand bâton à la poignée duquel était attachée la protection. L'humeur de Musashi changea tout d'un coup et il dit : « Tu es un imbécile. A ton niveau, tu es encore loin de pouvoir songer au combat de hyôho. Je t'ai complimenté tout à l'heure parce que j'ai pensé que tu pourrais être un bon professeur pour les débutants. Si quelqu'un te demande de combattre, ce que tu as de mieux à faire est de partir immédiatement. Tu es encore loin du combat de hyôho ». Musashi fit alors appeler un enfant qui commençait l'apprentissage du hyôho. Il colla un grain de riz au départ de ses cheveux coiffés en chignon et lui ordonna de se tenir debout, immobile. Musashi se leva alors, prit son sabre et l'abaissant d'un coup, de haut en bas, il fendit avec précision le grain en deux et le fit voir à Aoki. Puis il recommença, trois fois en tout. Tout ceux qui étaient présents en furent impressionnés mais Musashi dit : « Même avec une technique aussi assurée, il est difficile de vaincre un ennemi ; il est hors de question, à ton niveau, de parler de combat ». Vraie ou non, cette anecdote illustre la réputation d'extrême précision qu'avait le sabre de Musashi. L'exemple du grain de riz rend plus concret ce que Musashi indique dans son texte par le trajet ou la voie du sabre ; la trajectoire doit être d'une extrême précision et aller de pair avec un ajustement de la puissance du coup à la nature de l'objet à trancher.

Le second élément à retenir est la prudence de Musashi et la gravité avec laquelle il envisageait le combat.

Les cinq formules techniques de Miyamoto Musashi

Les cinq formules sont aujourd'hui reprises dans un kata de l'école de Musashi qui se pratique à deux. Il s'avère qu'il existe pour chacune des cinq formules des différences entre la description donnée dans la « Gorin no sho » et l'exécution que Me Imaï, dixième successeur de Musashi, en fait aujourd'hui dans le kata.

Je prévois un voyage de recherche au Japon au mois d'avril et pense, au cours de ce voyage, lors d'une rencontre avec Me Imaï, lui demander à quel moment de la transmission ces différences sont apparues.

Les cinq formules techniques.

J'ai retenu le mot français formule pour traduire le terme « omoté » employé par Musashi pour désigner les formes au travers desquelles il communique l'essentiel de sa technique de combat. Le terme « omoté » est souvent utilisé dans les différentes disciplines des arts martiaux japonais. Le sens littéral du mot « omoté » est la surface, l'extérieur, la figure extérieure, d'où ce qu'on voit ou montre à l'extérieur, la façade ; par extension, ce mot a pris le sens de formule.

La façade est quelque chose d'officiel car elle est et doit être présentable vis-à-vis de l'extérieur, du public. Ainsi en budo « omoté » désigne des techniques ou le mode d'action caractéristique d'une école. Si « omoté » est la surface, il y a toujours ce qui est caché derrière cette apparence. Dans la culture japonaise, à tout « omoté » correspond un « ura » : l'arrière ou le caché. Et le secret d'un art n'est pas transmissible par les seules formules visibles, la transmission s'appuie sur ce qui n'est pas visible de l'extérieur « ura ». Lorsque l'apparence risque d'être trop éloquente ou lorsqu'il y a concurrence entre écoles, les adeptes d'un art constituent des codes de transmission et de pratique complexes sur le mode du « omoté » et du « ura », qui est une version japonaise de la conception de yin (négatif) et yang (positif) . Ainsi, ces doubles faces sont en usage dans les écoles d'arts martiaux mais la notion de « ura », partie cachée de l'art y est ou y a été souvent mystifiée pour des raisons diverses. Musashi, avec son esprit pragmatique, indique dans les passages suivants du « Rouleau de l'eau » l'essentiel de son école sans mystifier et dans un langage simple. Toutefois, comme il l'ajoute à la fin de chaque paragraphe, il

faut bien examiner et s'entraîner car il est impossible de transmettre complètement la pratique d'un art dans un écrit même simple et sans prétention. Voici les cinq formules techniques essentielles telles que les décrit Musashi.

Première formule technique

Prenez la garde chudan (moyenne) en pointant votre sabre vers le visage de l'adversaire ; lorsque celui-ci lance une attaque, évitez-la en repoussant son sabre vers la droite et prenez ensuite l'initiative de l'attaque. Si vous n'avez pas réussi votre attaque et qu'il enchaîne par une autre attaque, frappez de haut en bas en retournant immédiatement la pointe de votre sabre à partir de la position précédente. Laissez votre sabre là où il se trouve après ce mouvement vers le bas et frappez le bras de l'adversaire au moment où il attaque de nouveau. Ceci est la première formule.

Les cinq formules sont difficiles à comprendre par la seule lecture, il est nécessaire de les comprendre dans la pratique effective. En approfondissant les cinq principales techniques, vous pourrez comprendre votre propre sabre et celui des adversaires. J'insiste sur ce point pour l'Ecole des deux sabres qui est la mienne, il n'a pas d'autre base que ces cinq formules techniques. Il faut s'entraîner.

Avant de donner la traduction des autres formules techniques, il me parait intéressant de nous arrêter un moment à la première et de la rapprocher de la façon dont Me Imaï la réalise actuellement dans le kata. Me Imaï prend les deux sabres à l'horizontale, les pointes dirigées vers le visage de son adversaire. C'est la garde chudan (moyenne). La lame de chaque sabre est tournée vers l'extérieur. Il appelle cette garde « enso no kamaé » et explique que c'est une garde qui demande un esprit large et calme, qui contient tout un univers entre les deux sabres.

L'adversaire attaque de haut en bas, Me Imaï abaisse ses deux sabres et laisse le sabre de l'adversaire trancher l'air ; l'adversaire relance une autre attaque, Imaï l'arrête avec son petit sabre tenu de la main gauche et donne un coup tranchant dirigé vers le bras de l'adversaire avec son grand sabre tenu de la main droite. Le coup est dirigé de bas en haut, en partant de la gauche. Cela ne correspond pas exactement à la description faite par Musashi.

Deuxième formule technique.

Dans la seconde formule, vous prenez le sabre en jodan (haut) et frappez d'un seul coup au moment où l'adversaire amorce son attaque. Si vous n'avez pas réussi à le pourfendre, laissez votre sabre en bas et frappez de bas en haut au moment où l'adversaire relance son attaque. Faites de même si cette situation se répète.

Dans cette formule existent plusieurs façons de maîtriser votre esprit et les hyoshi. Donc, si vous approfondissez l'art de mon école à partir des cinq formules de frappe, vous pourrez bien comprendre les cinq voies du sabre et vous gagnerez de toutes les façons car il faut bien s'entraîner.

Dans la seconde formule du kata, Me Imaï prend son sabre droit en jodan (haut), au-dessus de son épaule droite, et son autre sabre en chudan (moyen), pointé vers le visage de l'adversaire. Il appelle cette garde « garde de feu ». L'adversaire attaque en frappant du haut en bas. Imaï pare avec son sabre droit et continue son mouvement de parade pour conduire le sabre de l'autre vers le bas, en appuyant sur le dos de ce sabre. Ensuite, l'adversaire relance une autre attaque, Imaï la bloque cette fois en croisant ses deux sabres au-dessus de son front. Les lames des trois sabres se croisent un instant en un seul point. Mais cette position ne dure qu'un instant car immédiatement Imaï écarte largement ses deux sabres en formant un quart de cercle pour renvoyer le sabre adverse vers le bas et, sans arrêter un instant le mouvement, il frappe vers la tête de son adversaire avec son grand sabre tenu de la main droite.

Les principes énoncés dans ces cinq formules sont également applicables aux arts de combat à main nue, tels que le karaté. Elles méritent une lecture attentive qui ne s'arrête pas à la description des gestes, même si celle-ci est très précise. L'important est ce qui réside au fond de ces gestes, ce dont ils découlent au niveau de l'énergie, de la précision, de la perception de la cadence (hyoshi) et de la distance (ma) et de la prévision de l'adversaire (yomi). Dans le prochain article où nous continuerons d'examiner l'art de Musashi, je présenterai les trois dernières formules.

(A suivre...)

LA CHRONIQUE DE KENJI TOKITSU



Poursuivant la présentation de l'art de Musashi, je donnerai aujourd'hui la traduction commentée des trois dernières des cinq formules au travers desquelles il communique l'essentiel de sa technique de combat, puis je commenterai quelques extraits du « Rouleau du feu » dans lequel Musashi expose concrètement sa stratégie du combat.

Voici la troisième formule technique telle que Musashi la présente dans le « Rouleau de l'eau » :

Dans la troisième formule, vous tenez le sabre la pointe vers le bas (gedan) et vous frappez la main de l'adversaire par en bas, à l'instant où il attaque. S'il pare en frappant votre sabre de haut en bas pour le faire tomber, détournez son sabre en utilisant le hyoshi franchissant (kosu hyoshi) et frappez horizontalement pour lui couper le bras. L'essentiel de cette formule est de frapper d'un seul coup à l'instant où l'adversaire démarre l'attaque. Cette garde basse (gedan) est nécessaire aussi bien pour un débutant que pour un adepte avancé dans la voie, il faut s'y exercer sabre en mains.

Le terme « kosu » hyoshi provient d'un verbe « kosu » qui signifie devancer, traverser, franchir (un col de montagne), dépasser, surpasser. Dans ces cinq formules, Musashi ne précise pas s'il convient d'utiliser les deux sabres et ici ses descriptions correspondent plutôt à l'utilisation d'un seul sabre. Comme pour les formules précédentes, je rapprocherai de cette formule, l'exécution de la partie correspondante du kata des cinq formules de l'école de Musashi faite par Me Imaï, dixième successeur de Musashi. Dans cette formule, Me Imaï prend les deux sabres en baissant les pointes vers le sol. Il qualifie cette position de « ritsu-zen » (zen debout). L'autoportrait de Musashi publié dans le numéro 36 de Bushido le représente dans cette posture.

L'adversaire frappe de haut en bas et Imaï l'arrête avec son sabre gauche. Cette situation est proche de celle de la première formule mais, par comparaison, le corps d'Imaï est un peu plus éloigné de celui de son adversaire, de sorte que son sabre droit n'atteint pas le bras de celui-ci. L'adversaire attaque à nouveau et Imaï pare avec son sabre gauche en l'appuyant sur le dos du sabre adverse qu'il conduit vers le bas. Il dirige son sabre droit vers le bras de l'adversaire pour le trancher en frappant horizontalement de gauche à droite en passant au-dessus des deux sabres gardés en contact.

Quatrième formule technique

Vous tenez votre sabre du côté gauche et, de cette position, vous frappez vers le haut le bras de l'adversaire au moment où celui-ci vous attaque. S'il frappe votre sabre pour l'abaisser, vous laissez son sabre continuer sa trajectoire et vous coupez en biais de bas en haut jusqu'au-dessus de votre épaule en tranchant son bras. C'est cela le trajet (voie) du sabre. Si l'adversaire relance son attaque à nouveau, vous pouvez le vaincre de la même façon. Il faut bien examiner cela.

Le sabre gauche d'Imaï pointe vers l'adversaire, en chudan et il amène, en le croisant par-dessous, son sabre droit vers le côté gauche ; la pointe en est alors dirigée vers l'arrière ; son buste est presque de profil par rapport à l'adversaire qu'il voit par-dessus son épaule droite. C'est une position particulière à prendre en raison des caractéristiques du lieu de combat où peuvent se trouver des obstacles qui empêchent de prendre la position habituelle.

L'adversaire attaque du haut en bas à deux reprises et, chaque fois, Imaï pare avec son sabre gauche en même temps qu'il frappe horizontalement de son sabre droit comme s'il retirait celui-ci du fourreau. Du fait de ce mouvement d'attaque, son adversaire recule. Imaï, après son deuxième mouvement d'attaque horizontale de gauche à droite, prolonge le mouvement du sabre jusqu'au-dessus de son épaule droite et, à partir de là, il frappe en biais vers le bas l'épaule gauche de son adversaire.

Cinquième formule technique

Vous prenez le sabre à droite et, en suivant la réaction de l'adversaire, vous déplacez votre sabre en biais vers le haut puis vous frappez directement de haut en bas. Cette formule aussi est utile pour bien comprendre le trajet (voie) du sabre.

Imaï prend son sabre gauche en chudan, le sabre droit à côté de sa hanche droite ; les deux sabres sont pointés vers l'adversaire, et le sabre droit est placé en retrait. Comme la précédente, on utilise cette position lorsqu'il y a des obstacles ou lorsqu'on se trouve dans une situation particulière.

L'adversaire attaque de haut en bas, Imaï esquive en faisant un demi-pas en arrière et il appuie avec son sabre gauche vers l'extérieur sur le sabre adverse qui vient de trancher dans le vide jusqu'en bas, il frappe immédiatement avec son sabre droit la tête de l'adversaire en faisant un demi-pas en avant.

Si vous vous entraînez à manier les sabres en suivant ces formules, vous arriverez à mouvoir aisément un sabre pesant. Il n'est pas nécessaire de donner beaucoup de détails à propos de ces cinq formules.

Vous arriverez à apprendre les techniques fondamentales de mon école, les hyoshi de base et à discerner le sabre (attaque) de l'adversaire en approfondissant votre art suivant ces cinq formules. En développant

ces techniques, vous arriverez à capter l'intention de l'adversaire et, en conséquence, à employer le hyoshi qui convient. Vous gagnerez alors de différentes façons. Il faut bien y réfléchir.

Ces passages montrent bien à quel point il est difficile d'expliciter, dans un écrit, des gestes qui sont si brefs et si concrets lorsqu'on les montre directement.

Musashi et la stratégie du combat



Voici quelques passages du « Rouleau du feu » qui semblent caractéristiques de la stratégie de Musashi. Il y expose concrètement comment combattre. Cette stratégie est directement issue de son expérience ; pour le montrer, je rattacherai à ces principes le déroulement de combats qu'il a menés tels que je peux les reconstituer à partir des documents existants.

Les trois façons de prendre l'initiative (sén).

Il existe trois façons de prendre l'initiative (sén) en combat. La première consiste à attaquer avant l'adversaire, ce que j'appelle « ken no sén ».

Le terme « ken » signifie « accrocher », « fixer dans son esprit » ou « commencer ». Musashi emploie ici ce terme dans le sens de « fixer la volonté d'attaque dans son propre esprit » c'est-à-dire « s'apprêter à attaquer ». « Ken no sén » peut donc être traduit par « prise de l'initiative dans une situation où vous lancez le premier une attaque ».

La seconde correspond à une situation où l'adversaire attaque le premier. J'appelle cette prise d'initiative « taï no sén ».

Le terme « taï » signifie « attendre ». « Taï no sén » signifie donc « prise de l'initiative en recevant l'attaque de l'adversaire ».

La troisième correspond à une situation où mon adversaire et moi, nous nous apprêtons tous deux à attaquer. J'appelle ce sén « taï taï no sén ». Tels sont les trois types de sén.

Il faut noter que Musashi emploie ici le terme « taï taï » dans le sens de « se heurter » ou « contrer ». Taï taï exprime une situation où l'adversaire et moi, nous sommes tous deux prêts à attaquer. Le sens du terme taï n'est pas le même que dans l'exemple précédent.

Quel que soit le type de combat il n'existe pas d'autre façon de déclencher l'affrontement que ces trois types de sén. La prise du sén est essentielle pour le hyôho car c'est elle qui déterminera une victoire rapide au cours du combat.

Il y a des petites précisions à donner à propos du sén mais il est inutile d'entrer dans le détail car il s'agit d'indiquer comment gagner par la sagesse du hyôho que j'enseigne, en discernant l'esprit de l'adversaire et en se laissant guider par la raison de chaque moment.

1 - Ken no sén

Lorsque je veux attaquer, je reste calme au début puis je prends l'initiative en attaquant tout d'un coup. Il faut prendre l'initiative (sén) avec des mouvements extérieurement rapides et forts, l'esprit demeurant stable dans le fond. Je renforce mon esprit, je bouge mes pieds un peu plus rapidement que d'ordinaire et je prends l'initiative de la situation en frappant d'un seul coup dès que je me suis approché de l'adversaire. Je gagne avec l'esprit profondément fort, ouvert, orienté du début à la fin vers l'acte d'écraser l'adversaire. Toutes ces attaques sont « ken no sén » (prise de l'initiative en attaquant le premier).

2 - Taï no sén

Lorsque l'adversaire vient vers moi, je feins d'être faible et ne fais pas un mouvement. Je m'éloigne tout d'un coup, vigoureusement, au moment où il s'approche tout près de moi ; puis je feins de lancer une attaque, l'adversaire va alors être trompé. Je saisis ce moment où il est vulnérable pour le vaincre en frappant en force. C'est ainsi que je prends le sén. ÿgalement, lorsque l'adversaire lance une attaque, je

le reçois avec une plus grande vigueur et je le domine en le frappant au moment où son hyoshi (cadence) va se modifier. Tel est le principe de « taï no sén » (prise d'initiative de la situation. du combat en recevant l'attaque de l'adversaire).

3 - Taï taï no sén *(prise de l'initiative dans la situation où l'adversaire et moi sommes tous deux en état de nous élancer).*

Lorsque l'adversaire attaque le premier, je m'approche calmement de lui avec vigueur et je feins d'être résigné à ne pas attaquer en venant tout près de lui. L'adversaire se relâchera un moment en ayant la sensation d'avoir dominé la situation du combat ; je le frappe précisément à ce moment. Egalement, lorsque l'adversaire m'attaque calmement, je bouge légèrement et assez rapidement et, m'approchant tout près de lui, je frappe son sabre de plusieurs façons, en suivant sa réaction je gagne en frappant puissamment. Ces deux actions sont « taï taï no sén » (prise de l'initiative du combat au moment où les deux adversaires sont prêts à attaquer).

Toutefois il est impossible d'écrire en détail ce qu'est le sén. Il faut le rechercher vous-même en lisant bien ce que j'ai écrit. La réalisation de ces trois types de sén dépend toujours du moment et de la situation et ce n'est pas forcément vous qui pouvez déclencher les gestes mais, si cela est possible, il est préférable que ce soit vous qui les déclenchiez afin de conduire l'adversaire. En tout cas, à propos du sén, il s'agit de gagner sans faute en employant la sagesse du hyôho. Il faut bien s'entraîner.

Voici maintenant comment Musashi prépare le combat en jouant sur l'état psychologique de son adversaire, ce qui lui rend plus aisée la prise d'initiative (sén).

Irriter l'adversaire.

On peut irriter son adversaire de différentes manières, en lui donnant par exemple des sensations de danger, d'impossibilité, ou de surprise. Il faut bien examiner ce point. Il est important surtout en hyôhô de groupe. Il faut attaquer violemment à un endroit où l'adversaire ne songeait pas être attaqué, à un moment où son esprit n'est pas encore déterminé. L'important est de gagner ainsi, par des techniques adéquates qui permettent de prendre l'initiative.

Pour le hyôhô individuel aussi vous vous montrerez lent au début et attaquerez tout d'un coup avec force ; suivant la hausse ou la baisse de l'esprit de l'adversaire, suivant ses techniques, vous emploierez une technique adéquate sans vous relâcher un instant. Ceci est important, et il faut bien l'examiner.

Effrayer.

Vous pouvez effrayer l'adversaire de différentes façons. On a peur de ce que l'on n'attend pas. Effrayer l'adversaire en hyôho de groupe ne veut pas dire seulement le faire dans l'affrontement. Vous pouvez l'effrayer tantôt par des bruits, tantôt en agrandissant de petites choses et tantôt en feignant d'attaquer tout d'un coup par côté. Vous dominerez le hyoshi qui apparaît au moment où l'adversaire est effrayé et vous vaincrez. Pour le hyôho individuel, vous pouvez effrayer par le corps, par le sabre et aussi par la voix. Faites brusquement ce que l'adversaire n'attend pas, trouvez votre avantage au moment où il s'effraie et obtenez directement la victoire. Ceci est important, il faut bien l'examiner.

Au cours des nombreux combats auxquels il s'était livré durant sa vie, Musashi a utilisé cette technique à maintes reprises. Ses combats contre les frères Yoshioka sont particulièrement célèbres.

A l'âge de 21 ans, Musashi se bat avec Yoshioka Seijuro qu'il vainc. En réponse, le frère cadet, Yoshioka Denshihiro lance un défi à Musashi qui le tue. Alors le clan Yoshioka lance un dernier défi pour rétablir son honneur et Musashi l'accepte. Les deux premiers combats sont des duels, le dernier l'oppose à plusieurs dizaines d'adversaires. Dans ces trois combats, Musashi a utilisé les stratégies du hyôho décrites ci-dessus. Pour les deux premiers combats, il arrive en retard sur le lieu du combat, appliquant les stratégies qu'il nommera dans le « Gorin no sho » : « irriter », et « effrayer ». Et, pour le troisième combat, il vient en avance, contrant ainsi la pensée de ses adversaires qui prévoient que Musashi arrivera en retard, comme d'habitude. Cette stratégie est conforme à ce qu'il écrira dans le « Rouleau du feu » à propos de la stratégie du « changement de la montagne en mer » : « vous pouvez faire la même chose deux fois, à la limite, mais pas trois fois ».

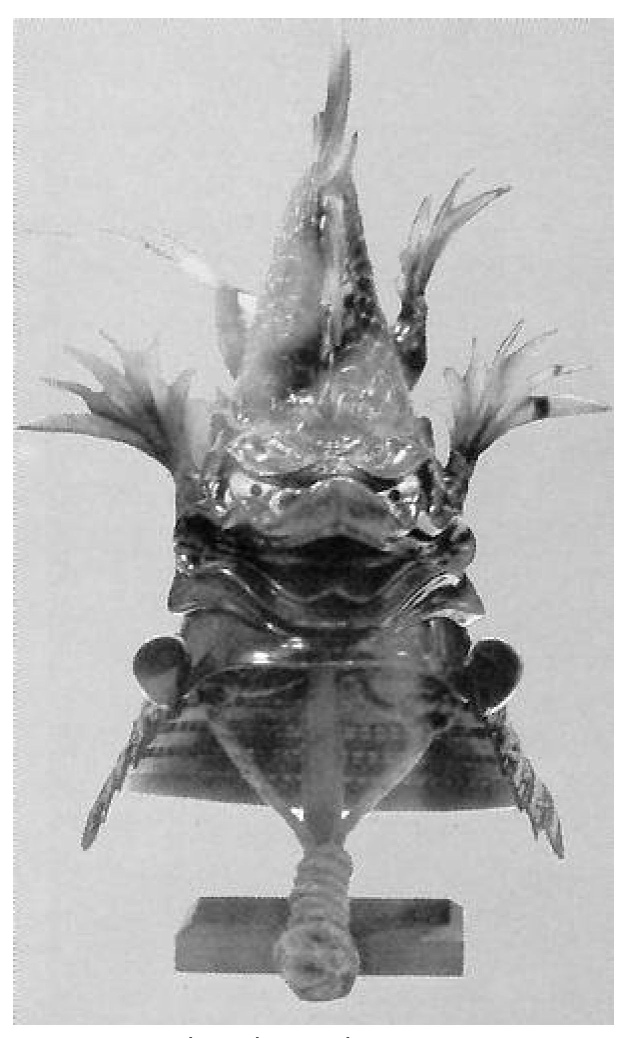
Plus tard aussi, lors de son fameux combat contre Sasaki Kojiro, Musashi utilisera la stratégie qui consiste à irriter l'adversaire, en arrivant en retard.

La stratégie de Musashi dans son combat contre Yoshioka

Je vais reconstituer le déroulement du premier combat de Musashi contre Yoshioka en prenant pour point de départ les documents connus et en réfléchissant à la façon dont il a employé la stratégie.

Dans sa jeunesse Musashi est plein d'ambition. Pour se faire connaître, la meilleure façon est de vaincre publiquement des adeptes de haute réputation. Mais leur faire accepter un défi n'est pas une chose facile. En 1604, Musashi, âgé de vingt et un ans, lance un défi contre Yoshioka Seijuro, maître principal du Dojo Yoshioka qui était alors une des écoles les plus importantes de Kyoto. Avant de lancer son défi, Musashi va regarder l'entraînement de l'école Yoshioka. Le dojo est somptueux avec une large porte d'entrée. Musashi, qui n'a pas le droit d'entrer car l'accès du dojo est réservé aux élèves ou aux invités, s'arrête devant les fenêtres qui donnent sur la rue. Le bruit sec des sabres en bois (bokken) s'entend au loin accompagné de cris d'attaque et de riposte. Les écoles de Kyoto préconisaient habituellement les attaques rapides et les mouvements spectaculaires. En regardant par un coin de la fenêtre, Musashi pense que les techniques de cette école visent plutôt le combat en tenue civile que le combat en armure. Trois ans auparavant, Musashi avait combattu sur les champs de bataille et il sait que, quand on porte une armure, les techniques d'attaques légères sont peu efficaces même si elles sont rapides et variées. Cette expérience lui a donné l'occasion de réfléchir sur les différences entre les combats en armure et en vêtements civils. Il se trouve maintenant aux prises avec un adversaire redoutable pour le combat en tenue civile car l'école Yoshioka y excelle.

Le défi de Musashi ayant été accepté, la rencontre est fixée au 8 mars à dix heures du matin dans un champ proche du temple Rendaï-ji, situé en dehors de la cité. Pour ce combat Musashi emploie les stratégies suivantes : « irriter l'adversaire », « se mettre à la place de l'adversaire » et « effrayer ».



Yoshioka Seijuro arrivé avant l'heure est prêt à se battre. Il va être dix heures mais Musashi n'arrive pas. Puis, une cloche annonce dix heures, Musashi n'est toujours pas là. Musashi a décidé d'arriver en retard. Il avait appris cette stratégie à ses dépens, l'année précédente, lors d'un combat contre un adepte de l'école Shinkagé-ryu à Kyushu (grande île du sud du Japon). Son adversaire était arrivé avec presque quatre heures de retard. Musashi, vexé et énervé, avait failli perdre et il avait retenu de ce combat une leçon vitale.

En partant de sa propre expérience, Musashi imagine ce qui se passe dans l'esprit de Yoshioka Seijuro. En se mettant à sa place, il voit surgir dans l'esprit de son adversaire, l'angoisse du combat car plus on attend plus les images de la mort vous envahissent ; l'imagination engendre la peur et on commence à sentir son corps s'alourdir. Celui qui attend s'efforce de ne pas tomber dans la stratégie de son adversaire mais plus il s'y efforce, plus les images négatives s'accrochent. Il vivra à plusieurs reprises des moments de frayeur, hors de la présence de l'autre. Demeuré à l'auberge, Musashi feint d'avoir mal au ventre et entend la cloche de dix heures tranquillement couché dans son lit. C'est seulement vers onze heures qu'il se lève et commence à se préparer. Le lieu du duel est à environ une heure de marche, il fait tranquillement ce parcours. Lorsque Musashi arrive, il est déjà midi passé et, effectivement, S. Yoshioka est irrité. Après la présentation mutuelle des deux combattants, S. Yoshioka ne pouvant se retenir dit : « Tu n'es qu'un paysan et en plus inculte ! »

Musashi répond calmement par un sourire, ce qui énerve davantage son adversaire. Yoshioka prend son sabre et le tient verticalement au-dessus de l'épaule droite (hasso). Musashi prend un sabre en bois et le tient en garde moyenne. Ils demeurent un moment presque immobiles. Par des mouvements subtils des pieds, Musashi cherche spontanément un meilleur terrain, c'est une habitude qu'il a prise car il s'entraîne toujours dehors dans la nature. Pour Yoshioka, ce geste n'est pas spontané car, pour lui, la plupart du temps, l'entraînement se fait au dojo, sur un parquet lisse. Tenant son sabre avec légèreté, Yoshioka fait

ressentir sa rapidité d'attaque mais sa garde ne présente aucune vulnérabilité. Musashi mettant de la force dans son regard fait ressortir les deux petites rides verticales entre ses sourcils et conserve l'ensemble du corps de Yoshioka dans son champ de vision. Yoshioka faisant ressentir son adresse et sa force prend l'attitude d'attente que Musashi appelle « taï », il réagira en répondant à l'attaque de Musashi. Soudain, Musashi recule de deux pas vers l'arrière en changeant sa garde en une garde de côté. Yoshioka avance calmement, c'est à ce moment que Musashi s'élance avec un cri effrayant changeant la cadence de ses mouvements. Il feint une attaque à l'épaule gauche de Yoshioka qui, au lieu de parer, avance en tournoyant pour le devancer par une attaque à la tête de Musashi. C'est juste à l'instant où Yoshioka croit avoir touché sa cible que son sabre est renvoyé vers le bas comme s'il était pris par un tourbillon. Et, au moment où il tente de le relever, le sabre de Musashi brise son épaule gauche. Un voile rouge passe devant ses yeux et il tombe par terre en perdant connaissance.

Dans ces cinq articles consacrés à Miyamoto Musashi, je me suis contenté de présenter brièvement son art et sa stratégie à partir de son livre majeur, le « Gorin no sho ». Le cadre d'une revue ne me semble pas propice à une analyse plus détaillée. Je publierai prochainement une traduction intégrale du « Gorin no sho » dans un ouvrage approfondi sur Miyamoto Musashi et son art. Pour donner une vision globale de l'art du sabre japonais, je présenterai, à partir du prochain numéro, les maîtres de sabre les plus importants, en commençant par les plus anciens et en remontant leur filiation. Je commencerai par Tsukahara Bokuden puis suivrai sa filiation directe et indirecte avec Kamiizumi Nobutsuna, Yagiyu Sekishusaï puis Yagiyu Munénori. Je rapporterai comment l'école Kashima, la plus ancienne école de sabre japonais, a trouvé sa forme avec Bokuden et comment son art a été transmis à Nobutsuna ; comment celui-ci contribua à la création de l'école Yagiyu qui se développa au cours de l'époque Edo.

Présentation d'une thèse de Doctorat en langue et civilisation de l'Asie Orientale

« Miyamoto Musashi, Maître de sabre Japonais du XVIIe siècle, le mythe et la réalité, l'oeuvre et son influence » par Kenji Tokitsu.

(Thèse soutenue le 17 juin 1993 à l'Université de Paris VII, Directeur de Thèse M. Jean-Noël Robert.)

Miyamoto Musashi, guerrier et maître de sabre légendaire du XVIIe siècle japonais est l'auteur d'un traité de stratégie écrit à propos de l'art du sabre, le *Gorin-no-sho* (Ecrit sur les cinq éléments) qui, malgré les nombreuses difficultés d'interprétation qu'il comporte, est aujourd'hui encore une des références principales de l'étude et de la pratique des arts martiaux au Japon.

Je présente de cet ouvrage et de l'ensemble de l'oeuvre écrite de Musashi et de ses élèves une traduction, largement commentée, afin d'essayer d'en approcher, de la façon la plus fidèle, le contenu. Comme toute traduction, ce travail a soulevé des questions d'ordre philologique mais, en plus, j'ai été confronté à la difficulté de rendre claires des explications techniques destinées aux élèves proches de Musashi et des attitudes corporelles relevant d'une technique étrangère à la plupart des lecteurs. Rendre intelligible la technique était un problème crucial puisque c'est à travers celle-ci que Musashi développe sa conception de la stratégie et plus largement de la vie. Pour éclairer le texte, je me suis appuyé sur une comparaison entre les différentes interprétations de cette oeuvre en japonais moderne et aussi sur ma pratique et mes études du karaté et de l'art du sabre japonais.

J'avais 20 ans lorsque j'ai lu pour la première fois l'oeuvre principale de Musashi, le *Gorin-no-sho*. En lisant Musashi, je cherchais au début principalement des éléments techniques applicables à la pratique du karaté. Au bout de quelques années, j'ai eu l'impression d'avoir épuisé la pensée technique de Musashi car le champ de son application en karaté était limité. Toutefois, j'ouvrais régulièrement le *Gorin-no-sho* et j'ai constaté, plus tard, que l'intérêt de ce texte changeait avec les années. En effet, cet ouvrage est bien plus qu'un manuel pratique de sabre car il traite d'une conception de la vie et de la stratégie élaborées au moyen de la pratique du sabre. Même dans les passages techniques, Musashi ne s'attache pas aux détails mais seulement aux traits essentiels de la technique. Il renvoie souvent à la compréhension pratique et réelle, sabres en mains. C'est pourquoi l'intérêt de cet ouvrage varie selon les degrés de compréhension, changeant avec le niveau des adeptes. Il s'agit d'une écriture qui indique l'expérience de celui qui est parvenu au sommet de son art. Il peut être compris par ceux qui s'en approchent mais ce n'est pas d'un guide pour ceux qui sont au point de départ.

J'ai d'abord lu Musashi en cherchant une méthode d'arts martiaux qui permette de pratiquer durant toute ma vie, comme l'a fait Musashi. Puisque j'étais guidé par Musashi dans la voie du karaté, je devais aussi être capable d'exprimer mon art au moyen du sabre, de tenir un sabre comme le prolongement de mes mains. J'ai repris le kendo que j'avais pratiqué dans mon enfance. Une des spécificités de l'Ecole de Musashi est le *nito* (usage simultané de deux sabres), je me suis donc intéressé à la pratique du kendo en utilisant les deux sabres. J'ai constaté que si, dans le milieu du kendo, on se réfère souvent au texte de Musashi pour la technique et l'état d'esprit à rechercher en combat, la pratique du *nito* est cependant marginale et considérée parfois comme une pratique déviante. Je vois dans ce décalage entre la pratique et les référents qui existe aussi sur d'autres points un des problèmes majeurs du kendo moderne. Avec la pratique du kendo, j'ai recommencé à lire autrement le *Gorin-no-sho* et aussi d'autres documents concernant Musashi et l'art du sabre en général. J'ai alors entrepris une étude historique et culturelle de l'oeuvre de Musashi en cherchant à y apporter une rigueur scientifique.

L'utilité d'un travail synthétique sur Musashi m'est apparue à la lecture des ouvrages japonais sur le sujet. Il existe plusieurs livres qui présentent le texte original *Gorin-no-sho* avec une transcription en langue japonaise moderne mais il m'est apparu que ce qu'on appelle la transcription en langue japonaise moderne comporte nombreux passages rendus par des périphrases qui correspondent souvent à des interprétations. Ce sont, bien sûr, les passages dont le sens est obscur et sur lesquels je m'interrogeais. En effectuant attentivement les comparaisons et en retournant au texte original, j'ai constaté quelques erreurs de transcription et aussi, dans plusieurs, des périphrases, des déformations du sens.

En outre, les études japonaises sur Musashi se sont avérées très partielles. La plupart se limitent à l'interprétation du *Gorin-no-sho*, quelques-unes traitent des techniques et un grand nombre de petites études approfondissent les discussions sur le lieu de sa naissance et sur sa parenté. Les connaissances sur Musashi et sur sa pensée me semblent y être morcelées. Il m'a donc semblé utile d'effectuer une étude globale sur Musashi en la replaçant dans une vision de l'histoire du sabre japonais et, plus largement, du budo.

J'ai commencé par traduire le *Gorin-no-sho*. Pour les raisons que je viens d'évoquer, il s'agit d'un travail difficile. Il m'est arrivé fréquemment de revenir à ma première traduction après avoir effectué plusieurs essais. Je suis conscient que ma traduction finale est loin d'être parfaite mais, une traduction dite parfaite est-elle possible lorsque les langues sont si différentes ? Si je poussais l'exigence, je n'aurais jamais terminé la traduction car je peux toujours trouver des insuffisances. Je comprends bien maintenant pourquoi les auteurs japonais ont eu recours si fréquemment à des périphrases. Néanmoins, la traduction en langue française m'a permis d'approfondir un certain nombre d'idées qui paraissaient aller de soi dans le texte japonais et dont j'ai découvert, en les traduisant, qu'elles étaient imprécises. J'ai tenté d'être le plus fidèle possible au texte original. Et, afin d'éclairer le double rapport de la pensée

de Musashi à l'art du sabre et à la pensée de son époque, j'ai complété la traduction par de nombreux commentaires.

Pour compléter la compréhension de l'oeuvre majeure de Musashi, le *Gorin-no-sho*, je l'ai comparée avec le *Hyoho sanjugo-ka-jo,* traité de sabre qu'il avait écrit deux années auparavant et dont le texte recoupe largement celui du *Gorin-no-sho.* J'en ai traduit les passages où il exprime des idées différentes. J'ai également traduit les textes écrits par ses disciples et par les adeptes qui ont continué son école, ceci afin de mieux cerner les idées de Musashi et l'influence qu'elles ont eu par la suite. J'ai remarqué, en rapprochant ces textes, que celui de Musashi était incomparablement plus clair et plus beau bien qu'il présente des difficultés. J'y vois un témoignage de l'ampleur de la culture de Musashi.

Je donne aussi une traduction des autres écrits de Musashi, quelques textes de jeunesse, et une oeuvre importante, le *Dokkodo* (La voie à suivre seul) écrit quelques jours avant sa mort où, à l'intention de ses disciples, il condense de sa pensée en vingt et un préceptes.

L'étude de la vie de M. Musashi a été menée avec l'objectif de faire apparaître la spécificité de son art de sabre et de tenter d'en préciser les origines. J'y fais le point sur les documents biographiques connus jusqu'ici et les discussions auxquelles ils ont donné lieu, par exemple, sur le lieu et la date de sa naissance, il existe plusieurs documents contradictoires.

Musashi est souvent considéré comme un autodidacte mais cette étude m'a donné la conviction qu'il a reçu une formation traditionnelle sérieuse sur laquelle il a pu bâtir ses idées nouvelles et ses techniques particulières, et j'en ai cherché les sources. L'un d'elle est l'art du *jitte* transmis dans sa famille depuis la génération de son arrière-grand-père et qu'il aurait appris très jeune sous la direction de son père. Le *jitte* se manipule avec une main en tenant un grand sabre de l'autre. Je fais l'hypothèse que cette technique a été, plus tard, un support important pour l'élaboration de sa technique des deux sabres en substituant au *jitte* un sabre court.

La vie de Musashi a donné lieu à des interprétations controversées. Certes, il a réussi à acquérir une réputation de grand adepte du sabre, mais on considère souvent que sa vie de guerrier est une suite d'échecs. Il n'a pas pu obtenir, comme il le souhaitait, la place du maître du Shogun ou d'un des trois plus grands Seigneurs. Or, il semble que Musashi estimait sa valeur suffisante pour refuser de s'attacher au service d'un Seigneur de moindre rang. Il a refusé le compromis et a préféré vivre sans Seigneur. Cette situation lui a permis d'approfondir librement son art du sabre et de la stratégie. Je ne pense donc pas que Musashi ait échoué dans sa vie de guerrier puisqu'il est allé jusqu'au bout de son art. Il a assuré la succession de son nom et la continuité de la famille par l'intermédiaire son fils adoptif Iori qui était un excellent guerrier et administrateur et qui a parfaitement assumé son rôle.

Au-delà des épisodes biographiques, j'ai cherché à situer l'oeuvre de Musashi dans l'histoire de l'art du sabre japonais et à en montrer l'influence et la continuité jusqu'à l'époque moderne dans les techniques et dans une conception de l'art du combat qui gravite autour de la notion de « vaincre sans porter de coup ».

Dans le *Gorin-no-sho*, Musashi définit les grandes phases de son évolution :

« Je me suis entraîné dans la voie de la stratégie depuis ma jeunesse et, à l'âge de 13 ans, je me suis battu pour la première fois en duel.... A l'âge de 21 ans, je suis monté à Kyoto et me suis battu en duel avec plusieurs adeptes du sabre d'écoles célèbres mais je n'ai jamais perdu.

Puis, j'ai voyagé dans plusieurs seigneuries et régions pour rencontrer les adeptes de différentes écoles. J'ai combattu plus d'une soixantaine de fois mais pas une fois je n'ai été vaincu. Tout cela s'est passé entre ma treizième et ma vingt-huitième ou ma vingt-neuvième année.

A l'âge de trente ans, j'ai réfléchi et je me suis aperçu que, si j'avais vaincu, je l'avais fait sans être parvenu à l'ultime étape de la stratégie. Peut-être parce que mes dispositions naturelles pour la voie m'avaient empêché de m'écarter des principes universels, peut-être parce que mes adversaires manquaient de capacité en stratégie.

J'ai continué à m'entraîner et à chercher du matin au soir à parvenir à une plus profonde raison. Arrivé à cinquante ans, je me suis trouvé naturellement dans la voie de la stratégie.

Depuis ce jour, je vis sans avoir besoin de rechercher davantage la voie. Lorsque j'applique la raison de la stratégie à la voie de différents arts et artisanats, je n'ai plus besoin de maître dans aucun domaine. »

Lire ce résumé de la vie de Musashi implique un risque de méconnaissance de la dimension humaine de la culture japonaise de son époque. Je ressens une sorte de rupture entre le sujet d'étude et l'attitude intellectuelle par laquelle nous approchons aujourd'hui une culture où le poids des mots était important parce qu'on les utilisait peu, avec une présence évidente du corps. L'approche intellectuelle que nous privilégions rend la mort parfaitement abstraite. Etudier la culture des guerriers japonais au travers les filtres de la langue et la culture française fait naître chez moi des interrogations violentes et je me demande parfois si la sensation d'être liés avec le passé par les mots n'est pas fictive. Avec ses singularités, Musashi reflète la sensibilité des XVIe et XVIIe siècles. Sa conception du corps, de la mort et du monde sont différentes de la nôtre. Comment pouvons-nous approcher des sentiments de l'époque sans essayer de saisir cette dimension ?

En lisant les documents modernes sur Musashi, j'ai eu le sentiment que nos contemporains ont tendance à apprécier ses écrits au point de vue de la littérature, de l'esthétique ou de l'éthique, à partir d'une conception strictement moderne, en effectuant un déplacement des idées de la mort et du corps, base fondamentale des travaux de Musashi. J'ai eu la sensation aiguë de lire des explicitations relatives aux conceptions de Musashi sur le corps et sur la mort faites par des auteurs dont l'intérêt se situe ailleurs, cadré par leur expérience d'intellectuels. Je me suis demandé dans quelle mesure, même en restant sur le plan littéraire, il était possible d'apprécier cette oeuvre sans avoir de référence à la pratique qui la fonde.

Pour surmonter ce problème, dans l'interprétation des aspects techniques, j'ai essayé de m'approcher, autant que faire se peut, des sensations physiques évoquées dans le texte de Musashi en me plongeant davantage dans la pratique du karaté et du kendo. Lorsque je parviens à mettre en oeuvre une de ses techniques et j'ai la sensation que ses paroles m'imprègnent, je ressens une communauté de sensations physiques. Cependant, lorsque je me rends compte de la conception de la mort inhérente à ses paroles, je ressens qu'il existe un abîme infranchissable entre les hommes modernes et les adeptes de sabre du XVIIe siècle. La sensation physique atteste d'une communauté d'expérience et en même temps avive la sensation d'être étranger.

Dans les combats de sa jeunesse, perdre signifie mourir, le sabre y donne la mort. Une seule faute commise et c'est l'irréparable. L'expérience est unique, il est trop tard pour tirer une leçon de sa défaite en vue d'une revanche ultérieure. Musashi a forgé son art dans ces conditions. Il est déplacé de porter sur lui un jugement à partir des critères du combat sportif comme le font plusieurs auteurs japonais. Nous pouvons calculer sommairement qu'il s'est battu avec la fréquence d'un combat tous les deux mois durant une dizaine d'années et l'issue de ces combats était le plus souvent mortelle. Quelle tension cette vie a-t-elle impliquée ! Par la suite, après l'âge de 30 ans, il est entré dans une période d'introspection et je pense que c'est alors qu'il a commencé à se familiariser avec la pratique du zen. A partir de cette époque de maturité, Musashi construit une forme de combat où il domine son adversaire sans lui porter de coup.

Ce qui est remarquable est que Musashi, à cette époque où le duel était souvent mortel, a réalisé vers la fin de sa vie des combats où il a vaincu sans blesser son adversaire et même sans porter de coup. Nous devons y voir une montée extraordinaire du niveau de son art et aussi un changement radical de sa pensée sur le sabre. Au cours d'un duel, il cherche désormais à faire progresser son adversaire. A l'issue du combat, celui-ci sait qu'il serait mort si Musashi avait prolongé son geste et cette expérience le mène à une introspection. Il fait face à son insuffisance technique qui le renvoie à sa façon de vivre le moment du combat, bref à l'insuffisance dans sa manière d'être. Il a été en situation de mourir mais il vit. Il voit sa vie au travers de la phase de la mort et les phénomènes de la vie apparaissent alors dans leur relativité, sur ce fond sombre. Cette expérience concrétise la conception bouddhique selon laquelle la mort apparaît déjà dans la naissance, la séparation dans la rencontre, la lumière dans l'ombre. Lorsque la forme du combat requiert cette attitude, le sabre cesse d'être l'arme qui tue et se transforme en sabre qui fait vivre.

Je vois dans cet exemple une forme originelle de l'idéal du kendo actuel. En effet, en kendo au niveau le plus haut, préalablement à tous les gestes techniques, les adeptes s'affrontent dans l'interférence de leurs énergies vitales qu'on appelle *ki*. Le point remarquable du kendo, qui le distingue des autres disciplines, est d'avoir préservé ce domaine d'affrontement en le situant comme l'objectif le plus haut. C'est par là que le combat du kendo est conçu comme un moyen de formation de l'homme. C'est aussi par là qu'il se distingue des sports de combat et sert de modèle aux autres disciplines des arts martiaux japonais. Je pense que cet acquis est une concrétisation de la culture traditionnelle japonaise. En même temps, il donne son contenu à la formation de l'homme que véhicule la notion contemporaine de budo. Car c'est à partir d'une tension vers la formation de l'homme que le budo se définit. Cette démarche recèle, à mon sens, la possibilité de développer certaines capacités humaines actuellement laissées au second plan. En cultivant cet héritage, nous pouvons trouver à travers le budo contemporain l'enseignement d'une manière de vivre.

L'étude de l'oeuvre de Musashi montre que la forme originelle de l'idée du budo moderne se trouve clairement présente dans sa démarche. J'ai cherché à préciser de quelle manière son oeuvre a influencé l'art du sabre, comment elle est, encore aujourd'hui, reprise et interprétée par les budokas contemporains. Je me suis attaché à définir la forme de relation entre les adversaires et les différentes notions sous-jacentes à l'expérience physique du combat qui ouvrent sur la possibilité d'une formation à la fois mentale et physique. Musashi est unique mais, dans l'histoire du sabre japonais, il n'est pas le seul à avoir atteint ce niveau de conscience et de technique. L'étude du budo nous renvoie, par l'intermédiaire de la pratique physique, à une interrogation plus large sur la culture japonaise et, en particulier, sur les transformations du rapport à autrui, et je me propose d'en poursuivre l'élaboration pratique et théorique.

Document d'archive écrit en **novembre 1996**
par **Kenji Tokitsu** - publié dans Cipango Cahiers d'Etudes japonaises n°5. INALCO Centre universitaire Dauphine, Paris

TRAITE DES CINQ ROUES

Miyamoto Musashi

(XVI ème siècle)

Au XVIe siècle, Miyamoto Musashi, samouraï invaincu par une vie de combats, maître ès armes et esprit de nombreux disciples, se retire dans une grotte quelques mois avant sa mort et rédige ce classique de la littérature universelle: traité des cinq roues.

Ce guerrier nous donne en un texte lumineux l'essence des arts martiaux et le secret d'une stratégie victorieuse qui transcende la violence et devient art de vivre et d'agir. Attitude qui explique aujourd'hui les raisons des succès japonais dans tous les domaines.

Une leçon à méditer et à pratiquer: car l'esprit de l'art de l'épée peut s'appliquer à tous les gestes de la vie quotidienne.

I/ Avant-propos

"J'ai voulu exprimer, pour la première fois, en un livre la Voie de ma tactique nommée Ecole de Niten dont j'ai poursuivi l'élaboration durant de nombreuses années. C'est ainsi qu'au début d'octobre de la vingtième année de l'ère Kan-ei (1643) je me suis rendu au mont Iwato situé dans la province Higo en Kyushu. J'ai salué le Ciel, me suis prosterné devant Avalokitesvara (Kannon) et me suis assis face aux Bouddhas.

Je suis un samouraï né dans la province Harima, et mon nom est Shimmen Musasgi-no-kami, Fujira-no-genshin. Je suis âgé de soixante ans. J'ai prêté attention aux Voies de la tactique dès ma jeunesse et j'eus mon premier duel à l'âge de treize ans. Pour ce premier duel, mon adversaire était Arima Kihê, bon sabreur de l'école Shintô que j'ai vaincu. A l'âge de seize ans, je vainquis Akiyama, fort au sabre et originaire de la province de Tajima. A l'âge de vingt et un ans, je me suis rendu à Kyoto et y ai rencontré les meilleurs sabreurs du Japon. Je les ai rencontré plusieurs fois en duel sans jamais être vaincu par aucun d'entre eux. Puis j'ai pérégriné à travers les provinces où j'ai rencontré plusieurs sabreurs de diverses écoles et bien que j'ai été jusqu'à avoir une soixantaine de duels avec eux, je n'ai jamais été vaincu par aucun. Tout cela se passa alors que j'avais de treize à vingt neuf ans environ.

Mais passé le cap des trente ans, je me mis à réfléchir sur ma vie et pensais: " Mes victoires ne provenaient pas de la supériorité de ma tactique, mais plutôt de qualités innées chez moi grace auxquelles je ne me suis pas écarté des meilleurs principes. Peut-être bien aussi que mes adversaires manquaient de tactique. ". Ainsi je décidais d'approfondir encore plus la Voie et continuais de me forger matin et soir et enfin, parvenu à la cinquantaine, l'unification avec la Voie de la tactique s'est faite d'elle-même en moi.

Depuis ce moment-là je n'ai plus aucune Voie à rechercher et le temps a passé. J'ai appliqué les principes (avantages) de la tactique à tous les domaines des arts. En conséquence, dans aucun domaine je n'ai de maître. Bien que j'écrive ce livre aujourd'hui, je ne fais aucun emprunt au bouddhisme ni aucun au confucianisme. Je ne me suis inspiré d'aucun récit militaire ancien ni d'aucun ouvrage ancien de tactique. J'ai voulu exprimer la raison d'être et l'esprit réel de notre école en y faisant refléter la Voie du ciel et Avalokitesvara (Kannon). J'ai saisi mon pinceau à quatre heures et demie du matin, à l'aube du dix octobre, et je commençai d'écrire.

II/ Terre

En général, la tactique est la loi des samouraïs et ce sont surtout les officiers qui la pratiquent, mais les simples soldats eux-mêmes doivent la connaître. Dans le monde d'aujourd'hui aucun samouraï n'a compris d'une façon certaine la Voie de la tactique.

Tout d'abord, pour donner un sens clair de la Voie, je dirai: dans le bouddhisme la Voie vient en aide aux hommes; dans le confucianisme la Voie corrige les Lettres; dans la médecine la Voie guérit les maladies; certains poètes enseignent la Voie de la poésie; les artistes, les tireurs à l'arc ou les gens appartenant à n'importe quel autre domaine des arts, exercent chacun leur art comme ils l'entendent et l'aiment selon leur idée tandis que pour la tactique, rares sont ceux qui l'aiment.

En premier lieu, les samouraïs sont familiers avec deux voies: les Lettres et les arts militaires. C'est en cela que consiste leur Voie et même s'ils ne sont pas dignes d'Elle, les samouraïs doivent porter tous leurs efforts sur la tactique militaire selon leur grade.

Lorsque je réfléchis à ce que doit être un samouraï, je suis convaincu qu'il doit être intime avec l'idée de la mort, mais la Voie de la mort n'est pas le seul fait des samouraïs. Les bonzes eux-mêmes, les femmes, les paysans, même les gens appartenant aux plus basses classes de la société doivent savoir décider de leur mort face à leur devoir ou à la honte. En ce sens il n'y a aucune différence entre les samouraïs et eux. Mais les samouraïs, quant à eux, poursuivent en plus la Voie de la tactique. Ils se doivent d'être supérieurs en tout à leurs adversaires. Ou bien ils gagnent dans un combat singulier, ou bien ils sortent vainqueurs d'une bataille. Ils recherchent les honneurs et un haut rang social pour leur seigneur et pour eux-mêmes. Tout ce qu'ils obtiennent est dû aux vertus de la tactique. D'autres pensent qu'étudier la Voie de la tactique ne peut servir à rien au moment où l'on en a besoin. S'il en est ainsi, il faut alors s'exercer à la tactique de telle façon qu'elle soit utile à ,'importe quel moment et il faut l'enseigner de telle manière qu'elle soit applicable à tous les domaines. C'est en cela que consiste la vraie Voie de la tactique.

Sur la Voie de la tactique;

En Chine et au Japon ceux qui pratiquaient cette Voie étaient traditionnellement appelés experts en la tactique. Quant aux samouraïs ils ne peuvent se passer de l'étudier. De nos jours, des gens vivent en se prétendant tacticiens, mais cela se borne en fait qu'à l'escrime. Des prêtres shintoïstes appartenant aux sanctuaires Kashima et Katori situés dans la province Hitachi (nord-est de Tokyo) ont fondé des écoles d'escrime transmettant l'enseignement des divinités. Ils vont de provinces en provinces pour répandre ces écoles. Le mot de tacticien utilisé aujourd'hui a ce sens. Depuis les temps les plus reculés il est dénombré dix disciplines et sept arts parmi lesquels la tactique figure sous le nom de moyens d'avoir l'avantage. Ainsi la tactique peut-être considérée comme une forme d'art. Mais comme elle fut désignée sous l'appellation moyens d'avoir l'avantage, la tactique ne peut être bornée seulement à l'escrime. Si on la borne seulement à l'escrime on ne peut même connaître l'escrime, et naturellement, on est inapte à la saisir sur un plan militaire plus large.

Lorsque je regarde autour de moi, je constate que tout le monde fait commerce de l'art, que les hommes eux-mêmes sont considérés comme des marchandises, que l'on ne fabrique des objets que dans le but de les vendre. Prenons par

exemple une fleur et un fruit. On donne souvent moins d'importance au fruit qu'à la fleur, surtout dans notre Voie de la tactique où on est sujet à se laisser aller au décorum, à la fioritures et à faire montre de technique. Telle ou telle salle d'exercice est créée pour enseigner cette sorte de tactique et ainsi tout le monde s'y exerce en vue d'un bénéfice quelconque. D'après un dicton, "une tactique non mûrie est l'origine de grandes blessures". C'est vrai.

En général, il y a quatre états de vie: samouraïs, paysans, artisans et commerçants.

1°) Paysans: ils possèdent divers outils et instruments agricoles. Ils observent sans cesse la succession des quatre saisons. C'est ainsi que s'écoule leur vie. C'est la façon de vivre des paysans.

2°) Commerçants: les brasseurs de sake utilisent les outils et instruments adaptés à leur profession, et à cause de cela ils passent leur vie à obtenir de plus ou moins grands bénéfices. Dans tous les domaines du commerce, les commerçants font des bénéfices qui vont selon leurs activités et ils passent leur vie grâce à ces bénéfices. C'est la façon de vivre des commerçants.

3°) Samouraïs: quant aux samouraïs ils inventent toutes sortes d'armes. Ils doivent connaître les caractéristiques de chaque espèce d'arme. C'est la façon de vivre des samouraïs. Si un samouraï n'était pas familier avec les armes et qu'il ignore les caractéristiques de chaque arme, cela ne serait-il pas insensé ?.

4°) Artisans: prenons pour exemple les charpentiers qui fabriquent avec habileté toutes sortes d'outils et instruments qu'ils étudient bien, ils corrigent leurs erreurs au moyen de mesures. Ils travaillent sans prendre de loisir et ainsi passent leur vie.

La vie de ces samouraïs, paysans, artisans et commerçants représentent quatre façons différentes de vivre.

Maintenant, je vais comparer la tactique à la spécialité du charpentier. L'idée m'est venue d'un parallèle avec la spécialité du charpentier en pensant au mot école; on dit école de nobles, école de samouraïs, les quatre écoles de cérémonie du thé ou d'ikebana. Ou bien on dit qu'une école est tombée et qu'un autre lui a succédé. Ou bien on dit que tel ou tel cours, telle ou telle leçon, telle ou telle école ... tout cela m'a amené à penser au charpentier. En japonais, charpentier est synonyme de grande habileté. Notre tactique, elle aussi, doit être synonyme de grande habileté et c'est pourquoi je fais la comparaison avec le charpentier. Si vous voulez étudier la tactique réfléchissez bien à ce que vous allez lire dans ce livre. Que le Maître devienne l'aiguille et le disciple le fil, que tous les deux s'exercent sans cesse.

Comparaison de la tactique à l'habileté du charpentier;

Un général est en quelque sorte un maître-charpentier. Les généraux ont le sens des dimensions du monde, ils corrigent les mesures d'une province et connaissent les membres d'un clan. C'est la Voie d'un général (Maître). Le maître-charpentier connaît parfaitement la construction d'un pavillon, d'une tour, d'un temple. Il est capable de dresser les plans d'un palais, d'un château et il édifie des bâtiments en se faisant aider par des ouvriers. Ainsi maître-charpentier et maître-samouraï sont semblables.

Pour édifier un bâtiment le maître-charpentier utilise différentes qualités de bois. Il utilise des bois rectilignes sans noeuds, du meilleur aspect pour la partie réservée à la réception, mais utilise un bois rectiligne plus massif, même ayant quelques noeuds pour les parties privées. Il utilise du bois sans noeuds et de belle apparence, bien que plus faible, pour le seuil, les liteaux, les portes et portes coulissantes. Il utilise du bois à noeuds et tordu, mais robuste aux endroits devant subir une contrainte. S'il les choisit ainsi soigneusement alors le bâtiment ne se dégradera pas d'ici longtemps. Aussi il peut utiliser les bois noueux, tordus et peu solides à la confection des échafaudages et plus tard du chauffage.

Lorsqu'un maître charpentier engage des ouvriers charpentiers il doit s'enquérir de leurs capacités: supérieures, moyennes, ou inférieures. Il les utilisera soit pour aménager le tokonoma (sorte d'alcôve vénérée, réservée à l'arrangement de floral ou à l'exposition d'un sabre ou d'un objet précieux), ou bien à la construction du seuil, des

linteaux et plafonds, etc. . Ainsi chaque ouvrier charpentier trouvera sa place. Les moins bons seront planchéieurs et les pires, raboteurs, fabriqueront des coins ou des clavettes. Ainsi, si le maître-charpentier sait adapter la capacité de chacun, alors le rendement sera bon et le résultat excellent.

Rendement, beau travail, ne pas prendre les choses à la légère, ne pas perdre de vue l'idée générale, savoir distinguer le degré supérieur, moyen ou inférieur de l'énergie de chacun, donner l'élan et savoir où commence l'impossible sont la règle d'or que chaque maître-charpentier doit avoir en tête. Il en va de même pour le principe de la tactique.

Voie de la tactique;

Les soldats sont comme les charpentiers. Le charpentier polit ses outils, il fabrique toutes sortes d'instruments qu'il range dans un coffre propre à tous les charpentiers. Il reçoit les ordres de son maître, taillade les poutres à placer verticalement ou horizontalement, façonne les alcôves et étagères, grave et sculpte, prend soigneusement toutes les mesures, prête grande attention à son travail même dans le moindre détail: c'est la règle des charpentiers. Si un charpentier apprend bien son métier, de ses bras et de ses mains, et s'il sait bien reporter les mesures, il deviendra plus tard un maître-charpentier.

Le métier de charpentier exige que l'on possède des outils bien appropriés et il est très important de les entretenir dès qu'on a un moment. Seul le charpentier est capable de fabriquer en bois, à l'aide de ses outils: tabernacles, rayonnages, tables, lampes, planches à découper, ou couvercles. Il en va de même pour les soldats. Lecteurs, réfléchissez bien à tout cela.

Les charpentiers ne doivent jamais perdre de vue: précision dans l'exécution, concordance de toutes les parties de l'ouvrage, utilisation parfaite d'un rabot, refus du tape à l'oeil, prévision des dégradations possibles. C'est là le point le plus important pour eux.

Si les lecteurs veulent étudier bien cette Voie de la tactique il faut qu'ils aient bien en tête tout ce que j'écris dans ce livre et y bien réfléchir.

Les cinq chapitres de ce livre sur la tactique;

J'ai divisé cet ouvrage en cinq chapitres: Terre, Eau, Vent et Vide dans le but d'exposer séparément les caractéristiques propres à chaque sujet.

Tout d'abord le chapitre Terre. J'y expose la Voie générale de la tactique et la raison d'être de mon école. Si l'on se borne uniquement à l'escrime on ne peut atteindre la vraie Voie. Il faut connaître tout, de l'ensemble jusqu'aux détails, et évoluer du moins profond au plus profond. Comme l'on trace un chemin bien droit sur la terre, j'ai intitulé ce premier chapitre: "Terre".

Deuxième chapitre Eau. L'eau est une très bonne image pour faire comprendre notre principe. Il faut rendre notre esprit semblable à l'eau. L'eau prend la forme des récipients qui la contiennent, qu'ils soient carrés ou ronds. L'eau peut se réduire à une goutte ou atteindre la taille d'un océan. L'eau qui se trouve au fond des gouffres profonds a une couleur d'un vert pur. J'ai tenté de décrire dans ce chapitre l'essence de notre école avec un esprit dont la pureté se rapprocherait de celle de cette eau. Si l'on peut vaincre librement un ennemi parce que l'on possède bien tous les principes de l'escrime, alors on peut vaincre n'importe qui. Les principes qui permettent de vaincre un seul homme

sont applicables pour venir à bout de mille ou dix milles ennemis. La tactique du général applique les règles des petites unités aux grandes unités comme le charpentier exécute une grande statue de Bouddha en partant d'un petit modèle. Je ne m'égarerai pas trop dans les détails de ce sujet. Le principe de la tactique consiste à tout connaître, de l'unité au dix-millième. C'est ainsi que j'ai décrit l'essence de notre école dans ce chapitre intitulé "Eau".

Troisième chapitre Feu. Ce chapitre traite de combats. Le feu peut-être grand ou petit. Il est extravagant. Comparativement au feu je décris ici plusieurs combats. Quant aux méthodes de combat, celles qui sont utilisées dans les combats singuliers peuvent être appliquées à des milliers de combattants. Il faut bien considérer la situation tantôt dans son ensemble, tantôt dans son détail. L'ensemble est facile à voir, mais les détails sont imperceptibles car les actions d'une masse ne peuvent être modifiées rapidement, donc elles sont facile à découvrir tandis que les actions d'une seule personne sont modifiables par une décision unique donc c'est un détail difficile à saisir. Il ne faut pas perdre de vue tout cela. Dans ce chapitre intitulé "Feu", il est question d'action immédiate et il faut s'y exercer chaque jour et s'y accoutumer quotidiennement. Dans les cas d'urgence il faut se montrer prêt, l'esprit immuable. J'ai décrit tout cela dans ce chapitre "Feu" afin d'apporter des chances aux combattants.

Quatrième chapitre Vent. J'ai intitulé ce chapitre "Vent" parce qu'il est question non seulement de notre école mais aussi de tactiques d'autres écoles. Si j'utilise ici le mot "Vent" [en japonais, vent = aspect, allure, caractéristique] c'est parce que l'on a coutume de dire "le vent ancien" [aspect ancien, du passé] , "le vent de notre temps" [les choses dans le vent] , "le vent de telle ou telle famille" [l'air de famille], etc. ... Donc j'ai écris très clairement ici les autres tactiques et la manière propre aux autres écoles et c'est pour cela que j'ai choisi le titre: "Vent". Sans bien connaître les autres, nous ne pouvons bien nous connaître nous-mêmes. Chez les pratiquants de n'importe quelle Voie se trouvent toujours des hérétiques. Même si quelqu'un pratique chaque jour assidûment dans une Voie, s'il est tant soit peu dans l'erreur tout en étant persuadé d'être sur le bon chemin, malgré tous ses efforts, sa Voie ne sera pas la Voie véritable pour quelqu'un de plus perspicace. Si l'on ne se trouve pas sur le bon chemin, la petite erreur du début conduira plus tard à une grande erreur. Il faut bien y réfléchir. Dans les autres écoles la tactique ne s'applique seulement qu'à l'escrime. En un sens elles ont raison, mais chez nous l'escrime n'est qu'une forme de la tactique. J'expose dans ce chapitre les caractéristiques d'autres écoles, afin de faire connaître d'autres tactiques répandues dans le monde.

Cinquième chapitre Vide. J'ai intitulé ce chapitre "Vide", mais le vide, où commence-t-il, où finit-il ?. Lorsque l'on possède complètement une théorie alors il faut s'en détacher. La Voie de la tactique est une voie libre. Tout naturellement on parviens au prodige. Tout naturellement on acquiert un rythme selon l'instant. Tout naturellement on frappe et tout naturellement on fait face. Tout cela est la voie du "Vide". Tout naturellement il faut entrer dans la Voie véritable. C'est tout cela que j'ai décrit dans ce chapitre : "Vide".

Ecole des deux sabres (dénomination de notre école)

A propos des deux sabres, tous les samouraïs, qu'ils soient officiers ou soldats, portent à la ceinture deux sabres. Autrefois on les appelait "le grand sabre" et "le sabre". Aujourd'hui, on les appelle "sabre" et "wakizashi" [en français: petit sabre; mais la traduction littérale est : porté sur le côté]. Je n'ai pas besoin d'expliquer ici en détail que tous les samouraïs portent ces deux sortes de sabre. Dans notre pays les samouraïs ont coutume de les porter tous deux à la ceinture, en sachant ou non pourquoi. J'ai appelé mon école "école des deux sabres" justement dans le but de faire connaître l'avantage que présente le port de ces deux sabres.

D'un type différent des lances et hallebardes, par leur maniabilité en toute circonstances les sabres peuvent être conservés à tout moment à portée de la main.

Dans notre école, dès l'entrée on exerce la Voie en ayant constamment les deux sabres en main. C'est là la caractéristique de notre école. Lorsque nous rencontrons la mort en cours de combat il vaut mieux que ce soit en utilisant toutes les armes dont nous disposons. Il est contraire à notre principe de mourir avec une arme inutilisée à notre côté.

Mais lorsque nous avons quelque chose dans chaque main, il est difficile de les manoeuvrer aisément ensemble sur la droite et sur la gauche. Le but de notre école consiste à manoeuvrer d'une seule main le grand sabre.

Si cela est hors de question pour les lances, hallebardes et armes de grandes dimensions, par contre le sabre et le petit sabre sont maniables chacun d'une seule main. Il est difficile de manier un sabre à deux mains lorsque l'on se trouve à cheval. Cela est difficile lorsque l'on est en train de courir. Cela est difficile dans les marécages, rizières pleines de boue et sur un chemin caillouteux, sur un terrain en forte pente ou au milieu d'une mêlée. Si l'on a en main gauche un arc, une lance ou n'importe quelle autre arme on est alors contraint de manier le sabre d'une seule main. Or, tenir un sabre des deux mains n'est pas la vraie Voie. Si vous ne pouvez parvenir à pourfendre un adversaire d'une seule main, alors pourfendez-les en deux. Cela n'est pas une perte de temps. Il faut d'abord s'accoutumer à manipuler un sabre d'une seule main. Ainsi dans notre école on apprend à manier les sabres en en ayant un dans chaque main.

Pour n'importe qui, prendre pour la première fois un sabre en main semble pesant et de maniement difficile. Toute chose abordée pour la première fois est difficile, par exemple tendre un arc, manier une hallebarde. Au fur et à mesure que l'on se familiarise avec une arme on la manie plus facilement. Par exemple dans le cas d'un arc, n peut alors le tendre fortement. Il en va de même pour un sabre, au fur et à mesure que l'on s'accoutume à le manier on acquiert de l'aisance dans son maniement à force d'habitude.

Un maniement rapide n'est pas l'essentiel de la Voie de sabre. Je traiterai de ce sujet dans le chapitre "Eau". Manier le grand sabre lorsque l'on dispose de beaucoup de place et le petit sabre dans un endroit étroit: c'est là le premier point de la voie du sabre.

Dans notre école il faut vaincre, que l'on ait une arme longue ou une arme courte. La longueur d'un sabre ne nous importe donc pas. Volonté de vaincre par n'importe quelle arme: c'est la Voie de notre école.

Nous préférons utiliser deux sabres plutôt qu'un seul lorsqu'un homme seul se trouve face à plusieurs adversaires ou bien lorsque nous désirons capturer vivant un adversaire.

Je n'exposerai pas tout cela en détail maintenant. Il faut que les lecteurs connaissent à l'aide d'un cas dix mille exemples. Si l'on parvient à la Voie de la tactique, on ne manque pas de les connaître tous sans exception. Il faut bien avoir tout cela en tête [N.D.T.: on raconte que Musashi enfant était allé s'amuser dans un sanctuaire shintoïste. Il vit un homme battre du tambour. Il fut frappé qu'un seul son sorte bien que l'homme battît avec deux baguettes. Il y vit un rapport avec le maniement des sabres, qui se fait également des deux mains]

Connaître l'avantage de la tactique.

Dans cette Voie, celui qui manie bien le sabre est appelé "tacticien". Dans la Voie des arts martiaux, celui qui tire bien à l'arc est simplement appelé "tireur", celui qui tire bien au fusil est appelé "bon tireur". Lorsque l'on manoeuvre bien une lance on est appelé "lancier", lorsque l'on se sert bien d'une hallebarde on est appelé "hallebardier". Alors il aurait fallu appeler celui qui connaît la Voie du sabre un "sabreur" ou "petit sabreur". L'arc, le fusil, la lance et la hallebarde sont tous des armes de samouraï et ceux qui les manient appartiennent à la Voie de la tactique. Cependant, une raison particulière fait que le sabres est le seul qui appartienne à la Voie de la tactique: l'ordre est maintenu dans le monde et l'on se garde soi-même grâce à la vertu du sabre qui est ainsi l'origine de la tactique. Si l'on atteint à la vertu du sabre on peut, seul, vaincre dix personnes. Si l'on vainc, seul, dix personnes alors cent personnes vaincront mille personnes, mille personnes dix milles personnes. C'est pourquoi dans la tactique de notre école une personne ou dix milles personnes sont considérées comme une seule et même chose et nous appelons l'ensemble des règles des samouraïs: tactique.

Quant aux Voies, il y a celles des confucianistes, bouddhistes, artistes, professeurs de maintien et danseurs. Chez les samouraïs les Voies ne sont pas séparées les unes les autres. Même si l'on n'appartient pas à une Voie déterminée, si

on approfondit et élargit sa propre Voie, alors on peut rencontrer cette autre Voie. Dans tous les cas il est important que les hommes se polissent bien, chacun dans sa propre Voie.

Connaître les qualités de chaque arme

Passons maintenant à la question de l'efficacité des diverses armes. On peut avoir à se servir de n'importe quelle arme selon les circonstances de la vie.

Le petit sabre est adapté aux endroits étroits ou bien lorsque le corps de l'adversaire est proche. Le sabre convient en toute circonstance. La hallebarde est moins adaptée que la lance aux champs de bataille. La lance peut y prendre l'initiative mais la hallebarde y est souvent dominée. Ainsi dans le cas de deux adversaires de même force le lancier dominera légèrement le hallebardier. Mais le lancier et le hallebardier sont peu efficaces dans les endroits étroits. Ils n'ont pas non plus grande efficacité dans les batailles au corps à corps. Lances et hallebardes ne peuvent servir que sur les champs de batailles, où elles ont leur importance.

Cependant, pour n'importe quelle arme, si l'on se contente seulement d'en éprouver l'efficacité dans une salle d'exercice, en se perdant dans des détails faisant oublier la vraie pratique, alors celle-ci deviendra inutile dans un combat. L'arc, quant à lui, est bien adapté aux stratagèmes des combats. Auprès d'un corps d'armée de lanciers et autres, l'on peut tirer rapidement et par là l'arc est très commode sur les champs de bataille alors qu'il n'est pas adapté à l'assaut de places fortes ou bien lorsqu'un adversaire se trouve à plus de quarante mètres.

De nos jours l'archerie et tous les arts militaires sont plein de fioritures mais il n'y a presque rien derrière. Les arts militaires de cette sorte ne peuvent servir dans les moments d'urgence.

Rien n'est mieux qu'un fusil pour se battre de puis une forteresse. Même sur un champ de bataille l'importance du fusil vient avant celle de la mêlée. Mais une fois la mêlée commencée le fusil ne suffit plus.

Une des qualités du tir à l'arc est la possibilité de suivre le trajet de la flèche ce qui permet au tireur de corriger son tir alors qu'une balle de fusil est invisible. C'est là un défaut du fusil. Réfléchissez-y bien.

Quant au cheval, l'essentiel est qu'il soit fort et endurant et ne présente aucune singularité. En somme il faut que tout soit solide: cheval bon trotteur, sabre et petit sabre tranchants, lance et hallebarde transperçantes, flèches et fusil robustes. Tout doit être indestructible.

Il ne faut s'attacher avec outrance ni à des armes ni à des outils. Excès, insuffisance sont pareils. Inutile d'imiter les autres. Possédez les armes et les outils qui sont à votre portée. Que l'on soit officier ou simple soldat il n'est pas bien d'aimer certaines choses et d'en haïr d'autres. Méditez-bien sur ce sujet.

A propos du rythme de la tactique

En toute chose il y a rythme. Dans le cas particulier du rythme de la tactique on ne peut l'atteindre sans s'exercer.

Si l'on regarde autour de soi, on constate que l'existence du rythme est claire dans la danse, la musique et les instruments de musique. Lorsque le rythme domine, l'exécution est bonne.

Dans le domaine des arts militaires, tels que tir à l'arc, tir au fusil, jusqu'à l'équitation, tout obéit au rythme et à la cadence. Dans tous les arts et techniques on ne peut aller contre le rythme.

Dans les affaires abstraites également, c'est le rythme qui domine. Prenons comme exemple la vie d'un samouraï. Elle peut se diviser en rythme des degrés de son ascension, rythme de sa situation décadente, rythme du moment où tout marche bien pour lui, ou rythme du moment où tout est contrariant pour lui. Il en va de même pour celle d'un commerçant: rythme qui lui apporte la richesse ou bien rythme qui la lui fait perdre. Ainsi dans chaque domaine il y a des rythmes différents. Il faut savoir discerner le rythme ascensionnel et le rythme décadent de toute choses. Réfléchissez-y bien.

Plusieurs sortes de rythmes se remarquent dans la tactique. Il faut d'abord connaître le rythme concordant, puis comprendre quel est le rythme discordant. Il faut savoir discerner le rythme qui sied bien, le rythme à saisir selon l'occasion et le rythme contrariant, tous les rythmes qu'ils soient larges ou étroits, lents ou rapides, sont caractéristiques de la tactique. Tout particulièrement, si l'on ne saisit pas le rythme contrariant, la tactique ne sera pas sur des bases solides.

Dans les combats de la tactique il faut connaître les rythmes de chaque adversaire et il faut se mettre au rythme inattendu de l'ennemi. Alors on peut vaincre ses adversaires en se mettant sur un rythme "vide" en partant d'un rythme né de l'intelligence.

Dans ce livre, il est question principalement du rythme dans chaque chapitre. Il faut bien s'imprégner de ce que je vais écrire afin de bien se forger.

- Exercez-vous matin et soir dans la Voie de la tactique de notre école exposée plus haut. Ainsi vos idées deviendront plus larges d'elles-mêmes et ma tactique se répandra en tant que tactique adaptée à des masses d'individus et à un seul. Je m'exprime pour la première fois sur du papier et cela constituera cinq chapitres: Terre, Eau, Feu, Vent et Vide.

Ceux qui veulent connaître ma tactique doivent obéir aux principes suivants selon lesquels ils peuvent pratiquer la Voie:

1) éviter toutes pensées perverses

2) se forger dans la Voie en pratiquant soi-même, et non par le jeu des idées

3) embrasser tous les arts, et non se borner à un seul

4) connaître la Voie de chaque métier, et non se borner à celui que l'on exerce soi-même

5) savoir distinguer les avantages et les inconvénients de chaque choses

6) en toutes choses s'habituer au jugement intuitif

7) connaître d'instinct ce que l'on ne voit pas

8) prêter attention aux moindres détails

9) ne rien faire d'inutile

Avoir bien en tête tous ces principes généraux et ainsi s'exercer dans la Voie de la tactique. Ce qui est important, c'est que dans cette Voie on ne peut devenir expert en la tactique sans avoir une vue directe et vaste. Si nous possédons bien cette tactique, même seuls face à vingt ou trente adversaires, ceux-ci ne pourront venir à bout de nous. Il faut d'abord avoir toujours présente à l'esprit cette tactique et s'exercer franchement sans relâche. Alors nous vaincrons de nos propres mains et notre vue sera supérieure à celle des autres. Et si votre corps entier se libère à force d'exercices alors vous serez supérieurs aux autres par votre propre corps. Et si votre esprit s'habitue totalement à cette Voie, vous pourrez vaincre grâce à votre propre esprit. Si vous parvenez à ce point, comment pourriez-vous être battus ?

De même, dans le domaine de la tactique appliquée à des masses d'individus vous vaincrez afin de vous attacher des hommes bons, vous vaincrez afin d'utiliser de nombreux hommes, vous vaincrez afin que votre conduite demeure juste, vous vaincrez afin de gouverner le pays, vous vaincrez afin de nourrir le peuple et vous vaincrez afin de maintenir l'ordre dans le monde. Ainsi, dans tous les domaines vous connaîtrez le moyen de ne pas être battu par les autres. Et enfin vous vous aiderez vous-même et garderez votre honneur: c'est là la Voie de la tactique.

Le 12 mai de la seconde année de Shôho,

Shimmen Musashi,

à Monsieur Terao Magonojô

III/ Eau

L'esprit de la tactique de notre école "Niten" se base sur la philosophie de l'eau d'où l'on tire les moyens les plus efficaces. C'est pourquoi j'appellerai ce chapitre : "Eau", car j'y exprime le maniement du sabre selon notre école. Il est difficile d'exprimer en détail cette Voie comme je le voudrais. Bien que les mots soient insuffisants l'essentiel ressortira de lui-même. Sur tout ce que j'écris dans ce livre, il faut s'arrêter à chaque mot, chaque lettre, afin de bien réfléchir. Si les lecteurs survolent alors ils s'éloigneront de la Voie.

Même si la théorie de la tactique que j'expose s'applique à deux adversaires, il est très important de la considérer également dans son sens le plus large, c'est-à-dire en tant que théorie pouvant s'appliquer à dix milles individus faces à dix milles autres.

Toutes les erreurs de jugement et tous les égarements sur cette Voie, si minimes soient-ils, font irrémédiablement tomber sur un mauvais chemin.

La simple lecture de ce livre ne saurait faire parvenir à la Voie de la tactique et il faut éviter d'en considérer le contenu comme un simple recueil de mots. Au contraire, il faut essayer d'adapter tout ce qui est dit à notre propre corps. Découvrez de vous-même ces théories en évitant l'imitation et le plagiat. Sans cesse réfléchissez selon votre corps.

Position de l'esprit au milieu de cette tactique

Dans la Voie de la tactique l'esprit doit avoir la même position que dans la vie quotidienne. Dans la vie courante ou au moment d'appliquer la tactique rien ne doit changer. Conservez un esprit vaste, droit, sans trop de tension ni aucun relâchement, évitez qu'il soit unilatéral, maintenez-le au juste milieu, faites-le agir tranquillement de façon que cette agitation ne s'arrête même un seul instant: réfléchissez bien à tout cela.

Même si le corps est en position tranquille l'esprit, lui, ne doit pas demeurer tranquille. Même si le corps agit très rapidement, l'esprit, quant à lui, ne doit pas du tout agir rapidement. L'esprit ne suit pas le corps et le corps ne suit pas l'esprit. Prêtez attention à l'esprit mais ne prêtez pas attention au corps. N'ayez pas l'esprit étroit mais ne débordez pas d'esprit. Même si la surface de l'esprit est faible, le fond de l'esprit doit être fort. Rendez votre esprit indécelable par les autres. Tous ceux qui possèdent un corps petit doivent avoir en esprit tout ce qui se passe dans un corps grand; tous ceux qui possèdent un corps grand doivent avoir en esprit tout ce qui se passe dans un corps petit. Qu'il s'agisse d'un corps grand ou d'un corps petit on doit posséder un esprit droit et il est important de conserver un esprit dégagé de tout sentiment de faiblesse vis-à-vis de soi-même.

Il faut maintenir sans tache et large notre esprit, en même temps que maintenir vaste notre sagesse. Il est essentiel de polir assidûment la sagesse et l'esprit. Pourvu que l'on polisse la sagesse, que l'on sache discerner les avantages et inconvénients du monde, que l'on connaisse le bon et le mauvais côté des choses, que l'on pénètre tous les arts ou toutes les Voies, que l'on ne puisse plus être trompé par aucun, alors notre esprit est apte à aborder la sagesse de la tactique. Quant à la sagesse de la tactique (duel ou bataille), elle est très différente des autres. Même au plus fort de la mêlée d'une bataille, il faut rechercher les vérités de la tactique et bien réfléchir afin d'atteindre l'esprit immobile.

Position du corps au milieu de la tactique

La tête ne doit être ni inclinée en avant ni rejetée en arrière ni penchée sur le côté. Les yeux ne doivent pas errer de ci de là. Ne pas plisser le front mais froncer les sourcils. Eviter les mouvements de pupilles et les battements de paupières. Cligner un peu des yeux. Garder un visage décontracté, le nez non tiré. Redresser un peu le menton. Pour la nuque, elle doit être droite et il fait y concentrer sa force qui doit également être répartie des épaules à la totalité du corps. Epaules dégagées, maintenir toujours droite la colonne vertébrale. Le bas des reins ne doit pas être proéminent, mettre de la force dans les genoux et la pointe des orteils, tendre le ventre afin de ne pas avoir les reins courbés. "Fixer la clavette", c'est-à-dire bien appuyer le ventre sur la gaine du petit sabre afin de ne pas donner de lest à votre ceinture.

En bref, dans l'attitude que l'on doit avoir dans la tactique, l'essentiel est que le comportement quotidien devienne comportement de la tactique et que le comportement de la tactique devienne comportement quotidien. Réfléchissez-y bien.

Au sujet de la position des yeux dans la tactique

La position doit permettre de voir largement et vastement. Entre voir et regarder, voir est plus important que regarder. L'essentiel dans la tactique est de voir ce qui est éloigné comme si c'était proche et de voir ce qui est proche comme si c'était éloigné. L'important dans la tactique est de connaître le sabre de l'adversaire, mais de ne pas regarder du tout

ce sabre adverse. Méditez bien là-dessus. Cette position des yeux convient aussi bien dans la tactique du simple duel que dans une bataille.

Le premier point est de savoir regarder de côté sans bouger les pupilles. Toutes ces positions ne peuvent être acquises d'un seul coup dans les moments d'urgences. Donc ayez bien en tête tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, gardez bien cette position des yeux dans la vie quotidienne et en toutes occasions ne modifiez pas la position de vos yeux. Réfléchissez bien à tout cela.

Façon de tenir un sabre

Pour tenir un sabre en main, il faut que: pouce et index soient consciemment souples, le majeur ne doit être ni crispé ni relâché, l'annulaire et l'auriculaire doivent être consciemment serrés. Il n'est pas bon que l'intérieur des mains soit lâche.

Tenez votre sabre en pensant toujours qu'il doit couper votre adversaire. Au moment où vous êtes en train de pourfendre votre adversaire ne modifiez jamais l'intérieur de vos mains et maintenez votre sabre de telle façon qu'elles ne soient pas figées. Même si vous cinglez le sabre de votre adversaire ou bien l'interceptez sur le vôtre ou bien l'emprisonnez à l'aide du vôtre, ne modifiez que votre pouce et votre index selon votre volonté. Avant tout, ne manipulez le sabre qu'avec la ferme intention de pourfendre votre adversaire .

Qu'il s'agisse d'un exercice sur un condamné à la peine capitale ou d'un combat réel la position de vos mains est la même pour pourfendre un homme.

En bref, pour un sabre ou une main, le plus mauvais est de demeurer figé. La position figée correspond à une main morte. Ne jamais demeurer figé correspond à une main vivante. Il faut bien comprendre tout cela.

Les mouvements des pieds

Position des pieds: les pointes doivent être légèrement libres alors que les talons sont fortement appuyés au sol. Mouvement des pieds: bien qu'il y ait de grands pas ou de petits pas, des pas lents ou rapides, selon les cas, il faut toujours être comme en marche normale. Les trois plus mauvais mouvements sont: jambes toujours en l'air, jambes molles et pieds fixes.

Dans cette Voie, les jambes "Yin" et "Yang" signifie ne pas actionner un seul des deux pieds. Que ce soit au moment de pourfendre, au moment de se reculer, même au moment d'intercepter, les deux jambes doivent être actives: droite-gauche, droite-gauche, c'est-à-dire "Yin" et "Yang". J'insiste encore une fois sur le fait qu'il ne faut jamais actionner qu'une seule jambe. Réfléchissez-y bien.

A propos des cinq façons de se mettre en garde

Il y a cinq façons de se mettre en garde: sabre au-dessus de la tête, sabre dirigé en face de soi, pointe du sabre dirigé

vers le bas, sabre dirigé vers la droite, sabre dirigé vers le côté gauche. Bien que l'on ait divisé la façon de se mettre en garde en ces cinq parties toutes ont un même but: pourfendre l'adversaire. Il n'y a aucune autre façon de se mettre en garde que ces cinq là.

Que vous soyez dans n'importe laquelle de ces cinq positions ne pensez jamais que cela est pour vous mettre en garde, mais que c'est uniquement pour pourfendre.

Il y a deux sortes de mises en garde: grande et petite. Choisissez la plus avantageuse selon les circonstances. Les trois premières des cinq positions citées ci-dessus: au-dessus de la tête, en face de soi et vers le bas sont des mises en garde substantielles. Les deux dernières, de chaque côté sont des jeux. Ces deux dernières mises en garde, à droite et à gauche, sont adaptées au cas où il n'y a aucun espace au-dessus de notre tête ou bien lorsque nous ne disposons d'aucun espace sur l'un des deux côtés. Il n'y a qu'à s'adapter aux circonstances: mises en garde à droite ou à gauche.

L'essentiel de cette Voie réside dans la mise en garde, sabre dirigé en face de soi. Cette mise en garde, sabre dirigé en face de soi, est le fonds de toute mise en garde. Si vous étendez ce principe à la tactique de masse (bataille) alors cette mise en garde sabre dirigé en face de soi correspondra à la position d'un général en chef. A la suite de ce "général en chef" il y a les quatre autres mises en garde. Réfléchissez-y bien.

A propos de la Voie du sabre

Connaître la Voie du sabre signifie que si l'on connaît bien la trajectoire, même si l'on manie seulement de deux doigts le sabre que l'on a l'habitude de porter, on est capable de le manier avec grande aisance.

C'est en voulant sabrer rapidement que l'on modifie sa trajectoire et que naissent les difficultés de maniement. Il est de beaucoup préférable de sabrer avec calme afin que ce maniement soit plus aisé.

C'est en voulant manier rapidement le sabre comme s'il était un éventail ou un couteau que l'on contrarie sa trajectoire et que son maniement devient difficile. Ce mauvais maniement s'appelle "hacher au couteau" et il est impossible de pourfendre de cette façon qui que ce soit avec un sabre. Une fois un coup porté de haut en bas, il est préférable de relever le sabre selon la trajectoire la plus aisée pour ce relèvement. Si l'on porte un coup horizontal, il vaut mieux revenir à l'horizontale, ainsi l'on peut revenir à une trajectoire correcte. Dans tous les cas allongez bien le coude et mettez de la force dans votre maniement, c'est là la Voie du sabre.

Si vous apprenez bien les cinq figures de maniement selon notre tactique, la trajectoire de votre sabre sera fixée et votre maniement deviendra aisé. Exercez-vous bien.

Le contenu des cinq figures, Figure I

La première figure correspond à la mise en garde sabre dirigé en face de soi. La pointe de votre sabre doit être dirigée sur le visage de votre adversaire. Lorsque son sabre vous attaque, passez le vôtre sur la droite, puis au-dessus du sien. Alors que votre adversaire vous attaque une seconde fois répliquez de la pointe de votre sabre, puis maintenez-le pointe en bas et à l'attaque suivante relevez vivement votre sabre afin de gifler les mains de votre adversaire. Voilà la première figure.

Or ma description des cinq figures est insuffisante à une bonne compréhension. Pour bien comprendre ces cinq

figures il faut en même temps se saisir d'un sabre et rechercher la Voie du sabre en pratiquant. En s'exerçant selon ces cinq formes on peut connaître la trajectoire de son propre sabre et de plus on peut parvenir à deviner comme il faut la trajectoire attaquante du sabre adverse. Ainsi on comprend qu'il n'y a aucune autre mise en garde possible pour notre école "des deux sabres" en dehors des cinq que j'ai citées. Exercez-vous bien.

Sur le contenu de la figure II

La deuxième figure consiste à garder votre sabre au-dessus de la tête. Au moment de l'attaque adverse, abaissez brusquement le sabre sur l'adversaire. Si vous ne l'avez pas atteint, maintenez votre sabre dans la position dans laquelle il se trouve et au moment de la seconde attaque, relevez-le brusquement. Il en va de même pour l'attaque qui suivra.

Dans cette deuxième figure il y a plusieurs nuances et des rythmes divers, mais si l'on s'exerce suffisamment selon cette deuxième figure on sera capable de connaître en détail les cinq Voies du sabre. Ainsi on obtiendra la victoire d'une façon ou d'une autre. Etudiez bien tout cela.

Sur le contenu de la figure IV

Gardez le sabre sur le côté gauche et frappez les mains de votre adversaire de bas en haut tandis qu'il s'apprête à vous frapper lui-même. Il va tenter de faire tomber votre sabre qui s'apprête à le cingler. Alors tout en visant à frapper ses mains, interceptez la trajectoire de son sabre en le pourfendant obliquement en remontant jusqu'à votre épaule. C'est là la trajectoire d'un sabre selon cette figure IV qui est aussi un moyen d'obtenir la victoire en interceptant la trajectoire du sabre de l'adversaire au moment où il vous attaque. Etudiez bien cela.

Sur le contenu de la figure V

La cinquième figure correspond à la mise en garde sabre dirigé vers la droite. Ripostant à une attaque de votre adversaire relevez obliquement votre sabre du côté droit jusqu'au dessus de votre tête et depuis le dessus de votre tête pourfendez tout droit. Cette façon de faire est aussi nécessaire à la bonne compréhension de la trajectoire du sabre. Si l'on s'accoutume bien à ce maniement du sabre alors on devient capable de bien manier même les sabres lourds.

Je ne me perdrai pas dans les détails de ces cinq figures. Il faut qu'elles deviennent coutumières afin de bien connaître les divers maniements de sabres de notre école, d'apprendre les grandes lignes du rythme et de discerner la trajectoire du sabre adverse. Il faut s'habituer à ces façons de manier le sabre même au cours de combats. En discernant les intentions de l'adversaire et en utilisant des rythmes variés on obtiendra la victoire d'une façon ou d'une autre. bien.

Sur la recommandation

"prendre garde sans prendre garde"

"Prendre garde sans prendre garde" signifie, au sens le plus profond, qu'il n'y a pas de mise en garde pour un sabre. Cependant, si l'on divise en cinq positions la façon de se garder on peut appeler cela une mise en garde. L'essentiel dans la position du sabre est qu'elle soit adaptée à pourfendre dans n'importe quelle direction que ce soit car cela dépend de la condition de l'adversaire, du lieu, de l'ambiance. Lorsque l'on descend un peu le sabre que l'on tient au-dessus de la tête c'est déjà le sabre dirigé en face de soi; si l'on juge qu'il est plus avantageux de remonter un peu le sabre dirigé en face de soi c'est déjà le sabre au-dessus de la tête. Si, selon les circonstances, on remonte un peu le sabre la pointe dirigée vers le bas c'est déjà le sabre dirigé en face de soi. Les positions à droite et à gauche lorsqu'elles sont quelque peu modifiées vers le centre selon les situations se transforment déjà en sabre dirigé en face de soi ou en sabre la pointe dirigé vers le bas.

C'est ainsi que le principe prendre garde sans prendre garde fut établi. Une fois que l'on tient un sabre le but à atteindre est de pourfendre l'adversaire de quelque façon que ce soit. Même si l'on intercepte, cingle, érafle, colle et cogne le sabre adverse qui s'apprête à nous pourfendre, tout est occasion de pourfendre l'adversaire. Sachez bien cela. Si vous pensez à intercepter, cingler, érafler, coller et cogner le sabre de votre adversaire alors vous manquerez de le pourfendre. Il est important au contraire de penser que tout est moyen de pourfendre. Réfléchissez-y bien.

La disposition des forces dans la tactique de masse (batailles) correspond à une mise en garde. Tout est moyen permettant d'atteindre la victoire dans les combats. Une position figée est mauvaise. Il faut bien y songer.

Coup selon un seul rythme pour pourfendre un adversaire

Parmi les rythmes utilisés pour pourfendre un adversaire, il y a le rythme unique où les deux adversaires sont exactement dans la même position pour s'atteindre. Sentant que notre adversaire n'a pas encore pris sa décision, sans mouvoir notre corps ni nos idées, pourfendons-le vite et directement. C'est en cela que consiste le rythme unique. Attaquez votre adversaire avant qu'il n'ait décidé dans sa tête de tirer son sabre, de le dégager ou bien de vous frapper; c'est cela le rythme unique. Apprenez bien ce rythme et exercez-vous bien à frapper vite selon un rythme rapide.

Sur le rythme secondaire des reins

Lorsque nous nous apprêtons à attaquer, l'adversaire se recule vite et reprend rapidement sa tension. Dans un tel cas, feignez d'attaquer. Alors, l'adversaire sera tout d'abord en tension mais il se relâchera ensuite. A ce moment-là il faut attaquer sans délai. C'est là le rythme secondaire des reins. Les lecteurs ne comprendront pas facilement ce que je viens d'écrire, mais si quelqu'un leur explique en pratiquant, ils saisiront vite.

Le coup "sans pensée, sans aspect"

Lorsque votre adversaire s'apprête vous attaquer en même temps que vous vous y apprêtez vous-même, votre corps prend la forme attaquante et votre esprit prend également une forme attaquante et vos mains frappent fort tout naturellement en partant du vide et à une vitesse allant 'accélérant. C'est le sans pensée, sans aspect et cela est très important. On rencontre très souvent ce coup. Il faut donc bien l'apprendre et s'y exercer.

Le coup du cours d'eau

Lorsque deux adversaires sont de force égale et au cours d'un corps à corps, l'un d'eux cherchera à vite reculer, à vite se dégager, ou bien à vite se débarrasser du sabre adverse en le cinglant. Dans ce cas, il faut élargir corps et esprit, manier le sabre après le corps, lentement et comme le flux. Ainsi, pourfendez largement et avec force. Une fois que vous connaissez ce coup, vous connaissez un très bon coup. Seulement, le plus important dans ce cas est de bien savoir estimer la position et la force de l'adversaire.

Eraflure au hasard

Lorsque vous vous apprêtez à attaquer votre adversaire, celui-ci essaie de passer à la contre offensive et tente d'écarter votre sabre en le cinglant. Alors, frappez-le d'un seul coup soit à la tête soit aux mains, soit aux jambes, au hasard. Selon la trajectoire de votre sabre, frappez n'importe où: c'est là l'éraflure au hasard. Il faut bien apprendre ce coup car on se trouve continuellement en présence de cette sorte d'attaque. Exercez-vous minutieusement à ce coup afin de bien le comprendre.

Eraflure rapide comme une étincelle.

L'éraflure rapide comme une étincelle au cas où les lames des deux sabres adverses sont entremêlées. Alors, donnez un coup fort sans relever votre sabre. Pour cela, il faut mettre de la force dans les jambes, le corps et les mains. Il faut porter un coup rapide grâce à la force ainsi répartie. On ne peut atteindre à ce coup sans exercices assidus, mais si on est bien forgé alors on est capable d'assener un coup fort.

Coup de feuille d'érable

Ce coup de feuille d'érable consiste à faire tomber le sabre adverse et à reprendre notre position de mise en garde avec notre sabre. Tout d'abord votre adversaire était en garde, face à vous, en train de penser à vous atteindre ou à vous cingler ou bien à se défendre. Alors vous frappez fort son sabre soit selon le coup sans penser, sans aspect, soit selon l'éraflure rapide comme une étincelle, puis ne cessez de coller à son sabre la pointe du vôtre frappant vers le bas, alors le sabre de votre adversaire ne manquera pas de tomber. Si vous vous exercez bien à ce coup il vous sera facile de faire tomber le sabre adverse. Exercez-vous bien.

A propos du corps qui remplace le sabre

Le corps qui remplace le sabre pourrait être appelé aussi le sabre qui remplace le corps. En général on dit que lorsque l'on porte un coup à l'adversaire, le corps et le sabre ne manoeuvrent pas ensemble. Selon les formes d'attaque de l'adversaire notre corps prend d'abord la forme attaquante, ensuite notre sabre porte son coup à l'ennemi indépendamment de notre corps. Ou bien dans certains cas, notre corps ne bouge pas et seul notre sabre passe à l'attaque de l'adversaire, mais dans les grandes occasions, c'est le corps qui attaque tout d'abord et le sabre suit. Réfléchissez-y bien et apprenez ces coups.

Au sujet des coups et éraflures

Les coups sont une chose et les éraflures en sont une autre. Toutes les sortes de coup sont portés sciemment et avec certitude. Les éraflures ne sont que des touches. Même si les éraflures sont profondes au point que l'adversaire en meure sur le coup, ce ne sont encore que des touches. Tandis que les coups sont portés sciemment. Réfléchissez-y bien.

Erafler les mains ou les jambes de l'adversaire signifie les toucher d'abord en vue de porter un coup plus fort ensuite. Donc éraflure ne signifie que toucher. Si l'on s'exerce bien on comprendra facilement la différence entre les deux. Méditez bien là-dessus.

Position du singe de l'espèce aux mains courtes

La position du singe de l'espèce aux mains courtes signifie ne pas avancer les mains. Lorsque vous avancez votre corps vers votre adversaire, n'ayez jamais l'idée d'avancer vos mains et avant que votre adversaire n'ait eu le temps de vous porter un coup rapprochez vite votre corps de lui. Si vous avez l'intention d'avancer les mains alors votre corps restera sûrement en arrière. Plutôt, remuez vite votre corps tout entier. Si deux adversaires sont à portée de mains, il est facile d'arriver au corps à corps. Réfléchissez-y bien.

Position des corps adverses comme s'ils étaient laqués ou collés

Laqués ou collés signifie que les corps des deux adversaires sont très rapprochés et ne se séparent plus. Lorsque nous approchons du corps de notre adversaire collons-nous fort à lui par la tête, le tronc et les jambes. Bien qu'en général les gens approchent vite leur visage et leurs jambes, leur corps est sujet à demeurer en arrière. Il faut donc bien coller son corps à celui de l'adversaire et y adhérer de façon à ce qu'il n'y ait aucun espace. Réfléchissez-y bien.

Concours de taille

Lorsque vous approchez de votre adversaire, ne vous ratatinez en aucun cas, mais dressez-vous sur vos jambes, sur vos reins et redressez votre cou. Rapprochez-vous fort de lui et juxtaposez votre visage au sien, puis redressez-vous comme si vous vouliez gagner par votre hauteur à un concours de taille. Il est important de vous rapprocher fortement de votre adversaire de cette manière. Méditez bien là-dessus.

Adhérez-bien

Lorsque votre adversaire vous attaque et que vous aussi portez un coup de sabre qu'il intercepte, alors fixez votre sabre sur le sien auquel il doit adhérer et par le fait rapprochez-vous bien. L'adhérence doit se faire avec l'intention de ne plus détacher votre sabre. Vous devez vous approcher de votre adversaire sans y mettre trop de force. Votre propre sabre doit être bien fixé au sien et y adhérer. Si vous vous approchez très calmement de votre adversaire ce n'est pas mal du tout.

L'adhérence est une chose et l'enchevêtrement en est une autre: l'adhérence est forte tandis que l'enchevêtrement est faible. Il faut bien les distinguer.

Foncer sur l'adversaire avec votre corps.

Cela signifie foncer sur l'adversaire en s'approchant tout près de lui. Détournez un peu la tête, mettez votre épaule gauche de face et lancez-la dans la poitrine de votre adversaire. Pour vous élancer, il faut mettre le plus de force possible. Il faut bondir avec souplesse, sur un rytme vivace. Si vous apprenez bien ce bond, il peut devenir tellement fort que votre adversaire sera projeté de quatre à six mètres. Ou bien vous pourrez cogner tellement fort que votre adversaire en mourra sur le coup. Exercez-vous-y bien.

Trois sortes d'interception

Les trois sortes d'interception sont les suivantes:

-1) pour intercepter le sabre de votre adversaire qui vient vers vous au moment où vous vous rapprochez de lui, il faut viser ses yeux comme si vous vouliez les piquer de la pointe de votre sabre, puis faire dévier sur la droite le sabre adverse.

-2) La seconde est appelée "interception en fente". Interceptez à l'aide d'une fente le sabre adverse qui vient vers vous. Agissez comme si vous visiez l'oeil droit de votre adversaire et comme si vous vouliez pincer son cou.

-3) Si au moment où votre adversaire vous attaque, vous vous approchez de lui avec un sabre court, ne cherchez pas à intercepter son sabre, mais approchez-vous de votre adversaire comme si vous vouliez fendre de votre main gauche son visage.

Ce sont les trois sortes d'interception. Dans tous les cas, il fait serrer le poing gauche avec lequel vous voudriez atteindre le visage de votre adversaire. Exercez-vous-y bien.

Piquer le visage de l'adversaire

Lorsque votre sabre et celui de votre adversaire sont de même force et bloqués, dans leur enchevêtrement il est important de toujours rechercher à piquer le visage de votre adversaire de la pointe de votre sabre. Si vous recherchez à piquer son visage, alors il rejettera sa tête et son corps en arrière. Si vous parvenez à ce que votre adversaire rejette sa tête et son corps en arrière, alors vous aurez plusieurs occasions de parvenir à la victoire. Méditez bien là-dessus. Au cours du combat, si votre adversaire est sujet à rejeter son corps en arrière, la victoire sera déjà à vous. Ainsi n'oubliez pas de rechercher à piquer son visage. Exercez-vous bien selon ces moyens avantageux au cours de l'exercice de la tactique.

Piquer le coeur de l'adversaire

Dans les cas où, au cours de combats, il vous est impossible de pourfendre votre adversaire parce que votre champ d'action est fermé au-dessus et sur les côtés, cherchez à piquer votre adversaire. Placez le dos de votre sabre horizontalement face à lui, en faisant un petit mouvement en arrière de votre sabre afin de ne pas dévier et piquez la poitrine de votre adversaire. Ainsi vous pourrez faire dévier son sabre attaquant. Ce moyen convient bien aux cas où vous vous sentez fatigué ou lorsque votre sabre n'est pas très tranchant. Sachez bien discerner cela.

Au sujet de "Kâtsu !"

Les cris "Kâtsu !" et "Tôtsu !" sont utilisés dans les cas suivants: lorsque vous portez un coup à votre adversaire et que vous le dominez, votre adversaire s'apprête à passer à la contre-offensive, alors relevez votre sabre depuis le bas en cherchant à le piquer, puis pourfendez-le d'un second coup. Ces deux mouvements doivent être exécutés à un rythme très rapide: piquez depuis le bas "Kâtsu !", puis pourfendez "Tôtsu !". Ces rythmes se rencontrent dans tous les échanges de coups. Pour procéder à "Kâtsu !" et "Tôtsu !": élevez la pointe de votre sabre en recherchant à piquer votre adversaire et en même temps que vous élevez votre sabre pourfendez d'un seul coup. En pratiquant bien, examinez bien tout cela.

Interception en claquant

Lorsqu'au cours d'échanges de coups avec votre adversaire le rythme devient piétinements, claquez tout d'abord le sabre attaquant adverse à l'aide du vôtre, puis portez-lui un coup. Ce claquement n'a pas besoin de se produire avec force et n'a pas la signification d'une interception. Vous adaptant au sabre de votre adversaire qui vous attaque, vous le claquez, et aussitôt portez un second coup. Il est important que vous preniez l'initiative tout d'abord par le claquement et de la conserver ensuite par ce coup. Si vous devenez habile au rythme du claquement, si fort que soit le coup de votre adversaire, la pointe de votre sabre ne s'inclinera pas quand bien même votre claquement serait petit. Apprenez bien cela et réfléchissez-y bien.

Au centre d'une mêlée

Je veux parler ici du cas où vous êtes seul face à plusieurs adversaires. Tirez votre sabre et votre petit sabre et mettez-vous en garde en étendant largement et à l'horizontale vos sabres de chaque côté de votre corps. Même si vos adversaires vous attaquent sur quatre côtés cherchez à les pourchasser dans une seule direction. Sachez bien discerner parmi vos adversaires les premiers attaquants de ceux qui suivent et passez à la contre-offensive vivement en commençant par ces premiers attaquants. Que vos regards embrassent le tout et saisissez le plan d'attaque de vos adversaires. Portez des coups à la fois de votre sabre droit et de votre sabre gauche. Une fois les coups portés il est très mauvais de sa figer dans l'attente. Immédiatement retournez à votre position de mise en garde, vos sabres de chaque côté. Pénétrez fort parmi vos assaillants, renversez-les, sans relâche foncez sur les nouveaux et écrasez-les également.

Il est important de rechercher par tous les moyens à pourchasser les adversaires en les ayant en file indienne comme des poissons enfilés les uns derrière les autres sur un même fil. Si vous voyez que vos adversaires sont l'un derrière l'autre, portez fort des coups sans répit.

Si vous ne vous préoccupez que de pourchasser vos adversaires groupés, ce n'est pas bien. Si vous ne vous préoccupez que de répliquer au fur et à mesure à chaque adversaire qui vous attaque, ce n'est pas bien non plus car il y a attente. Après avoir trouvé le rythme de vos adversaires, recherchez leurs points faibles afin de pouvoir les abattre et ainsi, parvenez à la victoire.

Au cours de vos exercices essayez de rassembler plusieurs personnes pour vous servir d'adversaire et rechercher le moyen le meilleur de les pourchasser. Alors vous deviendrez capable de combattre sans aucune inquiétude, seul face à un unique aussi bien qu'à dix ou vingt adversaires. Exercez-vous bien et réfléchissez bien.

Sur l'efficacité des échanges de coups

Grâce à des échanges de coups l'on peut comprendre d'où vient la victoire dans la tactique et le sabre. Il est impossible de le relater en détail. C'est après une étude assidue que l'on peut comprendre d'où vient la victoire. Cette efficacité des échanges de coups est en somme le maniement des sabres qui exprime la vraie voie de la tactique. L'explication ne peut en être que verbale.

Au sujet "d'un seul coup"

On peut être certain de la victoire grâce à ce moyen "d'un seul coup". Sans bien étudier la tactique on ne peut y parvenir. Si on s'exerce bien à ce coup unique, la tactique devient familière et ce moyen deviendra la Voie menant à une victoire aisée. Etudiez-le bien.

Sur la position de l'esprit pénétrant

L'esprit pénétrant est transmis par le Voie véritable de notre école "des deux sabres". Exercez-vous bien et il est important de bien adapter au corps cette tactique. L'explication ne peut en être verbale.

Tout ce que j'ai écrit plus haut était une explication en grandes lignes, en un seul chapitre, de l'escrime selon notre école.

Pour parvenir à une victoire, dans la tactique du maniement du sabre, il faut passer par les processus suivants:

- tout d'abord, bien connaître les cinq mises en garde grâce aux cinq figures, assouplir le corps entier par la connaissance approfondie des trajectoires du sabre, bien saisir le rythme de la Voie sous l'effet d'un jugement correct, perfectionner le maniement du sabre jusqu'à ce qu'il devienne tout naturel, le corps et les jambes doivent évoluer en toute liberté, ainsi au fur et à mesure que l'on vainc une personne après l'autre, on parvient à comprendre ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la tactique. Pratiquez selon chaque paragraphe de ce livre et combattez chacun de vos adversaires. Ainsi vous comprendrez progressivement les principes (avantages) de la Voie. Il faut que tout cela soit toujours présent dans votre tête et il ne faut pas vous hâter. Selon les circonstances, apprenez de temps à autre les vertus de la tactique. Il faut que vous combattiez contre toutes sortes de gens et ainsi vous pourrez connaître leurs pensées. Sur le chemin le plus long, on avance pas à pas. Réfléchissez-y sans vous hâter. Prenez la pratique de ces règles pour fonction de samouraï. Aujourd'hui vainquez le "moi" d'hier et demain vainquez celui qui vous est inférieur, puis un autre jour vous vaincrez ceux qui vous sont supérieurs. Agissez comme il est dit dans ce livre et faites attention de ne pas dévier de votre chemin.

Lorsque vous avez vaincu un adversaire quelconque, si vous l'avez fait contrairement aux principes, ce n'est pas la Voie véritable. Si vous avez présente à l'esprit l'efficacité de la tactique, vous aurez l'esprit de vaincre à vous seul

plusieurs dizaines de personnes. Ainsi, par l'intelligence dans l'escrime, vous aurez atteint la compréhension de la tactique de masse ou individuelle. Forgez-vous par l'étude de dix mille jours et polissez-vous par l'étude de dix mille jours. Il faut bien y réfléchir.

Le 12 mai de la seconde année de Shôho, Shimmen Musashi,

à Monsieur Terao Magonojô.

IV Feu

Comparons la tactique de notre école "des deux sabres" et le combat, à un feu. Dans ce chapitre "feu", je traite de tout ce qui concerne le combat, la victoire et la défaite.

En général, les gens prennent toujours le principe de la tactique pour du bricolage. Ou bien certains veulent connaître les mouvements des doigts et des poignets, ou bien, d'autres, un éventail à la main, voudraient décider de la victoire ou de la défaite selon le mouvement des avant-bras exécuté trop tôt ou trop tard. Ou bien, d'autres encore, un sabre de bambou à la main, voudraient acquérir une micro-rapidité de mouvement, la manoeuvre des mains et des pieds et obtenir ainsi l'avantage sur leurs adversaires grâce à la rapidité.

Mais dans ma tactique, on combat en risquant sa vie au cours de plusieurs combats, on discerne les deux principes de la vie et de la mort, on apprend la Voie du sabre, on jauge la force ou la faiblesse des coups de sabre de nos adversaires, on saisit bien la trajectoire du tranchant et du dos des sabres, et ainsi forgé on devient capable d'abattre ses adversaires. En conséquence bricolage et faiblesse sont hors de question. Surtout dans un combat avec port d'armure, un bricoleur ne sert à rien. De plus dans un combat où l'on risque sa vie, il arrive que l'on soit seul contre cinq ou dix adversaires. La tactique selon ma Voie doit connaître avec certitude le chemin de la victoire même en ce cas-là. En conséquence, quelle différence dans le principe pourrait-il y avoir entre un combat à un contre dix et un combat à mille contre dix mille ? Réfléchissez-y bien.

Cependant, au cours de l'exercice quotidien, il est impossible de réunir mille ou dix mille personnes afin d'étudier cette Voie. Donc, même si l'on se trouve seul lorsqu'on saisit un sabre, il faut découvrir les stratagèmes d'un adversaire supposé, juger sa force ou sa faiblesse de moyens, comprendre quels sont les moyens d'avoir la victoire sur tout le monde grâce à l'intelligence de la tactique et ainsi on devient un expert en cette Voie. Que votre coeur affirme bien: "Qui au monde, en dehors de moi, pourrait obtenir la Voie véritable de la tactique de notre école et l'approfondir jusqu'à son point ultime ?". Forgez-vous bien du matin au soir et polissez-vous bien. Et ainsi vous obtiendrez l'aisance, parviendrez sans effort au prodige, à l'extraordinaire. Tout cela est à la base de l'exécution de la Loi par la tactique.

Au sujet de la topographie des lieux de combat

Le choix de la configuration des lieux de combat est important. Par exemple, il faut choisir un emplacement où on aura le soleil dans le dos, c'est-à-dire que nous procéderons à notre mise en garde en ayant le soleil dans le dos. Si,

selon les circonstances vous ne pouvez avoir le soleil dans le dos, tâchez de l'avoir sur votre droite. Il en va de même à l'intérieur d'une salle: ayez la lumière dans le dos ou sur votre droite. Evitez d'avoir une impasse derrière vous et il sera préférable de vous mettre en garde en ayant un espace plus vaste sur le côté gauche et un espace plus étroit sur le côté droit. Même dans l'obscurité, si votre adversaire est visible, il faut vous mettre en garde de même en ayant la clarté dans le dos ou sur le côté droit.

On dit qu'il faut regarder de haut ses adversaires. Prenez soin de vous mettre en garde dans un endroit élevé, si peu que ce soit. Dans une pièce, prenez la place d'honneur pour l'endroit le plus haut.

Or, une fois que le combat a débuté, pourchassez vos adversaires sur votre gauche. Efforcez-vous de les faire reculer vers l'endroit le plus difficile. En tout cas, il est très important de les faire reculer vers l'endroit le plus difficile. Aussi, il faut empêcher l'adversaire de regarder et de voir les caractéristiques d'un endroit difficile. Il faut donc éviter que les regards de l'adversaire puissent se promener alentour: assaillez-le sans cesse. Dans une pièce, poursuivez votre adversaire vers un seuil, sous des linteaux de portes, portes, portes coulissantes, galeries ou piliers. Dans ces cas-là aussi, il faut éviter que les regards de l'adversaire puissent se promener alentour. Dans tous les cas, il faut pourchasser vos adversaires vers les endroits où leurs pieds ne trouveront pas un bon appui, ou bien dans les endroits où ils seront gênés sur le côté. En toutes occasions, utilisez le terrain le plus avantageux pour vous, et dès le début ayez la supériorité sur votre adversaire au point de vue topographie des lieux. Réfléchissez-y bien et exercez-vous bien.

Trois façons de prendre l'initiative

Il y a trois façons de prendre l'initiative:

- 1) prendre l'initiative d'attaquer le premier l'adversaire. C'est l'initiative de provocation.

- 2) l'initiative à prendre lorsque l'adversaire attaque. C'est l'initiative d'attente.

- 3) Initiative à prendre lorsque l'adversaire attaque en même temps qu'il est attaqué. C'est l'initiative mutuelle.

Ce sont là trois façons de prendre l'initiative. Dans tout combat, au début, il n'y a que ces trois façons de prendre l'initiative. Selon la façon de prendre l'initiative on peut déjà parvenir à la victoire. Donc, prendre l'initiative est la première chose à faire dans la tactique. Plusieurs détails apparaissent dans la manière de prendre l'initiative. Selon les circonstances et l'occasion, en épiant les intentions de l'adversaire, prendre l'initiative. Ainsi, l'on parvient à la victoire grâce à la sagesse de la tactique. Je ne puis décrire ici chaque cas en détail.

- 1) initiative de provocation: elle est de plusieurs sortes. Si vous voulez attaquer le premier, demeurez calme et, brusquement, attaquez avec rapidité et ainsi, prenez l'initiative. Attaquez extérieurement fort et avec rapidité, tandis que le fond de votre esprit reste stagnant. Ou bien mettez de la force coûte que coûte dans votre esprit, et manoeuvrez vos jambes un peu plus rapidement qu'à l'habitude, et aussitôt que vous approchez du côté de votre adversaire, passez à l'assaut d'un seul coup. C'est là l'initiative. Ou bien laissez votre esprit dans le vague et ayez constamment la ferme volonté de passer à l'assaut de votre adversaire du début à la fin du combat. Mettez votre force jusqu'au fond de votre esprit afin de parvenir à la victoire. Tout cela est "initiative de provocation".

- 2) Initiative d'attente: lorsque votre adversaire passe à l'assaut et arrive vers vous, demeurez indifférent et faites semblant d'être faible. Lorsqu'il se rapproche encore plus, reculez fort et faites semblant de bondir en arrière. Lorsque vous découvrez que votre adversaire ralentit quelque peu son assaut, passez d'un seul coup à la contre-offensive et enlevez la victoire. C'est le premier cas. Lorsque votre adversaire passe à l'assaut, vous aussi passez encore plus fort à l'assaut. Et si le rythme de l'assaut de votre adversaire change, utilisez bien cette occasion et enlevez la victoire. C'est aussi un principe de l'initiative d'attente.

- 3) Initiative mutuelle: si votre adversaire a un assaut rapide, alors, que le vôtre soit tranquille mais fort. Puis,

lorsque votre adversaire s'approche encore plus de vous, prenez une mise en garde décisive et saisissant un instant d'hésitation chez votre adversaire attaquez-le fort immédiatement et enlevez la victoire. Lorsque votre adversaire passe à l'assaut tranquillement, vous passez aussi à l'assaut un peu rapidement, le corps un peu décontracté. Et lorsque votre adversaire s'approche un peu plus, corrigez-le un peu, et selon ses actions, emportez fortement la victoire. Ce sont les moyens de l'initiative mutuelle. Je ne puis décrire tout en détail.

Sur la base de tout ce que je viens d'écrire, réfléchissez bien. On adopte l'une de ces trois initiatives selon les circonstances et l'avantage qu'elles présentent sur le moment. Je ne dis pas qu'il faut que vous passiez toujours le premier à l'assaut, mais tout de même, il vaut mieux avoir l'assaut de votre côté afin de manoeuvrer l'adversaire. Dans tous les cas, prendre l'initiative signifie parvenir à la victoire sous l'effet de l'intelligence de la tactique. Exercez-vous bien.

Pressez l'oreiller de l'adversaire

"Presser l'oreiller de l'adversaire" signifie l'empêcher de relever sa tête. Dans un combat de la tactique, il est mauvais d'être manoeuvré par un adversaire et d'agir en retard. Il faut vouloir par tous les moyens manoeuvre notre adversaire selon notre volonté.

En conséquence, comme vous-même, votre adversaire en a aussi l'intention. On ne peut y parvenir sans avoir au préalable saisi ses intentions. Dans la tactique, on arrête tous les coups que s'apprête à porter l'adversaire, on déjoue toutes les fentes qu'il s'apprête à exécuter, et on sait se dégager avant qu'il n'exécute une prise. Tout cela est contenu dans l'expression presser l'oreiller de l'adversaire. Lorsque nous sommes face à un adversaire, il faut que, basés sur notre tactique authentique, nous sachions déceler le plus petit bourgeon qui germe dans sa tête avant qu'il ne passe à son exécution. Si votre adversaire s'apprête à vous porter un coup, pressez la tête de la lettre "c", et ne le laissez pas continuer. C'est cela "presser l'oreiller de l'adversaire". Si votre adversaire passe à l'assaut, pressez la tête de la lettre "a", si votre adversaire s'apprête à bondir, pressez la tête de la lettre "b", et si votre adversaire s'apprête à vous pourfendre, pressez la tête du la lettre "p". Tout revient au même.

Lorsqu'un adversaire s'active contre nous, il faut le laisser procéder aux actes inutiles et réprimer ses actes utiles afin de l'empêcher de continuer. C'est très important dans la tactique. Mais si vous êtes uniquement préoccupé de toujours réprimer les actes de l'adversaire, c'est déjà "après coup". L'essentiel est que vos actions quelles qu'elles suivent la Voie de la tactique et que vous comprimiez au fur et à mesure les germes d'intention qui naissent dans le cerveau de l'adversaire. Rendez-les inutiles et ainsi manoeuvrez votre adversaire. C'est ce que les experts de la tactique sont capables de faire. On y parvient en se forgeant. Réfléchissez bien sur ce "presser l'oreiller de l'adversaire".

Dépasser le courant critique

Pour passer en pleine mer, il faut parfois franchir des détroits ou bien de vastes mers de cent ou deux cent kilomètres et au long de ce parcours on aura à traverser des courants critiques. De même dans notre traversée du monde, nous aurons à traverser des courants critiques dans notre vie. Pour qu'un bateau puisse bien suivre son chemin, il faut connaître les courants critiques, bien connaître la position du bateau et la météorologie. Ainsi, ce bateau peut naviguer par ses propres moyens, sans l'aide d'aucun autre bateau-compagnon. Selon les circonstances, on navigue grâce à des vents de bâbord ou de tribord, ou bien avec le vent en poupe. Si parfois le vent change, ayez la ferme

volonté d'arriver au port, même s'il vous faut ramer sur dix ou quinze kilomètres. En naviguant ainsi, vous pourrez franchir les courants critiques.

Pour traverser le monde humain, il faut avoir cette philosophie. Ayez le ferme volonté de traverser le courant critique dans les moments de crise.

Au cours des combats de la tactique, il est important de franchir ce courant critique. De même façon que le bon navigateur franchit les mers, traversons les courants critiques en saisissant la position de nos adversaires, en connaissant bien les qualités de notre technique et en nous basant sur les principes de la tactique. Si l'on dépasse le courant critique, on se trouve déjà en sécurité. Une fois le courant critique dépassé, on fait naître des points faibles chez l'adversaire, on prend l'initiative et on a atteint une grosse partie de la victoire. Ce passage du courant critique est important dans la tactique qu'elle soit de masse (bataille), ou individuelle. Réfléchissez-y bien.

Conjecture du cours

Dans la tactique de masse (bataille), la conjecture se décompose en: sentir le degré de vitalité des adversaires, deviner les intentions des troupes ennemies, savoir saisir les conditions offertes sur le moment et savoir tirer les conjectures se rapportant aux ennemis, savoir choisir quelle attaque nos troupes devront effectuer. D'où certitude d'obtenir la victoire sur la base de la tactique. Il est important de combattre en sachant prendre l'initiative.

Il en va de même pour la tactique individuelle. Il faut comprendre l'école à laquelle appartient l'adversaire, juger de son caractère, discerner ses points faibles de ses points forts. Utiliser des moyens d'assaut différents de ceux que l'adversaire attend. Sentir les hauts et les bas dans la cadence de l'adversaire, et connaître ses rythmes. Ainsi, il est important de prendre l'initiative.

Si votre intelligence est forte, vous ne sauriez manquer de conjecturer toutes choses. Si vous obtenez la liberté de manoeuvrer dans la tactique, vous devinerez bien toutes les intentions de votre adversaire d'où vous tirerez plusieurs moyens d'avoir la victoire. Méditez bien là-dessus.

Fouler le sabre

L'expression "fouler le sabre" est spécialement utilisée dans la tactique. Tout d'abord, en ce qui concerne la tactique de masse (bataille), lorsque les ennemis tirent des flèches ou au fusil ou n'importe quoi, leur intention est, après ce tir, de passer à l'assaut. Donc, si nous passons une flèche dans l'arc ou mettons une balle dans le fusil, nous ne pouvons pas passer à la contre-offensive. Pendant que l'ennemi tire flèches ou balles, passez vite à la contre attaque. Si vous contre-attaquez vite, l'ennemi ne peut utiliser ni flèches ni balles. Cela signifie que, prenant les assauts de l'adversaire comme ils viennent, on obtient la victoire en "foulant" tout ce qu'il fait.

Il en va de même pour la tactique individuelle. Si nous passons à la contre-attaque après un coup de sabre de notre adversaire, le combat devient pêle-mêle et ne marche pas bien. Ayez en tête l'idée de fouler aux pieds le sabre attaquant adverse. Et ainsi portez un coup dès que votre adversaire s'apprête à vous attaquer et empêchez-le de mener à bien une seconde attaque. Lorsque je dis "fouler", cela ne signifie pas nécessairement fouler avec les pieds. Foulez même avec votre corps, avec votre esprit, et, naturellement, avec votre sabre. Ainsi, faites toujours attention d'empêcher toute seconde attaque de votre adversaire.

Tout cela suit le même principe que prendre l'initiative en toute chose. Bien que j'ai dit "une seule fois", cela ne signifie pas de foncer sur l'adversaire, mais de continuer de coller à lui. Réfléchissez-y bien.

Savoir faire effondrer

En toute chose il y a effondrement: la maison s'effondre, le corps s'effondre, et un adversaire s'effondre. Le moment venu; le rythme change, et ainsi l'effondrement de produit.

Dans la tactique de masse, il faut connaître le rythme afin que les adversaires s'effondrent. Il est important de les pourchasser immédiatement sans laisser s'écouler aucun temps. Si vous perdez du temps à souffler pendant cet effondrement, alors vos adversaires auront le temps de se restaurer.

Dans la tactique individuelle, au cours d'un combat, le rythme de l'adversaire devient désordonné et son effondrement apparaît. Si vous laissez passer cette occasion, il se restaurera, aura une énergie nouvelle, et le combat ne marchera pas bien. Il est important de poursuivre à coup sûr au moment des premiers symptômes d'effondrement, afin que l'adversaire ne puisse se restaurer. Il faut poursuivre d'une manière directe et forte et lui porter un coup décisif afin qu'il ne puisse se restaurer. Réfléchissez bien à ce coup décisif. Si votre coup n'est pas décisif, le duel sera tiède. Méditez bien là-dessus.

Devenez votre adversaire

"Devenez votre adversaire" signifie vous mettre complètement à sa place. Si nous voulions placer cela dans la vie quotidienne, nous pourrions le comparer à des gens qui s'imaginent qu'il est fort bien qu'un voleur soit enfermé dans une bâtisse après son méfait. Ils pensent qu'il est féroce, mais mettez vous à la place du voleur. Seul, il tient tête à tout le monde et il est plutôt terrifié de se voir encerclé sans découvrir aucune issue. Celui qui est encerclé est comme le faisan et ceux qui lui donnent l'assaut sont comme des faucons. Méditez bien là-dessus.

Dans la tactique de masse, on a tendance à penser que les ennemis sont forts, et on devient trop prudent. Mais si on dispose d'un nombre d'hommes suffisants, connaît bien toutes les théories de la tactique et sait bien saisir la chance de la victoire, l'on a rien à craindre. Dans la tactique individuelle, il faut se mettre à la place de l'adversaire afin qu'il se sente déjà battu face à quelqu'un qui connaît bien la tactique, est fort en théorie et expert en arts martiaux. Réfléchissez-y bien.

Séparer les quatre mains

"Séparer les quatre mains" signifie que lorsque votre adversaire et vous même avez les mêmes idées, que vous êtes à égalité et que vous stagnez dans un piétinement, votre combat n'avance plus. Si vous vous trouvez dans cette situation, abandonnez vite votre intention première. Enlevez la victoire par quelque autre moyen efficace.

Dans la tactique de masse, si le combat piétine comme quatre mains immobilisées (les vôtres et celles de votre adversaire), on ne fait que perdre des hommes. En ce cas, abandonnez vite l'idée première: il est important d'enlever

la victoire selon un moyen efficace, inattendu de vos adversaires.

De même dans la tactique individuelle, si vous vous trouvez dans une position de quatre mains immobiles, modifiez vite votre pensée. Il est important d'enlever la victoire en saisissant la position de votre adversaire et en utilisant ainsi un moyen spécialement efficace et inattendu. Sachez bien discerner tout cela.

Faire bouger l'ombre

"Faire bouger l'ombre" est applicable au moment où l'on ne peut parvenir à discerner les intentions d'un adversaire. Dans la tactique de masse, lorsque vous ne réussissez par aucun moyen à discerner les intentions de vos ennemis, faites semblant de passer fortement à l'assaut et ainsi vous pourrez voir ce qu'ils veulent faire. Une fois que vous aurez saisi leurs intentions il vous sera facile d'enlever la victoire à l'aide d'un moyen efficace convenant aux circonstances.

Dans la tactique individuelle aussi, lorsque votre adversaire maintient son sabre derrière lui ou bien à son côté, vous ne pourrez pas deviner ses intentions. Alors, si vous feignez de lui porter brusquement un coup, il trahira sa pensée, ses intentions par son sabre. Une fois que vous connaîtrez ses intentions, il est certain que vous emporterez la victoire en poursuivant les avantages dus aux circonstances. Mais si vous êtes distrait, votre rythme se relâchera. Réfléchissez-y bien.

Comprimer l'ombre

"Comprimer l'ombre" est adapté au moment où vous sentez chez votre adversaire l'intention de manoeuvrer.

Dans la tactique de masse, on dit qu'il faut comprimer l'idée de manoeuvrer qui germe dans la tête dans la tête des ennemis. Si vous laissez voir explicitement à vos adversaires votre compression de leur tactique, pressé par votre force, ils changeront d'idées. Alors, de votre côté, changez aussi d'idées, prenez une initiative issue d'un esprit vide et enlevez la victoire.

Dans la tactique individuelle, selon le rythme qui vous est avantageux, empêchez qu'une intention forte ne germe dans l'esprit de votre adversaire et au moment où son intention est abandonnée par lui, prenez l'initiative sur le chemin de la victoire. Méditez bien là-dessus.

Sur la transmission

Chaque chose obéit à un phénomène de transmission. Ou bien c'est le sommeil qui se communique, ou bien c'est un bâillement qui se communique. Les temps se succèdent.

Dans la tactique de masse lorsque vos adversaires sont encore sous le coup de l'excitation et qu'ils vous semblent se

précipiter, prenez au contraire un air nonchalant comme si vous étiez indifférent. Alors, ils seront contaminés, et leur attention se relâchera. Lorsque vous saisissez le moment où ce relâchement s'est transmis à vos ennemis, de votre côté, l'esprit vide, passez à l'assaut rapidement et fortement. Ainsi vous pourrez avoir l'avantage sur le chemin de la victoire.

Dans la tactique individuelle aussi, que votre corps et votre mentalité semblent nonchalants. Sachez saisir le moment de relâchement de votre adversaire et prenez alors l'initiative fortement et rapidement. Il est important d'obtenir ainsi la victoire.

L'expression "enivrer" et cette action ont un sens similaire qui consiste soit à attirer des ennuis à l'adversaire, soit à rendre son action superficielle, soit à affaiblir son esprit. Méditez bien là-dessus.

Faire perdre à l'adversaire son équilibre mental

On peut trouver en toutes choses ce manque d'équilibre. L'équilibre mental se perd en cas de danger, de difficultés ou de surprise. Réfléchissez-y bien.

Dans la tactique de masse, il est important de faire perdre leur équilibre mental à vos ennemis. Par surprise, passez à un assaut acharné de vos ennemis et avant qu'ils n'aient eu le temps de décider quoi que ce soit, prenez l'initiative de telle façon qu'elle soit avantageuse pour vous. Il est important d'obtenir ainsi la victoire.

Aussi dans la tactique individuelle, paraissez nonchalant au début, et tout à coup passez fortement à l'assaut. Continuez selon les hauts et les bas et selon les actions de votre adversaire, ne le laissez pas souffler, et conservez jusqu'au bout votre avantage. Il est important d'obtenir ainsi la victoire. Réfléchissez-y bien.

Effrayer

Effrayer existe en toutes choses et signifie provoquer une frayeur par surprise.

Dans la tactique de masse, effrayer des ennemis ne consiste pas uniquement à le faire visuellement, car on peut effrayer des ennemis par un bruit, ou bien en leur faisant croire que le petit nombre de combattants dont on dispose est plus important qu'il n'est en réalité, ou bien en les effrayant par une attaque surprise de côté. Tout cela peut être cause de frayeur. Sachez saisir le rythme de la frayeur de vos ennemis et parvenez à la victoire grâce à cet avantage.

Aussi dans la tactique individuelle, effrayez votre adversaire à l'aide de votre corps, de votre sabre, ou bien de vos cris. Attaquez par surprise d'une façon que votre adversaire n'a pu imaginer, et tirez avantage de sa frayeur, puis parvenez à la victoire. Cela est important, réfléchissez-y bien.

Sur l'enchevêtrement

Si votre adversaire et vous-même êtes proches l'un de l'autre et que votre résistance mutuelle est très forte, que vous

trouvez que rien ne marche bien, enchevêtrez-vous avec votre adversaire et pendant cet enchevêtrement sachez saisir une occasion avantageuse et enlevez la victoire.

Dans les tactiques de masse et individuelle, si vos adversaires et vous-mêmes êtes écartés et que votre et que votre résistance mutuelle est forte, alors vous ne trouverez aucune issue débouchant sur la victoire. Alors enchevêtrez-vous avec vos adversaires à tel point que l'on ne puisse vous distinguer les uns des autres, puis, pendant ce temps, saisissez l'occasion avantageuse et enlevez avec force la victoire. Cela est important, réfléchissez-y bien.

Toucher son adversaire dans un coin

Parfois il est impossible de pousser un objet quelconque lourd directement de face. A ce moment-là, il vaut mieux le pousser de biais.

Dans la tactique de masse, sachez évaluer le nombre de vos ennemis et menez votre attaque contre la partie forte qui se trouve la plus en avant. Ainsi vous pourrez avoir l'avantage. Au fur et à mesure que la partie adverse qui se trouve en avant se relâche, tous les ennemis se relâchent aussi. Même pendant qu'ils sont en train de se relâcher, recherchez sans cesse à les attaquer de biais. Il est important d'enlever ainsi la victoire.

Même dans la tactique individuelle, si vous touchez le corps de votre adversaire de biais, son corps s'affaiblira petit à petit, tant soi peu, et finira par s'écrouler. A ce moment-là, il vous est facile d'avoir la victoire. Réfléchissez-y bien et comprenez bien les moyens d'avoir la victoire.

Faire naître une certaine tension nerveuse chez l'adversaire

Faire naître une certaine tension nerveuse chez l'adversaire consiste à l'empêcher d'être sûr de lui.

Dans la tactique de masse, sur les champs de bataille, sachez déceler tout d'abord les intentions de l'ennemi et grâce à votre connaissance de la tactique, égarez votre adversaire afin qu'il ne reconnaisse plus "ici ou là", "ceci ou cela", "tôt ou tard". Puis saisissez l'occasion de l'instant où il tombe en tension nerveuse et ainsi vous aurez la victoire.

Aussi dans la tactique individuelle, selon les cas, essayez différentes sortes d'assaut: ou vous semblez sur le point de frapper, ou bien de porter une botte, ou bien d'engager un corps à corps, ainsi vous ferez naître une certaine tension nerveuse chez votre adversaire et parviendrez aisément à la victoire. C'est là l'essentiel de tout combat. Réfléchissez-y bien.

Sur les trois sortes de cris

Il y a trois sortes de cris:

- le premier cris,

- le cris du milieu,

- le cri final.

Ils correspondent exactement à un moment du combat. Le cri est un signe de force. Donc on crie face à un incendie. On crie pour vaincre le vent ou la vague. Le cri montre la force.

Dans la tactique de masse, le cri poussé au début doit être le plus exagéré possible, tandis que le cri poussé au cours du combat doit être d'un ton plus grave et venir de la profondeur du ventre. Après avoir enlevé la victoire, on pousse un grand cri fort. Ce sont là les trois sortes de cris.

Aussi dans la tactique individuelle, pour faire bouger l'adversaire on fait semblant de lui porter un coup en poussant un cri, et on porte le coup de sabre, après ce cri. Il arrive aussi qu'après avoir porté le coup on pousse un autre cri: c'est le cri de la victoire. Ces deux cris sont appelés "cris précédant et suivant". Il faut éviter de pousser un grand cri en même temps que l'on porte un coup de sabre. Si l'on pousse un cri durant le combat c'est afin de se fixer sur un rythme. A ce moment-là on pousse un cri sur un ton grave. Réfléchissez-y bien.

Sur le zigzag

Le zigzag est appliqué dans la tactique de masse où deux armées sont face à face. Dans le cas où vos ennemis sont forts, portez vos assauts sur un angle de l'armée ennemie et si vous constatez que cette partie adverse s'est relâchée, abandonnez-la et reportez vos assauts sur un autre angle fort, puis un autre, c'est-à-dire attaquez en zigzag.

Dans la tactique individuelle, si vous êtes seul face à plusieurs adversaires, ce moyen est très important. Si une partie de vos adversaires est vaincue ou bien prend la fuite, passez à l'assaut de la partie forte. Selon le rythme de vos adversaires, attaquez tantôt à gauche, tantôt à droite, avec un rythme en zigzag. Faites-le sans perdre de vue l'état de vos adversaires. Si vous parvenez à saisir le degré de force de votre adversaire, alors passez fortement à l'assaut. Dans ce cas-là, n'ayez aucune restriction et parvenez à la victoire avec force. Lorsque vous n'avez qu'un seul adversaire à transpercer et si cet adversaire est fort, il faut garder cet état d'esprit. Connaissez bien ces assauts en zigzag, zigzag sans aucune idée de recul, même d'un pas.

Neutraliser

Neutraliser, ici, signifie s'imaginer que les adversaires sont faibles, et ainsi se comporter avec force pour parvenir à les neutraliser.

Dans la tactique de masse, si vous jugez que vos ennemis sont peu nombreux, ou bien, s'ils sont nombreux et que vous découvriez chez eux une certaine tension nerveuse ou quelque autre point faible, neutralisez-les en rassemblant d'un seul coup toutes vos forces. Si votre neutralisation est faible, il peut arriver que vos ennemis se redressent. Ayez bien en tête cette idée de neutralisation de l'ennemi comme si vous écrasiez quelque chose entre vos doigts.

Dans la tactique individuelle, lorsque vous vous trouvez face à un adversaire qui vous est inférieur, ou bien lorsque le rythme de votre adversaire est perturbé, ou bien lorsque votre adversaire est sur le point de reculer, il est important de

le neutraliser directement, sans le laisser souffler, en évitant de croiser son regard. Le plus important est de l'empêcher de pouvoir se restaurer. Réfléchissez-y bien.

Passage de la montagne à la mer

Passer de la montagne à la mer signifie qu'il est mauvais de répéter les mêmes choses au cours d'un même combat. Répéter deux fois la même chose est encore passable, mais jamais trois. Si vous ne réussissez pas une première fois un certain coup, alors, même si vous le tentez une seconde fois, son efficacité sera douteuse. Appliquez plutôt un coup inattendu, chaque fois d'une façon assez différente, et si cela est inefficace, tentez une autre tactique.

Si votre adversaire imagine la montagne, vous appliquez la technique de la mer, et si votre adversaire pense à la mer, vous appliquez la technique de la montagne; c'est là la Voie de la tactique. Réfléchissez-y bien.

Oter le fond

Oter le fond s'applique au cas suivant: à l'issue d'un combat, bien que pratiquement vous ayez enlevé la victoire grâce à votre technique efficace des arts martiaux, l'esprit combatif de votre adversaire n'est pas encore complètement mort. Donc, il est vaincu superficiellement, mais pas encore au fond de son coeur. Dans ce cas, changez vite d'idées. Il faut déraciner la volonté combative de votre adversaire. Il est important que vous sachiez découvrir chez lui la destruction de toute trace d'esprit combatif.

Ainsi, on doit ôter le fond soit par le sabre, soit par le corps, soit par l'esprit. Il n'y a aucune façon précise d'y parvenir. Dans le cas où votre adversaire s'est écroulé à fond, il est inutile de conserver en vous un esprit combatif. Dans le cas contraire, vous devez le conserver. Si votre adversaire conserve encore un esprit combatif, il y a encore de la difficulté pour vous à le faire s'écrouler. Dans les tactiques, qu'elles soient de masse ou individuelle, exercez-vous à "ôter le fond".

Se rénover

Lorsque, au cours d'un combat qui reste à l'état de mêlée, rien n'avance plus, abandonnez l vos idées premières, rénovez-vous en tout et prenez un nouveau rythme. Ainsi découvrez le chemin de la victoire. Chaque fois que vous jugez qu'entre votre adversaire et vous tout grince, changez d'intentions immédiatement et parvenez à la victoire en recherchant d'autres moyens avantageux pour vous.

Il est très important de savoir se rénover dans la tactique de masse. Ceux qui sont perspicaces dans la tactique peuvent juger facilement l'instant de cette rénovation. Réfléchissez-y bien.

Tête de rat et tête de bovin

Lorsque, au cours d'un combat, votre adversaire et vous-même vous attardez à des choses insignifiantes et que vous êtes mêlés l'un à l'autre, ayez en tête constamment le proverbe de la tactique "tête de rat et tête de bovin", et remplacez vos idées petites par des grandes, comme si elles passaient d'une tête de rat à une de bovin. C'est un principe de la tactique.

Il est important que les samouraïs aient toujours en tête, même dans leur vie quotidienne, "tête de rat et tête de bovin". Dans la tactique, qu'elle soit de masse ou individuelle, n'oubliez pas cet esprit. Réfléchissez-y bien.

Le général connaît ses soldats

Dans la bataille, le général doit naturellement connaître ses soldats. Mais s'il acquiert une intelligence de la tactique, il est capable de prendre ses adversaires pour ses soldats. Il doit s'efforcer de tenter de les manoeuvrer librement selon sa volonté. Alors il est général, et ses adversaires seront ses soldats. Méditez bien là-dessus.

Lâcher la poignée

Lâcher la poignée peut avoir plusieurs significations. Il y a moyen d'obtenir la victoire sans sabre. Il y a aussi des cas où on ne peut parvenir à la victoire même avec un sabre. Je ne puis exposer toutes mes pensées en détail. Exercez-vous bien.

Le corps comme un rocher

Une fois que vous connaissez la Voie de la tactique, soyez comme un rocher. Soyez intouchable et immuable en toutes choses. L'explication ne peut en être que verbale.

J'ai exprimé plus haut ce à quoi j'ai pensé sans cesse au cours des exercices d'escrime de notre école. C'est la première fois que j'écris tous ces avantages, c'est pourquoi ils sont exposés sans ordre et que chaque explication ne ressort pas clairement. Néanmoins ce livre sera une sorte d'index pour ceux qui voudront étudier cette Voie.

Depuis ma jeunesse je me suis consacré à la Voie de la tactique, j'ai discipliné mes mains, j'ai éduqué mon corps, et étudié les différents aspects de l'esprit dans les arts martiaux en général et dans l'escrime en particulier. Or, lorsque je prête attention aux autres écoles, certaines ne consistent qu'en paroles, d'autres encore ne s'occupent que de l'aspect extérieur. Aucune n'a d'esprit authentique.

Malgré ces idées qu'elles ont, je pense qu'elles disciplinent tout de même tout le corps et l'esprit. Cependant, toutes deviennent des malades de la Voie qui ne pourront plus jamais se débarrasser de cette mauvaise influence première. Elles sont la source du pourrissement de la vraie Voie de la tactique et provoquent son déclin. L'escrime a pour but de nous mener à la vraie Voie et à la victoire dans le combat. Ce but est immuable. Si vous obtenez l'intelligence de la tactique de notre école et si vous pratiquez sans faillir, je ne doute pas que vous emporterez le victoire.

Le 12 mai de la seconde année de Shôho,

Shimmen Musashi,

à Monsieur Terao Magonojô

V/ Vent

Dans la tactique, il est important de connaître la voie des autres écoles. Ainsi, j'expose dans ce chapitre les diverses pratiques des autres écoles.

Sans connaître les voies des autres écoles, on ne peut comprendre à coup sûr la nôtre. Lorsque j'observe les tactiques des autres écoles, j'en vois qui utilisent le grand sabre et ne font appel exclusivement qu'à la force musculaire. D'autres ne se préoccupent que de la manoeuvre du petit sabre. D'autres encore ne se préoccupent que des nombreuses techniques du sabre et divisent même la garde du sabre en superficielle et profonde.

J'expose clairement dans ce chapitre pourquoi elles ne sont pas la vraie Voie. J'y explique aussi ce qu'elles ont de bon et de mauvais, de correct et d'erroné vis-à-vis de la Voie. La vérité dans notre école est très différente de la leur. Les gens des autres écoles utilisent leur tactique pour gagner leur vie. Ainsi, ils donnent de l'éclat à leur apparence, enjolivent et commercialisent leur tactique et ils se trouvent complètement en dehors de la vraie Voie. Pour ces gens, la tactique est bornée à l'escrime et ils pensent parvenir à la victoire uniquement par la seule manipulation du sabre, la discipline du corps et l'habileté manuelle, mais ce ne sont pas là des voies sûres. Je vais énumérer et expliquer séparément chacun des points faibles des autres écoles. Réfléchissez-y bien, et comprenez bien les avantages de notre école "des deux sabres".

Sur l'école qui préfère les sabres de grandes dimensions

Certaines écoles préfèrent des sabres de grandes dimensions, mais du point de vue de ma propre tactique je trouve que ces écoles sont faibles, parce que les tactiques de cette sorte ignorent la possibilité de parvenir à la victoire par n'importe quel moyen. elles s'appuient sur la longueur du sabre et cherchent à obtenir la victoire à distance. C'est

pourquoi elles préfèrent les sabres longs.

D'après un dicton, "un centimètre de longueur en plus, la main est déjà plus efficace". Si on pense appliquer cela dans la tactique, c'est qu'on ignore celle-ci. Si l'on veut obtenir la victoire de loin, avec un sabre plus long, sans connaître les principes de la tactique, ce n'est là qu'une faiblesse de l'esprit et je la considère comme une tactique faible. Lorsque l'on combat au corps à corps, plus long est le sabre, plus grande est la difficulté de porter des coups. Les moulinets de sabre deviennent impossibles et le sabre lui-même devient encombrant. Ainsi, on est plus désavantagé que celui qui manie un petit sabre.

Ceux qui préfèrent les sabres longs ont leurs raisons mais elles ne sont que personnelles. Du point de vue de la Voie véritable du monde, leurs raisons ne reposent sur rien. Si l'on n'a pas un sabre long, pourquoi perdrait-on forcément avec un petit sabre ?. Par exemple, dans le cas où vous ne disposez d'aucun espace libre au-dessus de vous, au-dessous de vous, ni sur aucun côté, ou bien dans le cas où vous ne disposez que d'un petit sabre, si vous vous entêtez à préférer un sabre long, alors votre esprit s'égare au point de vue de la tactique et ce sont des idées mauvaises. Aussi, les gens doués de peu de force éprouvent des difficultés à manier un sabre long.

Un vieux proverbe dit: "Qui peut le plus peut le moins", et moi aussi je ne suis pas absolument contre la longueur. Seulement, je rejette la pensée qui ne prend en considération exclusive que la longueur.

Dans la tactique de masse, le grand sabre long est comparable à une troupe importante tandis que le petit sabre peut être comparé à une petite troupe. Une petite troupe ne pourrait-elle pas combattre contre une troupe importante ?. On retrouve plusieurs fois des exemples de petites troupes ayant vaincu des troupes importantes. Notre école rejette cette pensée unilatérale et étroite. Réfléchissez-y bien.

Ce que les autres écoles entendent par "sabre fort"

Les sabres ne peuvent être classés en sabres forts ou faibles. Lorsque l'on porte un coup de sabre en obéissant à une volonté forte, ce coup est grossier et on ne peut parvenir à une victoire uniquement par lourdeur.

Aussi, si l'on s'obstine à vouloir pourfendre uniquement par la force un adversaire, on ne parviens pas, au contraire, à le pourfendre. Lorsque l'on s'essaie au sabre en coupant quelque chose, il est mauvais de couper avec force. Personne ne songe à mettre ou non de la force en ferraillant avec un adversaire. Lorsque l'on veut tuer quelqu'un en le pourfendant, on ne songe pas à le faire fortement ou faiblement. On ne songe uniquement qu'à parvenir à le tuer.

Ou bien si vous voulez porter un coup fort de votre sabre sur celui de votre adversaire, ce sera trop pour être bien et attirera un mauvais résultat. Si votre sabre heurte fortement le sabre de votre adversaire, le réflexe de votre sabre sera moins vif. Manier un sabre avec force est donc un non-sens. Dans la tactique de masse (bataille), si vous voulez avoir des gens forts dans votre troupe et obtenir la victoire par la force, votre ennemi aussi voudra avoir des gens forts dans sa troupe et obtenir la victoire par la force tout comme vous. Les choses seront identiques des deux côtés. En toutes choses on ne peut obtenir de victoire sans obéir à la raison.

Dans notre école nous ne pensons rien de déraisonnable. Nous essayons d'enlever la victoire par tous les moyens grâce à l'intelligence de la tactique. Méditez bien là-dessus.

Utilisation du sabre court d'autres écoles

Si l'on pense parvenir à la victoire uniquement à l'aide d'un sabre court, ce n'est pas la Voie véritable. Depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui on a toujours dit "sabre et petit sabre" afin de distinguer le sabre long du sabre court.

Un homme physiquement puissant peut manier avec facilité un sabre même très grand et par là donc personne n'est obligé de préférer un sabre court. Si l'on veut utiliser les avantages de la longueur on peut tout aussi bien prendre une lance ou une hallebarde. Si on a l'intention, avec un sabre court, de pourfendre, de bondir en s'approchant, ou bien de s'emparer d'un adversaire en saisissant l'occasion d'un intervalle dans les mouvements de son sabre, cela est mauvais parce qu'unilatéral.

Si l'on est tout occupé à guetter l'occasion d'un intervalle chez l'adversaire, toutes nos actions viendront après coup. Ainsi on agira d'une façon désordonnée, ce qu'il faut éviter. Aussi, essayer de pénétrer dans les rangs ennemis et tenter de s'emparer d'eux à l'aide d'un sabre court est totalement inutile avec des adversaires en nombre.

Ceux qui ont l'habitude d'un sabre court, même s'ils ont l'intention de porter plusieurs coups à de nombreux adversaires, de voler librement d'un adversaire à l'autre et de ferrailler en tous sens, tout cela n'est que sabre passif. Le combat devient embrouillé et l'issue n'en est pas certaine. Si possible, rester fort et droit, pourchasser les adversaires, les faire voltiger çà et là, faire naître en eux la précipitation et trouver le chemin qui mènera à la victoire à coup sûr.

Pour la tactique de masse (bataille) c'est le même principe. Si possible, attaquer brusquement avec une troupe nombreuse et écraser les ennemis d'un seul coup. C'est là l'essence de la tactique. Si, dans le monde en général, pour faire quelque chose les gens ne se préoccupent que de parer les coups, de les éviter, d'y échapper, de plonger pour se garer, ils seront toujours victimes de ces habitudes et seront toujours tiraillés par autrui. La Voie de la tactique est droite et juste. Il est donc essentiel de pourchasser les adversaires et de les dominer en obéissant à des principes véritables. Réfléchissez-y bien.

Autres écoles du sabre aux techniques variées

Dans d'autres écoles on enseigne des techniques variées de maniement du sabre. Elles commercialisent la Voie et le font certainement dans le but de faire croire aux débutants qu'elles connaissent un grand nombre de techniques du sabre. C'est contraire à la tactique.

Tout cela parce qu'elles pensent qu'il y a plusieurs façons de 'pourfendre quelqu'un. C'est là leur erreur. Il n'y a pas 36 façons de pourfendre un homme. II n'y a pas plusieurs manières de porter un coup, de frapper et de trancher qu'il s'agisse d'un spécialiste ou non, d'une femme ou d'un enfant. Si l'on veut en chercher d'autres, il n'y a qu'à porter une botte ou faucher. Tout se résume à vouloir couper l'adversaire, donc il est tout naturel qu'il y ait peu de façons de le faire.

Cependant selon le lieu et les circonstances, par exemple dans un endroit où vous ne disposez d'aucune place au-dessus de vous ou sur le côté, il faut que vous teniez votre sabre de telle façon qu'il ne soit pas gêné. En ce cas on pourrait dire qu'il y a cinq façons de tenir un sabre.

En dehors de ces façons, si l'on veut s'étendre encore plus et aborder la question de fendre les gens à l'aide de quelque artifice, par exemple par un tour de poignet ou en tordant notre corps, ou bien à l'aide de grands bonds, tout cela n'est pas la Voie véritable. On ne peut pourfendre des gens à l'aide d'un tour de poignet ou en tordant notre corps, au contraire, cela est inutile.

Dans la tactique de notre école, il faut garder le corps et l'esprit tout droit, mais faire biaiser et dévier l'adversaire. Puis il est important d'enlever la victoire en découvrant le moment où l'esprit de l'adversaire biaise et dévie. Réfléchissez-y bien.

Préoccupation de 1a garde du sabre dans les autres écoles

Se préoccuper trop de la garde du sabre est une grave erreur, car se figer dans des règles de garde du sabre n'est applicable que lorsque l'on ne se trouve pas face à un adversaire. Etablir des règles parce que c'est la coutume depuis l'antiquité ou parce que c'est la mode aujourd'hui, n'a aucune valeur sur le chemin de la victoire ou de la perte. En bref ce chemin consiste essentiellement à réfléchir à tout ce qui peut nuire à l'adversaire.

En toutes choses, garde signifie immobilité. Dans le langage courant, lorsqu'il est question de garder un château ou de garder une place, le mot « garder o signifie que l'on demeure fortement immobile malgré les attaques de l'ennemi. Tandis que dans la Voie de la tactique, de la victoire ou de la perte, tout revient à essayer de prendre l'initiative, l'initiative à chaque pas. L'esprit de garde est un esprit d'attente de l'initiative de l'adversaire. Méditez bien là-dessus.

La Voie de la tactique et de la victoire ou de la perte consiste à provoquer une émotion chez l'adversaire en garde, agir d'une façon inattendue de lui, provoquer une certaine précipitation chez lui, lui faire monter la moutarde au nez, l'effrayer et enlever la victoire en utilisant son rythme perturbé. Donc il faut rejeter la pensée arrivée après coup qui existe dans la garde. En conséquence notre école recommande d'être sur ses gardes mais sans garde.

Dans la tactique de masse, il faut savoir dénombrer les ennemis, reconnaître le terrain du champ de bataille, connaître l'état et le nombre de ses propres soldats, organiser ses troupes selon les qualités de chacun. Ainsi on peut entamer un combat. C'est là le principe de la bataille. Le cas où je suis attaqué par un adversaire obéissant à son initiative et le cas où je l'attaque en obéissant à mon initiative sont doublement différents. Si l'on se préoccupe de se bien mettre en garde avec un sabre et de bien intercepter le sabre adverse, ou d'en cingler la lame, étant donné que l'on n'a pas l'initiative, tout cela équivaut à fabriquer une haie de lances et de hallebardes. En revanche si l'on passe à l'assaut en prenant l'initiative on pourrait utiliser même des haies aussi efficacement que des lances et des hallebardes. Réfléchissez-y bien.

Les yeux fixés selon d'autres écoles

D'autres écoles conseillent de tenir les yeux fixés. Les unes conseillent de les fixer sur le sabre adverse, d'autres de les fixer sur les mains adverses, d'autres encore de les fixer sur le visage ou bien les pieds adverses. Si l'on fixe spécialement ainsi les yeux, l'esprit s'égarera et cela deviendra une maladie dans la tactique.

Je m'explique: bien qu'un joueur de balle n'ait pas les yeux obstinément fixés sur sa balle, il peut néanmoins shooter tout près de son chignon, poursuivre la balle, shooter en rond. Fixer les yeux est inutile pour lui parce qu'il est accoutumé. Aussi, les acrobates habitués à leurs numéros peuvent porter une porte sur le bout de leur nez, jongler avec plusieurs sabres à la fois. Tous n'ont pas les yeux fixés sur les objets qu'ils traitent car leurs mains y sont habituées et exercées tout au long des jours. Ils les voient sans les regarder.

Dans la Voie de la tactique aussi, si l'on parvient à s'accoutumer à combattre face à un adversaire, à saisir la finesse ou la balourdise d'un esprit humain et si l'on peut pratiquer la Voie de la tactique, alors on parvient à tout voir, éloignement ou rapprochement, lenteur ou rapidité d'un sabre. Les yeux fixés, dans la tactique, sont pour ainsi dire des yeux fixés sur les pensées adverses.

Dans la tactique de masse (bataille), il faut avoir les yeux fixés sur les capacités de la troupe ennemie. Dans le

chapitre de l'Eau j'ai distingué "voir" et "regarder". Ici, voir est plus important que regarder. Il faut voir l'esprit des ennemis, voir l'ambiance, avoir les yeux fixés "vastement", voir le processus de combat et voir la force et la faiblesse de chaque instant. Il est important d'obtenir ainsi la victoire.

Dans la tactique, qu'elle soit de masse ou individuelle, il ne faut jamais avoir les yeux fixés étroitement. Comme je l'ai dit plus haut, si l'on a les yeux fixés étroitement et avec des oeillères, on oublie les choses les plus importantes, des égarements apparaissent dans l'esprit et on laisse échapper une victoire certaine. Réfléchissez bien à ces vérités et exercez-vous bien.

La façon de tenir ses pieds dans d'autres écoles

Certaines écoles appellent les différentes façons de tenir les pieds : pieds flottants, pieds bondissants, pieds sautants, pieds foulants et pieds "corbeaux". Tous ces qualificatifs s'appliquent à des pieds aux mouvements rapides, mais au point de vue tactique de mon école tous sont insuffisants.

Nous rejetons les pieds flottants, car une fois sur le terrain du combat, tout le monde a tendance à avoir les pieds flottants. Donc, il vaut mieux avoir les pieds sûrs.

Aussi nous n'aimons pas les pieds bondissants, car ceux qui ont les pieds bondissants en prennent l'habitude et s'y attachent. Il n'y a aucune raison de bondir plusieurs fois, donc les pieds bondissants sont mauvais.

Au sujet des pieds sautants, si l'on est préoccupé de sauter, le combat ne pourra être décisif.

Quant aux pieds foulants, ils sont appelés aussi "pieds d'attente", ce qui est à rejeter entre tout.

De plus, en dehors de ceux-là, il y a les pieds "corbeaux" et toutes sortes de mouvements rapides de pieds.

Selon les circonstances, il nous faut combattre nos adversaires soit dans des mares, des marais, des montagnes, des vallées, des champs pierreux, des sentiers, etc., donc selon les lieux il est impossible de bondir ou de sauter, impossible d'utiliser des mouvements rapides de pieds.

Dans la tactique de notre école, les mouvements de pieds n'ont rien de différent des mouvements ordinaires. Ils sont comme la marche sur un chemin ordinaire. Selon le rythme de l'adversaire, les pieds doivent correspondre aux mouvements du corps, soit dans les moments mouvementés soit dans les moments de tranquillité. Ni trop ni trop peu, les pieds ne doivent être agités.

Dans la tactique de masse aussi, ce mouvement des pieds est important, car si l'on passe à l'assaut trop tôt sans connaître l'esprit de l'adversaire, le rythme devient contrariant et l'on ne peut parvenir à la victoire. Mais, si le pas d'assaut est lent, on ne peut découvrir le moment de confusion et d'effondrement de l'ennemi, on laisse échapper la victoire et l'on ne peut parvenir à une issue rapide qu'elle soit victoire ou perte. Il est important de savoir discerner l'occasion de confusion et d'effondrement de l'ennemi et de provoquer notre victoire en empêchant tout redressement chez lui. Exercez-vous bien.

Préférence pour la rapidité dans d'autres écoles de la tactique

La préférence pour la rapidité dans la tactique n'est pas la vraie Voie. En toutes choses, tant que l'on n'est pas en harmonie avec les rythmes, on tergiverse sur rapidité ou lenteur. Lorsque l'on est devenu expert dans toutes les voies, on ne semble pas rapide aux regards des autres. Par exemple, on appelle "bons marcheurs" ceux qui peuvent parcourir 160 à 200 km par jour, mais cela ne veut pas dire qu'ils courent vite du matin au soir.

Bien que les non-experts aient l'air de courir toute la journée, leur rendement n'est pas grand. Je prendrai pour exemple les choeurs accompagnant des danseurs: si un non-expert chante en suivant le chant d'un expert, il craint sans cesse un retard de sa part et il sera sous tension. Lorsque l'on tambourine l'air des "Vieux Pins" si l'on est non-expert, bien que cet air soit très tranquille, on est sans cesse inquiet de savoir si l'on est en mesure. "Takasago" est un chant au rythme rapide, mais il est mauvais de le rythmer avec précipitation. Un proverbe dit: "Ceux qui vont trop vite tombent". Aller trop vite fait perdre le rythme. Naturellement le retard est mauvais aussi.

L'action d'un expert semble lente, mais il ne s'écarte jamais du rythme. Pour n'importe quoi, ce qui est fait selon une habitude ne semble pas rapide. Avec ces exemples, connaissez bien les vérités de la Voie.

La précipitation est nuisible surtout dans la Voie de la tactique. En voici les raisons: selon le lieu (une mare, un marais, etc.), il est impossible de mouvoir corps et jambes avec rapidité. Quant au sabre il est inutile qu'il tranche vite. Le sabre n'est pas comme un éventail ou un couteau. Si l'on veut trancher vite alors le sabre ne tranche pas du tout. Sachez bien discerner tout cela.

Dans la tactique de masse aussi, l'esprit de précipitation, de hâte est mauvais. L'idée de "presser l'oreiller de l'adversaire" n'arrive pas du tout en retard.

Lorsque quelqu'un se précipite pour rien il vaut mieux le contrarier, rester tranquille et ne pas s'occuper de lui. Il faut bien s'exercer dans cet état d'esprit.

Au sujet de ce que d'autres écoles entendent par profondeur et superficialité

Au sujet de la tactique que pourrait-on qualifier de profond? Que pourrait-on qualifier de superficiel? Selon l'art ou le cas on dit "principe ultime" ou "transmission secrète" et il existe une profondeur inconnue du débutant. Mais en ce qui concerne les principes au moment d'échange de coups avec un adversaire, il est inutile de dire que l'on combat en superficiel ou que l'on tranche avec profondeur.

Dans la tactique de notre école, les principes enseignés sont les suivants : à ceux qui apprennent pour la première fois la Voie, nous enseignons les techniques qui sont à leur portée et en premier les principes qu'ils peuvent comprendre vite. Puis nous découvrons le moment où leur esprit s'ouvre et ils atteignent ce qui n'était pas à leur portée à l'origine. Par nos enseignements ultérieurs ils avanceront de plus en plus vers des vérités plus profondes. Mais en général nous les faisons étudier à l'aide d'exemples pratiques et ainsi nous ne parlons ni de profondeur ni de début.

Prenons l'exemple d'une région montagnarde, si l'on veut s'y enfoncer plus profondément, on se retrouve dans la même situation qu'au début. Dans toutes les voies, il y a des cas où la profondeur est valable et d'autres cas où l'état de début convient bien. Au sujet des principes des combats, que cacherais-je ? Et qu'exprimerais-je ?

En conséquence, pour transmettre ma Voie, je n'ai pas besoin de serment écrit, de règle de discipline. Enseigner une Voie droite en sondant l'intelligence de l'étudiant de cette Voie, faire disparaître les défauts de cinq ou six écoles de tactique, introduire l'étudiant tout naturellement dans la Voie réelle de la Loi des samouraïs et lui donner un esprit sans doute, c'est là la Voie de l'enseignement de notre tactique. Exercez-vous bien.

Je viens d'exposer les grandes lignes des tactiques des autres écoles, dans ce chapitre du "Vent", en les classant en neuf cas. j'aurais dû exposer en détail le caractère de chaque école, depuis ce qu'elles ont de plus simple jusqu'à ce qu'elles ont de plus profond, mais c'est avec intention que je n'ai pas indiqué le nom de ces écoles ni celui de leurs techniques essentielles.

J'ai agi ainsi car les jugements portés par chaque école et les théories propres à chaque Voie sont au libre arbitre de chacun selon sa mentalité. De plus, l'interprétation de chacun est différente dans une même école. Ainsi en pensant au

futur je n'ai pas osé nommer telle école ou telle lignée.

C'est pourquoi j'ai séparé les grandes lignes des autres écoles en neuf cas : préférence exclusive pour le sabre long, préférence pour le sabre court, ne se préoccuper que de la force ou de la faiblesse et ne voir que lourdeur ou finesse. Mais su point de vue de la Voie véritable du monde et de l'humanité tout cela n'est que voie unilatérale. Même si je n'ai pas avancé de la partie la plus simple à la partie la plus profonde des autres écoles on comprendra malgré tout. Dans notre école il n'y a pas distinction entre profondeur et début pour un sabre. Il n'y a pas de borne pour la garde. Atteindre à la vertu par l'esprit c'est là l'essence de la tactique.

Le 12 mai de la seconde année de Shôho, Shimmen Musashi,

à Monsieur Terao Magonojô.

VI. Vide

J'expose ici la Voie de la tactique de notre école "des deux sabres" en un chapitre intitulé "Vide". On entend par "vide" l'anéantissement des choses et le domaine de l'inconnu.

Naturellement le "vide" est néant. Par la connaissance des êtres, on connaît le néant, c'est là le "vide". En général l'idée que l'on a sur le "vide" est fausse. Lorsque l'on ne comprend pas quelque chose on le considère comme "vide" de sens pour soi, mais ce n'est pas un vrai "vide". Tout cela n'est qu'égarement.

Dans la Voie de la tactique, si les samouraïs ne connaissent pas leur Loi pour poursuivre leur Voie, ils ne sont pas "vides". Ils appellent "vide" ce qui est du domaine de l'impasse sous l'effet d'égarements successifs, mais ce n'est pas le vrai "vide".

Les samouraïs doivent apprendre avec certitude la Voie de la tactique, avoir la maîtrise des autres arts martiaux, n'avoir plus aucun point obscur sur la Voie qu'ils doivent pratiquer, n'avoir plus aucun égarement d'esprit, ne jamais se relâcher à aucun moment, depuis le matin. Polir ces deux vertus: sagesse et volonté, aiguiser les deux fonctions de leurs yeux: voir et regarder, et ainsi n'avoir aucune ombre. Alors , les nuages de l'égarement se dissiperont, c'est là le vrai "Vide".

Tant que l'on ne connaît pas la Voie véritable, chacun croit avancer sur le bon chemin et se croit dans le vrai sans s'appuyer sur les lois du Bouddha ni les lois de la terre. Mais lorsque nous les regardons avec les yeux de la Voie véritable de l'esprit et selon les grandes règles du monde humain, on les voit trahir la Voie véritable à cause de leur propre égoïsme et de leur mauvaise vue. Connaissez l'Esprit! Reposez-vous sur le domaine franchement juste! Faites de l'Esprit réel la Voie! Pratiquez largement la tactique! Ne songez qu'à la justice, à la clarté et à la grandeur! Faites du vide la Voie! Et considérez la Voie comme "vide"!

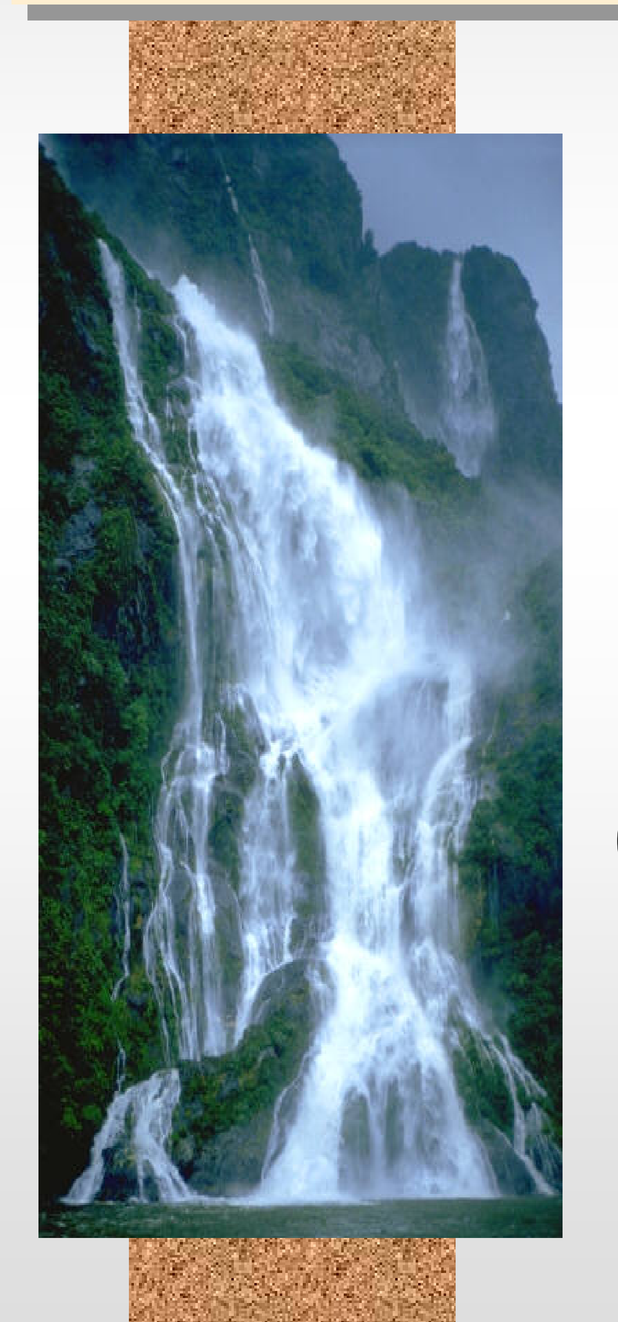
Dans le "Vide", il y a le bien et non le mal. L'intelligence est "être". Les principes sont "être". Les voies sont "être". Mais l'esprit est "Vide".

Le 12 mai de la seconde année de Shôho, Shimmen Musashi,

à Monsieur Terao Magonojô.



KATA 05



SAYUGIRI

—

GYAKUHANMI SHIHO NAGE



SAYU GIRI
GYAKUHANMI SHIHO NAGE

SAYU GIRI **:** Coupes latérales.

SAYU	Direction gauche et droite / d’un côté à l’autre.
GIRI	Coupe.

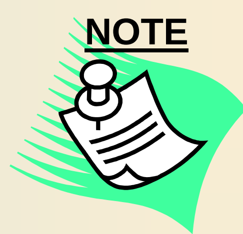
AIHANMI SHIHO NAGE **:**

GYAKU	Opposé.
HANMI	Côté / Sens / Position debout.
SHIHO NAGE	Projection dans les quatre directions.

QUELQUES MOTS SUR …

Ce mouvement consiste à réaliser deux contacts en une seule coupe. Le premier se situant sur la montée de l’arme, le second sur sa descente. Les partenaires potentiels se situent initialement à droite et à gauche de l’exécutant du mouvement.

NOTE



Les applications proposées espèrent accroître la perception de la situation dont le Kata est l’épure. Sans établir un parallélisme direct, elles essaient d’orienter la pratique du mouvement en conservant un lien avec la réalité d’un conflit.

















Sayugiri (Appellation Iaïdo) ou Gyakuhanmi Shihonage (Appellation Aïkido)








Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)













Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)








Zengogiri (Appellation Iaïdo) ou Aihanmi Shiho Nage (Appellation Aïkido)























Sayugiri (Appellation Iaïdo) ou Gyakuhanmi Shihonage (Appellation Aïkido)








Sayugiri (Appellation Iaïdo) ou Gyakuhanmi Shihonage (Appellation Aïkido)













Sayugiri (Appellation Iaïdo) ou Gyakuhanmi Shihonage (Appellation Aïkido)











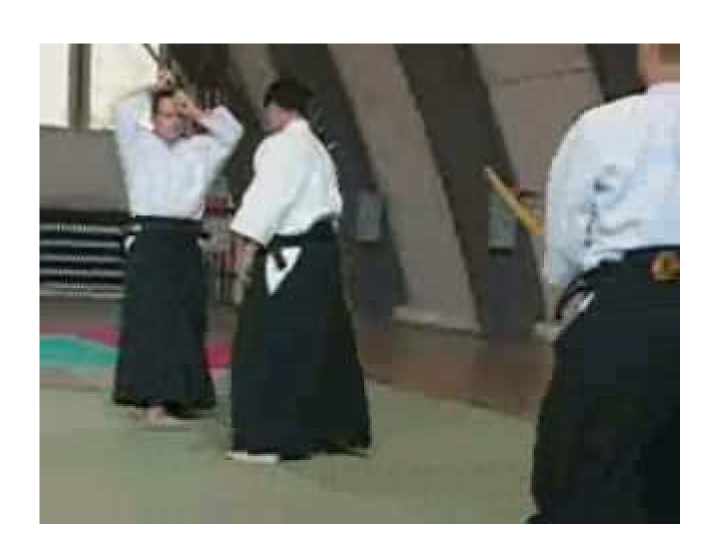




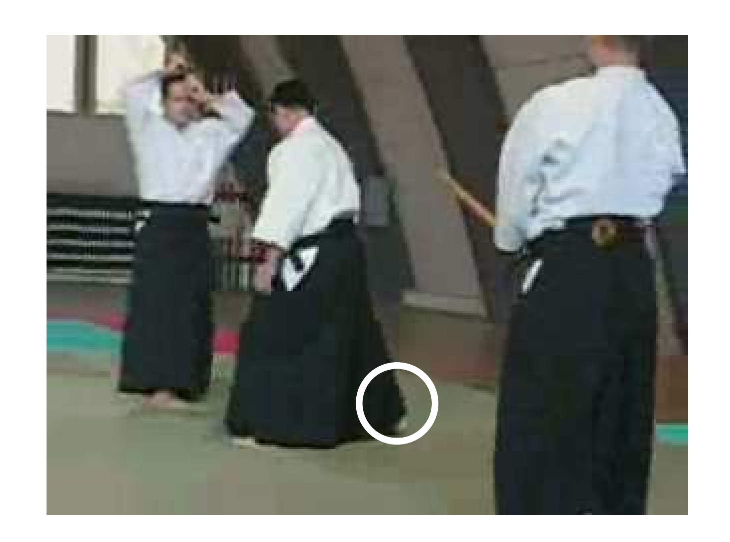
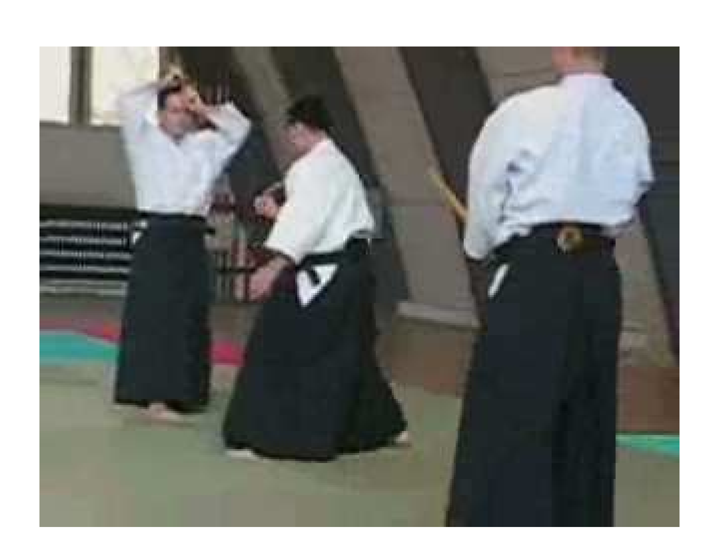








Sayugiri (Appellation Iaïdo) ou Gyakuhanmi Shihonage (Appellation Aïkido)





Sayugiri (Appellation Iaïdo) ou Gyakuhanmi Shihonage (Appellation Aïkido)









Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Sun Tzu

L'ART DE LA GUERRE

Les Treize Articles

traduit par le père Amiot

Table des matières

Article I
De l’évaluation

Sun Tzu dit : La guerre est d'une importance vitale pour l'État. C'est le domaine de la vie et de la mort : la conservation ou la perte de l'empire en dépendent ; il est impérieux de le bien régler. Ne pas faire de sérieuses réflexions sur ce qui le concerne, c'est faire preuve d'une coupable indifférence pour la conservation ou pour la perte de ce qu'on a de plus cher, et c'est ce qu'on ne doit pas trouver parmi nous.

Cinq choses principales doivent faire l'objet de nos continuelles méditations et de tous nos soins, comme le font ces grands artistes qui, lorsqu'ils entreprennent quelque chef-d'œuvre, ont toujours présent à l'esprit le but qu'ils se proposent, mettent à profit tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, ne négligent rien pour acquérir de nouvelles connaissances et tous les secours qui peuvent les conduire heureusement à leur fin.

Si nous voulons que la gloire et les succès accompagnent nos armes, nous ne devons jamais perdre de vue : la *doctrine,* le *temps, l'espace,* le *commandement,* la *discipline.*

La *doctrine* fait naître l'unité de penser ; elle nous inspire une même manière de vivre et de mourir, et nous rend intrépides et inébranlables dans les malheurs et dans la mort.

Si nous connaissons bien le *temps,* nous n'ignorerons point ces deux grands principes *Yin* et *Yang* par lesquels toutes les choses naturelles sont formées et par lesquels les éléments reçoivent leurs différentes modifications ; nous saurons le temps

de leur union et de leur mutuel concours pour la production du froid, du chaud, de la sérénité ou de l'intempérie de l'air.

L'espace n'est pas moins digne de notre attention que le *temps ;* étudions le bien, et nous aurons la connaissance du haut et du bas, du loin comme du près, du large et de l'étroit, de ce qui demeure et de ce qui ne fait que passer.

J'entends par commandement, l'équité, l'amour pour ceux en particulier qui nous sont soumis et pour tous les hommes en général ; la science des ressources, le courage et la valeur, la rigueur, telles sont les qualités qui doivent caractériser celui qui est revêtu de la dignité de général ; vertus nécessaires pour l'acquisition desquelles nous ne devons rien négliger : seules elles peuvent nous mettre en état de marcher dignement à la tête des autres.

Aux connaissances dont je viens de parler, il faut ajouter celle de la *discipline*. Posséder l'art de ranger les troupes ; n'ignorer aucune des lois de la subordination et les faire observer à la rigueur ; être instruit des devoirs particuliers de chacun de nos subalternes ; savoir connaître les différents chemins par où on peut arriver à un même terme ; ne pas dédaigner d'entrer dans un détail exact de toutes les choses qui peuvent servir, et se mettre au fait de chacune d'elles en particulier. Tout cela ensemble forme un corps de discipline dont la connaissance pratique ne doit point échapper à la sagacité ni aux attentions d'un général.

Vous donc que le choix du prince a placé à la tête des armées, jetez les fondements de votre science militaire sur les cinq principes que je viens d'établir. La victoire suivra partout vos pas : vous n'éprouverez au contraire que les plus honteuses défaites si, par ignorance ou par présomption, vous venez à les omettre ou à les rejeter.

Les connaissances que je viens d'indiquer vous permettront de discerner, parmi les princes qui gouvernent le monde, celui qui a le plus de doctrine et de vertus ; vous connaîtrez les grands généraux qui peuvent se trouver dans les différents royaumes, de sorte que vous pourrez conjecturer assez sûrement quel est celui des deux antagonistes qui doit l'emporter ; et si vous devez entrer vous-même en lice, vous pourrez raisonnablement vous flatter de devenir victorieux.

Ces mêmes connaissances vous feront prévoir les moments les plus favorables, le *temps* et *l'espace* étant conjugués, pour ordonner le mouvement des troupes et les itinéraires qu'elles devront suivre, et dont vous réglerez à propos toutes les marches. Vous ne commencerez ni ne terminerez jamais la campagne hors de saison. Vous connaîtrez le fort et le faible, tant de ceux qu'on aura confiés à vos soins que des ennemis que vous aurez à combattre. Vous saurez en quelle quantité et dans quel état se trouveront les munitions de guerre et de bouche des deux armées, vous distribuerez les récompenses avec libéralité, mais avec choix, et vous n'épargnerez pas les châtiments quand il en sera besoin.

Admirateurs de vos vertus et de vos capacités, les officiers généraux placés sous votre autorité vous serviront autant par plaisir que par devoir. Ils entreront dans toutes vos vues, et leur exemple entraînera infailliblement celui des subalternes, et les simples soldats concourront eux-mêmes de toutes leurs forces à vous assurer les plus glorieux succès.

Estimé, respecté, chéri des vôtres, les peuples voisins viendront avec joie se ranger sous les étendards du prince que vous servez, ou pour vivre sous ses lois, ou pour obtenir simplement sa protection.

Également instruit de ce que vous pourrez et de ce que vous ne pourrez pas, vous ne formerez aucune entreprise qui ne

puisse être menée à bonne fin. Vous verrez, avec la même pénétration, ce qui sera loin de vous comme ce qui se passera sous vos yeux, et ce qui se passera sous vos yeux comme ce qui en est le plus éloigné.

Vous profiterez de la dissension qui surgit chez vos ennemis pour attirer les mécontents dans votre parti en ne leur ménageant ni les promesses, ni les dons, ni les récompenses.

Si vos ennemis sont plus puissants et plus forts que vous, vous ne les attaquerez point, vous éviterez avec un grand soin ce qui peut conduire à un engagement général ; vous cacherez toujours avec une extrême attention l'état où vous vous trouverez.

Il y aura des occasions où vous vous abaisserez, et d'autres où vous affecterez d'avoir peur. Vous feindrez quelquefois d'être faible afin que vos ennemis, ouvrant la porte à la présomption et à l'orgueil, viennent ou vous attaquer mal à propos, ou se laissent surprendre eux-mêmes et tailler en pièces honteusement. Vous ferez en sorte que ceux qui vous sont inférieurs ne puissent jamais pénétrer vos desseins. Vous tiendrez vos troupes toujours alertes, toujours en mouvement et dans l'occupation, pour empêcher qu'elles ne se laissent amollir par un honteux repos.

Si vous prêtez quelque intérêt aux avantages de mes plans, faites en sorte de créer des situations qui contribuent à leur accomplissement.

J'entends par situation que le général agisse à bon escient, en harmonie avec ce qui est avantageux, et, par là-même, dispose de la maîtrise de l'équilibre.

Toute campagne guerrière doit être réglée sur le semblant ; feignez le désordre, ne manquez jamais d'offrir un appât à l'ennemi pour le leurrer, simulez l'infériorité pour encourager son

arrogance, sachez attiser son courroux pour mieux le plonger dans la confusion : sa convoitise le lancera sur vous pour s'y briser.

Hâtez vos préparatifs lorsque vos adversaires se concentrent ; là où ils sont puissants, évitez-les.

Plongez l'adversaire dans d'inextricables épreuves et prolongez son épuisement en vous tenant à distance ; veillez à fortifier vos alliances au-dehors, et à affermir vos positions au-dedans par une politique de soldats-paysans.

Quel regret que de tout risquer en un seul combat, en négligeant la stratégie victorieuse, et faire dépendre le sort de vos armes d'une unique bataille !

Lorsque l'ennemi est uni, divisez-le ; et attaquez là où il n'est point préparé, en surgissant lorsqu'il ne vous attend point. Telles sont les clefs stratégiques de la victoire, mais prenez garde de ne point les engager par avance.

Que chacun se représente les évaluations faites dans le temple, avant les hostilités, comme des mesures : elles disent la victoire lorsqu'elles démontrent que votre force est supérieure à celle de l'ennemi ; elles indiquent la défaite lorsqu'elles démontrent qu'il est inférieur en force.

Considérez qu'avec de nombreux calculs on peut remporter la victoire, redoutez leur insuffisance. Combien celui qui n'en fait point a peu de chances de gagner !

C'est grâce à cette méthode que j'examine la situation, et l'issue apparaîtra clairement.

Article II
De l'engagement

Sun Tzu dit : Je suppose que vous commencez la campagne avec une armée de cent mille hommes, que vous êtes suffisamment pourvu des munitions de guerre et de bouche, que vous avez deux mille chariots, dont mille sont pour la course, et les autres uniquement pour le transport ; que jusqu'à cent lieues de vous, il y aura partout des vivres pour l'entretien de votre armée ; que vous faites transporter avec soin tout ce qui peut servir au raccommodage des armes et des chariots ; que les artisans et les autres qui ne sont pas du corps des soldats vous ont déjà précédé ou marchent séparément à votre suite ; que toutes les choses qui servent pour des usages étrangers, comme celles qui sont purement pour la guerre, sont toujours à couvert des injures de l'air et à l'abri des accidents fâcheux qui peuvent arriver.

Je suppose encore que vous avez mille onces d'argent à distribuer aux troupes chaque jour, et que leur solde est toujours payée à temps avec la plus rigoureuse exactitude. Dans ce cas, vous pouvez aller droit à l'ennemi. L'attaquer et le vaincre seront pour vous une même chose.

Je dis plus : ne différez pas de livrer le combat, n'attendez pas que vos armes contractent la rouille, ni que le tranchant de vos épées s'émousse. La victoire est le principal objectif de la guerre.

S'il s'agit de prendre une ville, hâtez-vous d'en faire le siège ; ne pensez qu'à cela, dirigez là toutes vos forces ; il faut ici tout brusquer ; si vous y manquez, vos troupes courent le risque

de tenir longtemps la campagne, ce qui sera une source de funestes malheurs.

Les coffres du prince que vous servez s'épuiseront, vos armes perdues par la rouille ne pourront plus vous servir, l'ardeur de vos soldats se ralentira, leur courage et leurs forces s'évanouiront, les provisions se consumeront, et peut-être même vous trouverez-vous réduit aux plus fâcheuses extrémités.

Instruits du pitoyable état où vous serez alors, vos ennemis sortiront tout frais, fondront sur vous, et vous tailleront en pièces. Quoique jusqu'à ce jour vous ayez joui d'une grande réputation, désormais vous aurez perdu la face. En vain dans d'autres occasions aurez-vous donné des marques éclatantes de votre valeur, toute la gloire que vous aurez acquise sera effacée par ce dernier trait.

Je le répète : On ne saurait tenir les troupes longtemps en campagne, sans porter un très grand préjudice à l'État et sans donner une atteinte mortelle à sa propre réputation.

Ceux qui possèdent les vrais principes de l'art militaire ne s'y prennent pas à deux fois. Dès la première campagne, tout est fini ; ils ne consomment pas pendant trois années de suite des vivres inutilement. Ils trouvent le moyen de faire subsister leurs armées au dépens de l'ennemi, et épargnent à État les frais immenses qu'il est obligé de faire, lorsqu'il faut transporter bien loin toutes les provisions.

Ils n'ignorent point, et vous devez le savoir aussi, que rien n'épuise tant un royaume que les dépenses de cette nature ; car que l'armée soit aux frontières, ou qu'elle soit dans les pays éloignés, le peuple en souffre toujours ; toutes les choses nécessaires à la vie augmentent de prix, elles deviennent rares, et ceux même qui, dans les temps ordinaires, sont le plus à leur aise n'ont bientôt plus de quoi les acheter.

Le prince perçoit en hâte le tribut des denrées que chaque famille lui doit ; et la misère se répandant du sein des villes jusque dans les campagnes, des dix parties du nécessaire on est obligé d'en retrancher sept. Il n'est pas jusqu'au souverain qui ne ressente sa part des malheurs communs. Ses cuirasses, ses casques, ses flèches, ses arcs, ses boucliers, ses chars, ses lances, ses javelots, tout cela se détruira. Les chevaux, les bœufs même qui labourent les terres du domaine dépériront, et, des dix parties de sa dépense ordinaire, se verra contraint d'en retrancher six.

C'est pour prévenir tous ces désastres qu'un habile général n'oublie rien pour abréger les campagnes, et pour pouvoir vivre aux dépens de l'ennemi, ou tout au moins pour consommer les denrées étrangères, à prix d'argent, s'il le faut.

Si l'armée ennemie a une mesure de grain dans son camp, ayez-en vingt dans le vôtre ; si votre ennemi a cent vingt livres de fourrage pour ses chevaux, ayez-en deux mille quatre cents pour les vôtres. Ne laissez échapper aucune occasion de l'incommoder, faites-le périr en détail, trouvez les moyens de l'irriter pour le faire tomber dans quelque piège ; diminuez ses forces le plus que vous pourrez, en lui faisant faire des diversions, en lui tuant de temps en temps quelque parti, en lui enlevant de ses convois, de ses équipages, et d'autres choses qui pourront vous être de quelque utilité.

Lorsque vos gens auront pris sur l'ennemi au-delà de dix chars, commencez par récompenser libéralement tant ceux qui auront conduit l'entreprise que ceux qui l'auront exécutée. Employez ces chars aux mêmes usages que vous employez les vôtres, mais auparavant ôtez-en les marques distinctives qui pourront s'y trouver.

Traitez bien les prisonniers, nourrissez-les comme vos propres soldats ; faites en sorte, s'il se peut, qu'ils se trouvent mieux chez vous qu'ils ne le seraient dans leur propre camp, ou dans le sein même de leur patrie. Ne les laissez jamais oisifs, tirez parti de leurs services avec les défiances convenables, et, pour le dire en deux mots, conduisez-vous à leur égard comme s'ils étaient des troupes qui se fussent enrôlées librement sous vos étendards. Voilà ce que j'appelle gagner une bataille et devenir plus fort.

Si vous faites exactement ce que je viens de vous indiquer, les succès accompagneront tous vos pas, partout vous serez vainqueur, vous ménagerez la vie de vos soldats, vous affermirez votre pays dans ses anciennes possessions, vous lui en procurerez de nouvelles, vous augmenterez la splendeur et la gloire de État, et le prince ainsi que les sujets vous seront redevables de la douce tranquillité dans laquelle ils couleront désormais leurs jours.

L'essentiel est dans la victoire et non dans les opérations prolongées.

Le général qui s'entend dans l'art de la guerre est le ministre du destin du peuple et l'arbitre de la destinée de la victoire.

Quels objets peuvent être plus dignes de votre attention et de tous vos efforts !

Article III
Des propositions de la victoire et de la défaite

Sun Tzu dit : Voici quelques maximes dont vous devez être pénétré avant que de vouloir forcer des villes ou gagner des batailles.

Conserver les possessions et tous les droits du prince que vous servez, voilà quel doit être le premier de vos soins ; les agrandir en empiétant sur les ennemis, c'est ce que vous ne devez faire que lorsque vous y serez forcé.

Veiller au repos des villes de votre propre pays, voilà ce qui doit principalement vous occuper ; troubler celui des villes ennemies, ce ne doit être que votre pis-aller.

Mettre à couvert de toute insulte les villages amis, voilà ce à quoi vous devez penser ; faire des irruptions dans les villages ennemis, c'est ce à quoi la nécessité seule doit vous engager.

Empêcher que les hameaux et les chaumières des paysans ne souffrent le plus petit dommage, c'est ce qui mérite également votre attention ; porter le ravage et dévaster les installations agricoles de vos ennemis, c'est ce qu'une disette de tout doit seule vous faire entreprendre.

Conserver les possessions des ennemis est ce que vous devez faire en premier lieu, comme ce qu'il y a de plus parfait ; les détruire doit être l'effet de la nécessité. Si un général agit ainsi, sa conduite ne différera pas de celle des plus vertueux personnages ; elle s'accordera avec le Ciel et la Terre, dont les opérations tendent à la production et à la conservation des choses plutôt qu'à leur destruction.

Ces maximes une fois bien gravées dans votre cœur, je suis garant du succès.

Je dis plus : la meilleure politique guerrière est de prendre un État intact ; une politique inférieure à celle-ci consisterait à le ruiner.

Il vaut mieux que l'armée de l'ennemi soit faite prisonnière plutôt que détruite ; il importe davantage de prendre un bataillon intact que de l'anéantir.

Eussiez-vous cent combats à livrer, cent victoires en seraient le fruit.

Cependant ne cherchez pas à dompter vos ennemis au prix des combats et des victoires ; car, s'il y a des cas où ce qui est au-dessus du bon n'est pas bon lui-même, c'en est ici un où plus on s'élève au-dessus du bon, plus on s'approche du pernicieux et du mauvais.

Il faut plutôt subjuguer l'ennemi sans donner bataille : ce sera là le cas où plus vous vous élèverez au-dessus du bon, plus vous approcherez de l'incomparable et de l'excellent.

Les grands généraux en viennent à bout en découvrant tous les artifices de l'ennemi, en faisant avorter tous ses projets, en semant la discorde parmi ses partisans, en les tenant toujours en haleine, en empêchant les secours étrangers qu'il pourrait recevoir, et en lui ôtant toutes les facilités qu'il pourrait avoir de se déterminer à quelque chose d'avantageux pour lui.

Sun Tzu dit : Il est d'une importance suprême dans la guerre d'attaquer la stratégie de l'ennemi.

Celui qui excelle à résoudre les difficultés le fait avant qu'elles ne surviennent.

Celui qui arrache le trophée avant que les craintes de son ennemi ne prennent forme excelle dans la conquête.

Attaquez le plan de l'adversaire au moment où il naît.

Puis rompez ses alliances.

Puis attaquez son armée.

La pire des politiques consiste à attaquer les cités.

N'y consentez que si aucune autre solution ne peut être mise à exécution.

Il faut au moins trois mois pour préparer les chariots parés pour le combat, les armes nécessaires et l'équipement, et encore trois mois pour construire des talus le long des murs.

Si vous êtes contraint de faire le siège d'une place et de la réduire, disposez de telle sorte vos chars, vos boucliers et toutes les machines nécessaires pour monter à l'assaut, que tout soit en bon état lorsqu'il sera temps de l'employer.

Faites en sorte surtout que la reddition de la place ne soit pas prolongée au-delà de trois mois. Si, ce terme expiré, vous n'êtes pas encore venu à bout de vos fins, sûrement il y aura eu quelques fautes de votre part ; n'oubliez rien pour les réparer. À la tête de vos troupes, redoublez vos efforts ; en allant à l'assaut, imitez la vigilance, l'activité, l'ardeur et l'opiniâtreté des fourmis.

Je suppose que vous aurez fait auparavant les retranchements et les autres ouvrages nécessaires, que vous aurez élevé

des redoutes pour découvrir ce qui se passe chez les assiégés, et que vous aurez paré à tous les inconvénients que votre prudence vous aura fait prévoir. Si, avec toutes ces précautions, il arrive que de trois parties de vos soldats vous ayez le malheur d'en perdre une, sans pouvoir être victorieux, soyez convaincu que vous n'avez pas bien attaqué.

Un habile général ne se trouve jamais réduit à de telles extrémités ; sans donner des batailles, il sait l'art d'humilier ses ennemis ; sans répandre une goutte de sang, sans tirer même l'épée, il vient à bout de prendre les villes ; sans mettre les pieds dans les royaumes étrangers, il trouve le moyen de les conquérir sans opérations prolongées ; et sans perdre un temps considérable à la tête de ses troupes, il procure une gloire immortelle au prince qu'il sert, il assure le bonheur de ses compatriotes, et fait que l'Univers lui est redevable du repos et de la paix : tel est le but auquel tous ceux qui commandent les armées doivent tendre sans cesse et sans jamais se décourager.

Votre but demeure de vous saisir de l'empire alors qu'il est intact ; ainsi vos troupes ne seront pas épuisées et vos gains seront complets. Tel est l'art de la stratégie victorieuse.

Il y a une infinité de situations différentes dans lesquelles vous pouvez vous trouver par rapport à l'ennemi. On ne saurait les prévoir toutes ; c'est pourquoi je n'entre pas dans un plus grand détail. Vos lumières et votre expérience vous suggéreront ce que vous aurez à faire, à mesure que les circonstances se présenteront. Néanmoins, je vais vous donner quelques conseils généraux dont vous pourrez faire usage à l'occasion.

Si vous êtes dix fois plus fort en nombre que ne l'est l'ennemi, environnez-le de toutes parts ; ne lui laissez aucun passage libre ; faites en sorte qu'il ne puisse ni s'évader pour aller camper ailleurs, ni recevoir le moindre secours.

Si vous avez cinq fois plus de monde que lui, disposez tellement votre armée qu'elle puisse l'attaquer par quatre côtés à la fois, lorsqu'il en sera temps.

Si l'ennemi est une fois moins fort que vous, contentez-vous de partager votre armée en deux.

Mais si de part et d'autre il y a une même quantité de monde, tout ce que vous pouvez faire c'est de hasarder le combat.

Si, au contraire, vous êtes moins fort que lui, soyez continuellement sur vos gardes, la plus petite faute serait de la dernière conséquence pour vous. Tâchez de vous mettre à l'abri, et évitez autant que vous le pourrez d'en venir aux mains avec lui ; la prudence et la fermeté d'un petit nombre de gens peuvent venir à bout de lasser et de dompter même une nombreuse armée. Ainsi vous êtes à la fois capable de vous protéger et de remporter une victoire complète.

Celui qui est à la tête des armées peut se regarder comme le soutien de État, et il l'est en effet. S'il est tel qu'il doit être, le royaume sera dans la prospérité ; si au contraire il n'a pas les qualités nécessaires pour remplir dignement le poste qu'il occupe, le royaume en souffrira infailliblement et se trouvera peut-être réduit à deux doigts de sa perte.

Un général ne peut bien servir État que d'une façon, mais il peut lui porter un très grand préjudice de bien des manières différentes.

Il faut beaucoup d'efforts et une conduite que la bravoure et la prudence accompagnent constamment pour pouvoir réussir : il ne faut qu'une faute pour tout perdre ; et, parmi les fautes qu'il peut faire, de combien de sortes n'y en a-t-il pas ? S'il lève des troupes hors de saison, s'il les fait sortir lorsqu'il ne faut pas

qu'elles sortent, s'il n'a pas une connaissance exacte des lieux où il doit les conduire, s'il leur fait faire des campements désavantageux, s'il les fatigue hors de propos, s'il les fait revenir sans nécessité, s'il ignore les besoins de ceux qui composent son armée, s'il ne sait pas le genre d'occupation auquel chacun d'eux s'exerçait auparavant, afin d'en tirer parti suivant leurs talents ; s'il ne connaît pas le fort et le faible de ses gens, s'il n'a pas lieu de compter sur leur fidélité, s'il ne fait pas observer la discipline dans toute la rigueur, s'il manque du talent de bien gouverner, s'il est irrésolu et s'il chancelle dans les occasions où il faut prendre tout à coup son parti, s'il ne fait pas dédommager à propos ses soldats lorsqu'ils auront eu à souffrir, s'il permet qu'ils soient vexés sans raison par leurs officiers, s'il ne sait pas empêcher les dissensions qui pourraient naître parmi les chefs ; un général qui tomberait dans ces fautes rendrait l'armée boiteuse et épuiserait d'hommes et de vivres le royaume, et deviendrait lui-même la honteuse victime de son incapacité.

Sun Tzu dit : Dans le gouvernement des armées il y a sept maux :

I. Imposer des ordres pris en Cour selon le bon plaisir du prince.

II. Rendre les officiers perplexes en dépêchant des émissaires ignorant les affaires militaires.

III. Mêler les règlements propres à l'ordre civil et à l'ordre militaire.

IV. Confondre la rigueur nécessaire au gouvernement de État, et la flexibilité que requiert le commandement des troupes.

V. Partager la responsabilité aux armées.

VI. Faire naître la suspicion, qui engendre le trouble : une armée confuse conduit à la victoire de l'autre.

VII. Attendre les ordres en toute circonstance, c'est comme informer un supérieur que vous voulez éteindre le feu : avant que l'ordre ne vous parvienne, les cendres sont déjà froides ; pourtant il est dit dans le code que l'on doit en référer à l'inspecteur en ces matières ! Comme si, en bâtissant une maison sur le bord de la route, on prenait conseil de ceux qui passent ; le travail ne serait pas encore achevé !

Tel est mon enseignement :

Nommer appartient au domaine réservé au souverain, décider de la bataille à celui du général.

Un prince de caractère doit choisir l'homme qui convient, le revêtir de responsabilités et attendre les résultats.

Pour être victorieux de ses ennemis, cinq circonstances sont nécessaires :

I. Savoir quand il est à propos de combattre, et quand il convient de se retirer.

II. Savoir employer le peu et le beaucoup suivant les circonstances.

III. Assortir habilement ses rangs.

Mensius dit : « La saison appropriée n'est pas aussi importante que les avantages du sol ; et tout cela n'est pas aussi important que l'harmonie des relations humaines. »

IV. Celui qui, prudent, se prépare à affronter l'ennemi qui n'est pas encore ; celui-là même sera victorieux. Tirer prétexte

de sa rusticité et ne pas prévoir est le plus grand des crimes ; être prêt en-dehors de toute contingence est la plus grande des vertus.

V. Être à l'abri des ingérences du souverain dans tout ce qu'on peut tenter pour son service et la gloire de ses armes.

C'est dans ces cinq matières que se trouve la voie de la victoire.

Connais ton ennemi et connais-toi toi-même ; eussiez-vous cent guerres à soutenir, cent fois vous serez victorieux. Si tu ignores ton ennemi et que tu te connais toi-même, tes chances de perdre et de gagner seront égales.

Si tu ignores à la fois ton ennemi et toi-même, tu ne compteras tes combats que par tes défaites.

Article IV
De la mesure dans la disposition des moyens

Sun Tzu dit : Anciennement ceux qui étaient expérimentés dans l'art des combats se rendaient invincibles, attendaient que l'ennemi soit vulnérable et ne s'engageaient jamais dans des guerres qu'ils prévoyaient ne devoir pas finir avec avantage.

Avant que de les entreprendre, ils étaient comme sûrs du succès. Si l'occasion d'aller contre l'ennemi n'était pas favorable, ils attendaient des temps plus heureux.

Ils avaient pour principe que l'on ne pouvait être vaincu que par sa propre faute, et qu'on n'était jamais victorieux que par la faute des ennemis.

Se rendre invincible dépend de soi, rendre à coup sûr l'ennemi vulnérable dépend de lui-même.

Être instruit des moyens qui assurent la victoire n'est pas encore la remporter.

Ainsi, les habiles généraux savaient d'abord ce qu'ils devaient craindre ou ce qu'ils avaient à espérer, et ils avançaient ou reculaient la campagne, ils donnaient bataille ou ils se retranchaient, suivant les lumières qu'ils avaient, tant sur l'état de leurs propres troupes que sur celui des troupes de l'ennemi. S'ils se croyaient plus forts, ils ne craignaient pas d'aller au combat et d'attaquer les premiers. S'ils voyaient au contraire qu'ils fussent plus faibles, ils se retranchaient et se tenaient sur la défensive.

L'invincibilité se trouve dans la défense, la possibilité de victoire dans l'attaque.

Celui qui se défend montre que sa force est inadéquate, celui qui attaque qu'elle est abondante.

L'art de se tenir à propos sur la défensive ne le cède point à celui de combattre avec succès.

Les experts dans la défense doivent s'enfoncer jusqu'au centre de la Terre. Ceux, au contraire, qui veulent briller dans l'attaque doivent s'élever jusqu'au neuvième ciel. Pour se mettre en défense contre l'ennemi, il faut être caché dans le sein de la Terre, comme ces veines d'eau dont on ne sait pas la source, et dont on ne saurait trouver les sentiers. C'est ainsi que vous cacherez toutes vos démarches, et que vous serez impénétrable. Ceux qui combattent doivent s'élever jusqu'au neuvième ciel ; c'est-à-dire, il faut qu'ils combattent de telle sorte que l'Univers entier retentisse du bruit de leur gloire.

Sa propre conservation est le but principal qu'on doit se proposer dans ces deux cas. Savoir l'art de vaincre comme ceux qui ont fourni cette même carrière avec honneur, c'est précisément où vous devez tendre ; vouloir l'emporter sur tous, et chercher à raffiner dans les choses militaires, c'est risquer de ne pas égaler les grands maîtres, c'est s'exposer même à rester infiniment au-dessous d'eux, car c'est ici où ce qui est au-dessus du bon n'est pas bon lui-même.

Remporter des victoires par le moyen des combats a été regardé de tous temps par l'Univers entier comme quelque chose de bon, mais j'ose vous le dire, c'est encore ici où ce qui est au-dessus du bon est souvent pire que le mauvais. Prédire une victoire que l'homme ordinaire peut prévoir, et être appelé universellement *expert,* n'est pas le faîte de l'habileté guerrière. Car soulever le duvet des lapins en automne ne demande pas grande

force ; il ne faut pas avoir les yeux bien pénétrants pour découvrir le soleil et la lune ; il ne faut pas avoir l'oreille bien délicate pour entendre le tonnerre lorsqu'il gronde avec fracas ; rien de plus naturel, rien de plus aisé, rien de plus simple que tout cela.

Les habiles guerriers ne trouvent pas plus de difficultés dans les combats ; ils font en sorte de remporter la bataille après avoir créé les conditions appropriées.

Ils ont tout prévu ; ils ont paré de leur part à toutes les éventualités. Ils savent la situation des ennemis, ils connaissent leurs forces, et n'ignorent point ce qu'ils peuvent faire et jusqu'où ils peuvent aller ; la victoire est une suite naturelle de leur savoir.

Aussi les victoires remportées par un maître dans l'art de la guerre ne lui rapportaient ni la réputation de sage, ni le mérite d'homme de valeur.

Qu'une victoire soit obtenue avant que la situation ne se soit cristallisée, voilà ce que le commun ne comprend pas.

C'est pourquoi l'auteur de la prise n'est pas revêtu de quelque réputation de sagacité. Avant que la lame de son glaive ne soit recouverte de sang, État ennemi s'est déjà soumis. Si vous subjuguez votre ennemi sans livrer combat, ne vous estimez pas homme de valeur.

Tels étaient nos Anciens : rien ne leur était plus aisé que de vaincre ; aussi ne croyaient-ils pas que les vains titres de vaillants, de héros, d'invincibles fussent un tribut d'éloges qu'ils eussent mérité. Ils n'attribuaient leur succès qu'au soin extrême qu'ils avaient eu d'éviter jusqu'à la plus petite faute.

Éviter jusqu'à la plus petite faute veut dire que, quoiqu'il fasse, il s'assure la victoire ; il conquiert un ennemi qui a déjà

subi la défaite ; dans les plans jamais un déplacement inutile, dans la stratégie jamais un pas de fait en vain. Le commandant habile prend une position telle qu'il ne peut subir une défaite ; il ne manque aucune circonstance propre à lui garantir la maîtrise de son ennemi.

Une armée victorieuse remporte l'avantage, avant d'avoir cherché la bataille ; une armée vouée à la défaite combat dans l'espoir de gagner.

Ceux qui sont zélés dans l'art de la guerre cultivent le *Tao* et préservent les régulations ; ils sont donc capables de formuler des politiques de victoire.

Avant que d'en venir au combat, ils tâchaient d'humilier leurs ennemis, ils les mortifiaient, ils les fatiguaient de mille manières. Leurs propres camps étaient des lieux toujours à l'abri de toute insulte, des lieux toujours à couvert de toute surprise, des lieux toujours impénétrables. Ces généraux croyaient que, pour vaincre, il fallait que les troupes demandassent le combat avec ardeur ; et ils étaient persuadés que, lorsque ces mêmes troupes demandaient la victoire avec empressement, il arrivait ordinairement qu'elles étaient vaincues.

Ils ne veulent point dans les troupes une confiance trop aveugle, une confiance qui dégénère en présomption. Les troupes qui demandent la victoire sont des troupes ou amollies par la paresse, ou timides, ou présomptueuses. Des troupes au contraire qui, sans penser à la victoire, demandent le combat, sont des troupes endurcies au travail, des troupes vraiment aguerries, des troupes toujours sûres de vaincre.

C'est ainsi que d'un ton assuré ils osaient prévoir les triomphes ou les défaites, avant même que d'avoir fait un pas pour s'assurer des uns ou pour se préserver des autres.

Maintenant, voici les cinq éléments de l'art de la guerre :

I. La mesure de l'espace.

II. L'estimation des quantités.

III. Les règles de calcul.

IV. Les comparaisons.

V. Les chances de victoire.

Les mesures de l'espace sont dérivées du terrain ;
les quantités dérivent de la mesure ;
les chiffres émanent des quantités ;
les comparaisons découlent des chiffres ;
et la victoire est le fruit des comparaisons.

C'est par la disposition des forces qu'un général victorieux est capable de mener son peuple au combat, telles les eaux contenues qui, soudain relâchées, plongent dans un abîme sans fond.

Vous donc, qui êtes à la tête des armées, n'oubliez rien pour vous rendre digne de l'emploi que vous exercez. Jetez les yeux sur les mesures qui contiennent les quantités, et sur celles qui déterminent les dimensions : rappelez-vous les règles de calcul ; considérez les effets de la balance ; la victoire n'est que le fruit d'une supputation exacte.

Les considérations sur les différentes mesures vous conduiront à la connaissance de ce que la terre peut offrir d'utile pour vous ; vous saurez ce qu'elle produit, et vous profiterez toujours de ses dons ; vous n'ignorerez point les différentes routes qu'il faudra tenir pour arriver sûrement au terme que vous vous serez proposé.

Par le calcul, estimez si l'ennemi peut être attaqué, et c'est seulement après cela que la population doit être mobilisée et les troupes levées ; apprenez à distribuer toujours à propos les munitions de guerre et de bouche, à ne jamais donner dans les excès du trop ou du trop peu.

Enfin, si vous rappelez dans votre esprit les victoires qui ont été remportées en différents temps, et toutes les circonstances qui les ont accompagnées, vous n'ignorerez point les différents usages qu'on en aura faits, et vous saurez quels sont les avantages qu'elles auront procurés, ou quels sont les préjudices qu'elles auront portés aux vainqueurs eux-mêmes.

Un Y surpasse un *Tchou*. Dans les plateaux d'une balance, le Y emporte le *Tchou*. Soyez à vos ennemis ce que le *Y* est au *Tchou*.[1]

Après un premier avantage, n'allez pas vous endormir ou vouloir donner à vos troupes un repos hors de saison. Poussez votre pointe avec la même rapidité qu'un torrent qui se précipiterait de mille toises de haut. Que votre ennemi n'ait pas le temps de se reconnaître, et ne pensez à recueillir les fruits de votre victoire que lorsque sa défaite entière vous aura mis en état de le faire sûrement, avec loisir et tranquillité.

---

[1] *Si Y pèse environ 700 grammes,* Tchou ne *pèse même pas un gramme*

Article V
De la contenance

Sun Tzu dit : Généralement, le commandement du grand nombre est le même que pour le petit nombre, ce n'est qu'une question d'organisation. Contrôler le grand et le petit nombre n'est qu'une seule et même chose, ce n'est qu'une question de formation et de transmission des signaux.

Ayez les noms de tous les officiers tant généraux que subalternes ; inscrivez-les dans un catalogue à part, avec la note des talents et de la capacité de chacun d'eux, afin de pouvoir les employer avec avantage lorsque l'occasion en sera venue. Faites en sorte que tous ceux que vous devez commander soient persuadés que votre principale attention est de les préserver de tout dommage.

Les troupes que vous ferez avancer contre l'ennemi doivent être comme des pierres que vous lanceriez contre des œufs. De vous à l'ennemi, il ne doit y avoir d'autre différence que celle du fort au faible, du vide au plein.

La certitude de subir l'attaque de l'ennemi sans subir une défaite est fonction de la combinaison entre l'utilisation *directe* et *indirecte* des forces.[2]

Usez généralement des forces directes pour engager la bataille, et des forces indirectes pour emporter la décision. Les ressources de ceux qui sont habiles dans l'utilisation des forces

---

[2] *Directe* : fixer et distraire. *Indirecte* : rompre là où le coup n'est pas anticipé

indirectes sont aussi infinies que celles des Cieux et de la Terre, et aussi inépuisables que le cours des grandes rivières.

Attaquez à découvert, mais soyez vainqueur en secret. Voilà en peu de mots en quoi consiste l'habileté et toute la perfection même du gouvernement des troupes. Le grand jour et les ténèbres, l'apparent et le secret ; voilà tout l'art. Ceux qui le possèdent sont comparables au Ciel et à la Terre, dont les mouvements ne sont jamais sans effet : ils ressemblent aux fleuves et aux mers dont les eaux ne sauraient tarir. Fussent-ils plongés dans les ténèbres de la mort, ils peuvent revenir à la vie ; comme le soleil et la lune, ils ont le temps où il faut se montrer, et celui où il faut disparaître ; comme les quatre saisons, ils ont les variétés qui leur conviennent ; comme les cinq tons de la musique, comme les cinq couleurs, comme les cinq goûts, ils peuvent aller à l'infini. Car qui a jamais entendu tous les airs qui peuvent résulter de la différente combinaison des tons ? Qui a jamais vu tout ce que peuvent présenter les couleurs différemment nuancées ? Qui a jamais savouré tout ce que les goûts différemment tempérés peuvent offrir d'agréable ou de piquant ? On n'assigne cependant que cinq couleurs et cinq sortes de goût.

Dans l'art militaire, et dans le bon gouvernement des troupes, il n'y a certes que deux sortes de forces ; leurs combinaisons étant sans limites, personne ne peut toutes les comprendre. Ces forces sont mutuellement productives et agissent entre elles. Ce serait dans la pratique une chaîne d'opérations dont on ne saurait voir le bout, tels ces anneaux multiples et entremêlés qu'il faut assembler pour former un annulaire, c'est comme une roue en mouvement qui n'a ni commencement ni fin.

Dans l'art militaire, chaque opération particulière a des parties qui demandent le grand jour, et des parties qui veulent les ténèbres du secret. Vouloir les assigner, cela ne se peut ; les circonstances peuvent seules les faire connaître et les déterminer. On oppose les plus grands quartiers de rochers à des eaux

rapides dont on veut resserrer le lit : on n'emploie que des filets faibles et déliés pour prendre les petits oiseaux. Cependant, le fleuve rompt quelquefois ses digues après les avoir minées peu à peu, et les oiseaux viennent à bout de briser les chaînes qui les retiennent, à force de se débattre.

C'est par son élan que l'eau des torrents se heurte contre les rochers ; c'est sur la mesure de la distance que se règle le faucon pour briser le corps de sa proie.

Ceux-là possèdent véritablement l'art de bien gouverner les troupes, qui ont su et qui savent rendre leur puissance formidable, qui ont acquis une autorité sans borne, qui ne se laissent abattre par aucun événement, quelque fâcheux qu'il puisse être ; qui ne font rien avec précipitation ; qui se conduisent, lors même qu'ils sont surpris, avec le sang-froid qu'ils ont ordinairement dans les actions méditées et dans les cas prévus longtemps auparavant, et qui agissent toujours dans tout ce qu'ils font avec cette promptitude qui n'est guère que le fruit de l'habileté, jointe à une longue expérience. Ainsi l'élan de celui qui est habile dans l'art de la guerre est irrésistible, et son attaque est réglée avec précision.

Le potentiel de ces sortes de guerriers est comme celui de ces grands arcs totalement bandés, tout plie sous leurs coups, tout est renversé. Tels qu'un globe qui présente une égalité parfaite entre tous les points de sa surface, ils sont également forts partout ; partout leur résistance est la même. Dans le fort de la mêlée et d'un désordre apparent, ils savent garder un ordre que rien ne saurait interrompre, ils font naître la force du sein même de la faiblesse, ils font sortir le courage et la valeur du milieu de la poltronnerie et de la pusillanimité.

Mais savoir garder un ordre merveilleux au milieu même du désordre, cela ne se peut sans avoir fait auparavant de profondes réflexions sur tous les événements qui peuvent arriver.

Faire naître la force du sein même de la faiblesse, cela n'appartient qu'à ceux qui ont une puissance absolue et une autorité sans bornes (par le mot de puissance il ne faut pas entendre ici domination, mais cette faculté qui fait qu'on peut réduire en acte tout ce qu'on se propose). Savoir faire sortir le courage et la valeur du milieu de la poltronnerie et de la pusillanimité, c'est être héros soi-même, c'est être plus que héros, c'est être au-dessus des plus intrépides.

Un commandant habile recherche la victoire dans la situation et ne l'exige pas de ses subordonnés.

Quelque grand, quelque merveilleux que tout cela paraisse, j'exige cependant quelque chose de plus encore de ceux qui gouvernent les troupes : c'est l'art de faire mouvoir à son gré les ennemis. Ceux qui le possèdent, cet art admirable, disposent de la contenance de leurs gens et de l'armée qu'ils commandent, de telle sorte qu'ils font venir l'ennemi toutes les fois qu'ils le jugent à propos ; ils savent faire des libéralités quand il convient, ils en font même à ceux qu'ils veulent vaincre : ils donnent à l'ennemi et l'ennemi reçoit, ils lui abandonnent et il vient prendre. Ils sont prêts à tout ; ils profitent de toutes les circonstances ; toujours méfiants ils font surveiller les subordonnés qu'ils emploient et, se méfiant d'eux-mêmes, ils ne négligent aucun moyen qui puisse leur être utile.

Ils regardent les hommes, contre lesquels ils doivent combattre, comme des pierres ou des pièces de bois qu'ils seraient chargés de faire rouler de haut en bas.

La pierre et le bois n'ont aucun mouvement de leur nature ; s'ils sont une fois en repos, ils n'en sortent pas d'eux-mêmes, mais ils suivent le mouvement qu'on leur imprime ; s'ils sont carrés, ils s'arrêtent d'abord ; s'ils sont ronds, ils roulent jusqu'à

ce qu'ils trouvent une résistance plus forte que la force qui leur était imprimée.

Faites en sorte que l'ennemi soit entre vos mains comme une pierre de figure ronde, que vous auriez à faire rouler d'une montagne qui aurait mille toises de haut : la force qui lui est imprimée est minime, les résultats sont énormes. C'est en cela qu'on reconnaîtra que vous avez de la puissance et de l'autorité.

Article VI
Du plein et du vide

Sun Tzu dit : Une des choses les plus essentielles que vous ayez à faire avant le combat, c'est de bien choisir le lieu de votre campement. Pour cela il faut user de diligence, il ne faut pas se laisser prévenir par l'ennemi, il faut être campé avant qu'il ait eu le temps de vous reconnaître, avant même qu'il ait pu être instruit de votre marche. La moindre négligence en ce genre peut être pour vous de la dernière conséquence. En général, il n'y a que du désavantage à camper après les autres.

Celui qui est capable de faire venir l'ennemi de sa propre initiative le fait en lui offrant quelque avantage ; et celui qui est désireux de l'en empêcher le fait en le blessant.

Celui qui est chargé de la conduite d'une armée, ne doit point se fier à d'autres pour un choix de cette importance ; il doit faire quelque chose de plus encore. S'il est véritablement habile, il pourra disposer à son gré du campement même et de toutes les marches de son ennemi. Un grand général n'attend pas qu'on le fasse aller, il sait faire venir. Si vous faites en sorte que l'ennemi cherche à se rendre de son plein gré dans les lieux où vous souhaitez précisément qu'il aille, faites en sorte aussi de lui aplanir toutes les difficultés et de lever tous les obstacles qu'il pourrait rencontrer ; de crainte qu'alarmé par les impossibilités qu'il suppute, où les inconvénients trop manifestes qu'il découvre, il renonce à son dessein. Vous en serez pour votre travail et pour vos peines, peut-être même pour quelque chose de plus.

La grande science est de lui faire vouloir tout ce que vous voulez qu'il fasse, et de lui fournir, sans qu'il s'en aperçoive, tous les moyens de vous seconder.

Après que vous aurez ainsi disposé du lieu de votre campement et de celui de l'ennemi lui-même, attendez tranquillement que votre adversaire fasse les premières démarches ; mais en attendant, tâchez de l'affamer au milieu de l'abondance, de lui procurer du tracas dans le sein du repos, et de lui susciter mille terreurs dans le temps même de sa plus grande sécurité.

Si, après avoir longtemps attendu, vous ne voyez pas que l'ennemi se dispose à sortir de son camp, sortez vous-même du vôtre ; par votre mouvement provoquez le sien, donnez-lui de fréquentes alarmes, faites-lui naître l'occasion de faire quelque imprudence dont vous puissiez tirer du profit.

S'il s'agit de garder, gardez avec force : ne vous endormez point. S'il s'agit d'aller, allez promptement, allez sûrement par des chemins qui ne soient connus que de vous.

Rendez-vous dans des lieux où l'ennemi ne puisse pas soupçonner que vous ayez dessein d'aller. Sortez tout à coup d'où il ne vous attend pas, et tombez sur lui lorsqu'il y pensera le moins.

Pour être certain de prendre ce que vous attaquez, il faut donner l'assaut là où il ne se protège pas ; pour être certain de garder ce que vous défendez, il faut défendre un endroit que l'ennemi n'attaque pas.

Si après avoir marché assez longtemps, si par vos marches et contre-marches vous avez parcouru l'espace de mille lieues sans que vous ayez reçu encore aucun dommage, sans même que vous ayez été arrêté, concluez : ou que l'ennemi ignore vos desseins, ou qu'il a peur de vous, ou qu'il ne fait pas garder les

postes qui peuvent être de conséquence pour lui. Évitez de tomber dans un pareil défaut.

Le grand art d'un général est de faire en sorte que l'ennemi ignore toujours le lieu où il aura à combattre, et de lui dérober avec soin la connaissance des postes qu'il fait garder. S'il en vient à bout, et qu'il puisse cacher de même jusqu'aux moindres de ses démarches, ce n'est pas seulement un habile général, c'est un homme extraordinaire, c'est un prodige. Sans être vu, il voit ; il entend, sans être entendu ; il agit sans bruit et dispose comme il lui plaît du sort de ses ennemis.

De plus, si, les armées étant déployées, vous n'apercevez pas qu'il y ait un certain vide qui puisse vous favoriser, ne tentez pas d'enfoncer les bataillons ennemis. Si, lorsqu'ils prennent la fuite, ou qu'ils retournent sur leurs pas, ils usent d'une extrême diligence et marchent en bon ordre, ne tentez pas de les poursuivre ; ou, si vous les poursuivez, que ce ne soit jamais ni trop loin, ni dans les pays inconnus. Si, lorsque vous avez dessein de livrer la bataille, les ennemis restent dans leurs retranchements, n'allez pas les y attaquer, surtout s'ils sont bien retranchés, s'ils ont de larges fossés et des murailles élevées qui les couvrent. Si, au contraire, croyant qu'il n'est pas à propos de livrer le combat, vous voulez l'éviter, tenez-vous dans vos retranchements, et disposez-vous à soutenir l'attaque et à faire quelques sorties utiles.

Laissez fatiguer les ennemis, attendez qu'ils soient ou en désordre ou dans une très grande sécurité ; vous pourrez sortir alors et fondre sur eux avec avantage. Ayez constamment une extrême attention à ne jamais séparer les différents corps de vos armées. Faites qu'ils puissent toujours se soutenir aisément les uns les autres ; au contraire, faites faire à l'ennemi le plus de diversion qu'il se pourra. S'il se partage en dix corps, attaquez chacun d'eux séparément avec votre armée toute entière ; c'est le véritable moyen de combattre toujours avec avantage. De

cette sorte, quelque petite que soit votre armée, le grand nombre sera toujours de votre côté.

Que l'ennemi ne sache jamais comment vous avez l'intention de le combattre, ni la manière dont vous vous disposez à l'attaquer, ou à vous défendre. Car, s'il se prépare au front, ses arrières seront faibles ; s'il se prépare à l'arrière, son front sera fragile ; s'il se prépare à sa gauche, sa droite sera vulnérable ; s'il se prépare à sa droite, sa gauche sera affaiblie ; et s'il se prépare en tous lieux, il sera partout en défaut. S'il l'ignore absolument, il fera de grands préparatifs, il tâchera de se rendre fort de tous les côtés, il divisera ses forces, et c'est justement ce qui fera sa perte.

Pour vous, n'en faites pas de même : que vos principales forces soient toutes du même côté ; si vous voulez attaquer de front, faites choix d'un secteur, et mettez à la tête de vos troupes tout ce que vous avez de meilleur. On résiste rarement à un premier effort, comme, au contraire, on se relève difficilement quand on d'abord du dessous. L'exemple des braves suffit pour encourager les plus lâches. Ceux-ci suivent sans peine le chemin qu'on leur montre, mais ils ne sauraient eux-mêmes le frayer. Si vous voulez faire donner l'aile gauche, tournez tous vos préparatifs de ce côté-là, et mettez à l'aile droite ce que vous avez de plus faible ; mais si vous voulez vaincre par l'aile droite, que ce soit à l'aile droite aussi que soient vos meilleures troupes et toute votre attention.

Celui qui dispose de peu d'hommes doit se préparer contre l'ennemi, celui qui en a beaucoup doit faire en sorte que l'ennemi se prépare contre lui.

Ce n'est pas tout. Comme il est essentiel que vous connaissiez à fond le lieu où vous devez combattre, il n'est pas moins important que vous soyez instruit du jour, de l'heure, du moment même du combat ; c'est une affaire de calcul sur laquelle il

ne faut pas vous négliger. Si l'ennemi est loin de vous, sachez, jour par jour, le chemin qu'il fait, suivez-le pas à pas, quoique en apparence vous restiez immobile dans votre camp ; voyez tout ce qu'il fait, quoique vos yeux ne puissent pas aller jusqu'à lui ; écoutez tous les discours, quoique vous soyez hors de portée de l'entendre ; soyez témoin de toute sa conduite, entrez même dans le fond de son cœur pour y lire ses craintes ou ses espérances.

Pleinement instruit de tous ses desseins, de toutes ses marches, de toutes ses actions, vous le ferez venir chaque jour précisément où vous voulez qu'il arrive. En ce cas, vous l'obligerez à camper de manière que le front de son armée ne puisse pas recevoir du secours de ceux qui sont à la queue, que l'aile droite ne puisse pas aider l'aile gauche, et vous le combattrez ainsi dans le lieu et au temps qui vous conviendront le plus.

Avant le jour déterminé pour le combat, ne soyez ni trop loin ni trop près de l'ennemi. L'espace de quelques lieues seulement est le terme qui doit vous en approcher le plus, et dix lieues entières sont le plus grand espace que vous deviez laisser entre votre armée et la sienne.

Ne cherchez pas à avoir une armée trop nombreuse, la trop grande quantité de monde est souvent plus nuisible qu'elle n'est utile. Une petite armée bien disciplinée est invincible sous un bon général. À quoi servaient au roi d'Yue les belles et nombreuses cohortes qu'il avait sur pied, lorsqu'il était en guerre contre le roi de Ou ? Celui-ci, avec peu de troupes, avec une poignée de monde, le vainquit, le dompta, et ne lui laissa, de tous ses États, qu'un souvenir amer, et la honte éternelle de les avoir si mal gouvernés.

Je dis que la victoire peut être créée ; même si l'ennemi est en nombre, je peux l'empêcher d'engager le combat ; car, s'il ignore ma situation militaire, je peux faire en sorte qu'il se pré-

occupe de sa propre préparation : ainsi je lui ôte le loisir d'établir les plans pour me battre.

I. Détermine les plans de l'ennemi et tu sauras quelle stratégie sera couronnée de succès et celle qui ne le sera pas.

II. Perturbe-le et fais-lui dévoiler son ordre de bataille.

III. Détermine ses dispositions et fais-lui découvrir son champ de bataille.

IV. Mets-le à l'épreuve et apprends où sa force est abondante et où elle est déficiente.

V. La suprême tactique consiste à disposer ses troupes sans forme apparente ; alors les espions les plus pénétrants ne peuvent fureter et les sages ne peuvent établir des plans contre vous.

VI. C'est selon les formes que j'établis des plans pour la victoire, mais la multitude ne le comprend guère. Bien que tous puissent voir les aspects extérieurs, personne ne peut comprendre la voie selon laquelle j'ai créé la victoire.

VII. Et quand j'ai remporté une bataille, je ne répète pas ma tactique, mais je réponds aux circonstances selon une variété infinie de voies.

Cependant si vous n'aviez qu'une petite armée, n'allez pas mal à propos vouloir vous mesurer avec une armée nombreuse ; vous avez bien des précautions à prendre avant que d'en venir là. Quand on a les connaissances dont j'ai parlé plus haut, on sait s'il faut attaquer, ou se tenir simplement sur la défensive ; on sait quand il faut rester tranquille, et quand il est temps de se mettre en mouvement ; et si l'on est forcé de combattre, on sait si l'on sera vainqueur ou vaincu. À voir simplement la conte-

nance des ennemis, on peut conclure sa victoire ou sa défaite, sa perte ou son salut. Encore une fois, si vous voulez attaquer le premier, ne le faites pas avant d'avoir examiné si vous avez tout ce qu'il faut pour réussir.

Au moment de déclencher votre action, lisez dans les premiers regards de vos soldats ; soyez attentif à leurs premiers mouvements ; et par leur ardeur ou leur nonchalance, par leur crainte ou leur intrépidité, concluez au succès ou à la défaite. Ce n'est point un présage trompeur que celui de la première contenance d'une armée prête à livrer le combat. Il en est telle qui ayant remporté la plus signalée victoire aurait été entièrement défaite si la bataille s'était livrée un jour plus tôt, ou quelques heures plus tard.

Il en doit être des troupes à peu près comme d'une eau courante. De même que l'eau qui coule évite les hauteurs et se hâte vers le pays plat, de même une armée évite la force et frappe la faiblesse.

Si la source est élevée, la rivière ou le ruisseau coulent rapidement. Si la source est presque de niveau, on s'aperçoit à peine de quelque mouvement. S'il se trouve quelque vide, l'eau le remplit d'elle-même dès qu'elle trouve la moindre issue qui la favorise. S'il y a des endroits trop pleins, l'eau cherche naturellement à se décharger ailleurs.

Pour vous, si, en parcourant les rangs de votre armée, vous voyez qu'il y a du vide, il faut le remplir ; si vous trouvez du surabondant, il faut le diminuer ; si vous apercevez du trop haut, il faut l'abaisser ; s'il y du trop bas, il faut le relever.

L'eau, dans son cours, suit la situation du terrain dans lequel elle coule ; de même, votre armée doit s'adapter au terrain sur lequel elle se meut. L'eau qui n'a point de pente ne saurait

couler ; des troupes qui ne sont pas bien conduites ne sauraient vaincre.

Le général habile tirera parti des circonstances même les plus dangereuses et les plus critiques. Il saura faire prendre la forme qu'il voudra, non seulement à l'armée qu'il commande mais encore à celle des ennemis.

Les troupes, quelles qu'elles puissent être, n'ont pas des qualités constantes qui les rendent invincibles ; les plus mauvais soldats peuvent changer en bien et devenir d'excellents guerriers.

Conduisez-vous conformément à ce principe ; ne laissez échapper aucune occasion, lorsque vous la trouverez favorable. Les cinq éléments ne sont pas partout ni toujours également purs ; les quatre saisons ne se succèdent pas de la même manière chaque année ; le lever et le coucher du soleil ne sont pas constamment au même point de l'horizon. Parmi les jours, certains sont longs, d'autres courts. La lune croît et décroît et n'est pas toujours également brillante. Une armée bien conduite et bien disciplinée imite à propos toutes ces variétés.

Article VII
De l'affrontement direct et indirect

Sun Tzu dit : Après que le général aura reçu du souverain l'ordre de tenir la campagne, il rassemble les troupes et mobilise le peuple ; il fait de l'armée un ensemble harmonieux. Maintenant il doit mettre son attention à leur procurer des campements avantageux, car c'est de là principalement que dépend la réussite de ses projets et de toutes ses entreprises. Cette affaire n'est pas d'une exécution aussi facile qu'on pourrait bien se l'imaginer ; les difficultés s'y rencontrent souvent sans nombre, et de toutes espèces ; il ne faut rien oublier pour les aplanir et pour les vaincre.

Les troupes une fois campées, il faut tourner ses vues du côté du près et du loin, des avantages et des pertes, du travail et du repos, de la diligence et de la lenteur ; c'est-à-dire qu'il faut rendre près ce qui est loin, tirer profit de ses pertes même, substituer un utile travail à un honteux repos, convertir la lenteur en diligence ; il faut que vous soyez près lorsque l'ennemi vous croit bien loin ; que vous ayez un avantage réel lorsque l'ennemi croit vous avoir occasionné quelques pertes ; que vous soyez occupé de quelque utile travail lorsqu'il vous croit enseveli dans le repos, et que vous usiez de toute sorte de diligence lorsqu'il ne croit apercevoir dans vous que de la lenteur : c'est ainsi qu'en lui donnant le change, vous l'endormirez lui-même pour pouvoir l'attaquer lorsqu'il y pensera le moins, et sans qu'il ait le temps de se reconnaître.

L'art de profiter du près et du loin consiste à tenir l'ennemi éloigné du lieu que vous aurez choisi pour votre campement, et de tous les postes qui vous paraîtront de quelque conséquence. Il consiste à éloigner de l'ennemi tout ce qui pourrait lui être

avantageux, et à rapprocher de vous tout ce dont vous pourrez tirer quelque avantage. Il consiste ensuite à vous tenir continuellement sur vos gardes pour n'être pas surpris, et à veiller sans cesse pour épier le moment de surprendre votre adversaire.

Ainsi prenez une voie indirecte et divertissez l'ennemi en lui présentant le leurre[3] ; de cette façon vous pouvez vous mettre en route après lui, et arriver avant lui. Celui qui est capable de faire cela comprend l'approche directe et indirecte.

De plus : ne vous engagez jamais dans de petites actions que vous ne soyez sûr qu'elles tourneront à votre avantage, et encore ne le faites point si vous n'y êtes comme forcé, mais surtout gardez-vous bien de vous engager à une action générale si vous n'êtes comme assuré d'une victoire complète. Il est très dangereux d'avoir de la précipitation dans des cas semblables ; une bataille risquée mal à propos peut vous perdre entièrement : le moins qu'il puisse vous arriver, si l'événement en est douteux, ou que vous ne réussissiez qu'à demi, c'est de vous voir frustré de la plus grande partie de vos espérances, et de ne pouvoir parvenir à vos fins.

Avant que d'en venir à un combat définitif, il faut que vous l'ayez prévu, et que vous y soyez préparé depuis longtemps ; ne comptez jamais sur le hasard dans tout ce que vous ferez en ce genre. Après que vous aurez résolu de livrer la bataille, et que les préparatifs en seront déjà faits, laissez en lieu de sûreté tout le bagage inutile, faites dépouiller vos gens de tout ce qui pourrait les embarrasser ou les surcharger ; de leurs armes mêmes, ne leur laissez que celles qu'ils peuvent porter aisément.

---

3 *Morceau de cuir rouge en forme d'oiseau auquel on attachait un appât pour faire revenir le faucon sur le poing*

Veillez, lorsque vous abandonnez votre camp dans l'espoir d'un avantage probable, à ce que celui-ci soit supérieur aux approvisionnements que vous abandonnez sûrement.

Si vous devez aller un peu loin, marchez jour et nuit ; faites le double du chemin ordinaire ; que l'élite de vos troupes soit à la tête ; mettez les plus faibles à la queue.

Prévoyez tout, disposez tout, et fondez sur l'ennemi lorsqu'il vous croit encore à cent lieues d'éloignement : dans ce cas, je vous annonce la victoire.

Mais si ayant à faire cent lieues de chemin avant que de pouvoir l'atteindre, vous n'en faites de votre côté que cinquante, et que l'ennemi s'étant avancé en fait autant ; de dix parties, il y en a cinq que vous serez vaincu, comme de trois parties il y en a deux que vous serez vainqueur. Si l'ennemi n'apprend que vous allez à lui que lorsqu'il ne vous reste plus que trente lieues à faire pour pouvoir le joindre, il est difficile que, dans le peu de temps qui lui reste, il puisse pourvoir à tout et se préparer à vous recevoir.

Sous prétexte de faire reposer vos gens, gardez-vous bien de manquer l'attaque, dès que vous serez arrivé. Un ennemi surpris est à demi vaincu ; il n'en est pas de même s'il a le temps de se reconnaître ; bientôt, il peut trouver des ressources pour vous échapper, et peut-être même pour vous perdre.

Ne négligez rien de tout ce qui peut contribuer au bon ordre, à la santé, à la sûreté de vos gens tant qu'ils seront sous votre conduite ; ayez grand soin que les armes de vos soldats soient toujours en bon état. Faites en sorte que les vivres soient sains, et ne leur manquent jamais ; ayez attention à ce que les provisions soient abondantes, et rassemblées à temps, car si vos troupes sont mal armées, s'il y a disette de vivres dans le camp,

et si vous n'avez pas d'avance toutes les provisions nécessaires, il est difficile que vous puissiez réussir.

N'oubliez pas d'entretenir des intelligences secrètes avec les ministres étrangers, et soyez toujours instruit des desseins que peuvent avoir les princes alliés ou tributaires, des intentions bonnes ou mauvaises de ceux qui peuvent influer sur la conduite du maître que vous servez, et vous attirer vos ordres ou des défenses qui pourraient traverser vos projets et rendre par là tous vos soins inutiles.

Votre prudence et votre valeur ne sauraient tenir longtemps contre leurs cabales ou leurs mauvais conseils. Pour obvier à cet inconvénient, consultez-les dans certaines occasions, comme si vous aviez besoin de leurs lumières : que tous leurs amis soient les vôtres ; ne soyez jamais divisé d'intérêt avec eux, cédez-leur dans les petites choses, en un mot entretenez l'union la plus étroite qu'il vous sera possible.

Ayez une connaissance exacte et de détail de tout ce qui vous environne ; sachez où il y a une forêt, un petit bois, une rivière, un ruisseau, un terrain aride et pierreux, un lieu marécageux et malsain, une montagne, une colline, une petite élévation, un vallon, un précipice, un défilé, un champ ouvert, enfin tout ce qui peut servir ou nuire aux troupes que vous commandez. S'il arrive que vous soyez hors d'état de pouvoir être instruit par vous-même de l'avantage ou du désavantage du terrain, ayez des guides locaux sur lesquels vous puissiez compter sûrement.

La force militaire est réglée sur sa relation au semblant.

Déplacez-vous quand vous êtes à votre avantage, et créez des changements de situation en dispersant et concentrant les forces.

Dans les occasions où il s'agira d'être tranquille, qu'il règne dans votre camp une tranquillité semblable à celle qui règne au milieu des plus épaisses forêts. Lorsque, au contraire, il s'agira de faire des mouvements et du bruit, imitez le fracas du tonnerre ; s'il faut être ferme dans votre poste, soyez-y immobile comme une montagne ; s'il faut sortir pour aller au pillage, ayez l'activité du feu ; s'il faut éblouir l'ennemi, soyez comme un éclair ; s'il faut cacher vos desseins, soyez obscur comme les ténèbres. Gardez-vous sur toutes choses de faire jamais aucune sortie en vain. Lorsque vous ferez tant que d'envoyer quelque détachement, que ce soit toujours dans l'espérance, ou, pour mieux dire, dans la certitude d'un avantage réel. Pour éviter les mécontentements, faites toujours une exacte et juste répartition de tout ce que vous aurez enlevé à l'ennemi.

Celui qui connaît l'art de l'approche directe et indirecte sera victorieux. Voilà l'art de l'affrontement.

À tout ce que je viens de dire, il faut ajouter la manière de donner vos ordres et de les faire exécuter. Il est des occasions et des campements où la plupart de vos gens ne sauraient ni vous voir ni vous entendre ; les tambours, les étendards et les drapeaux peuvent suppléer à votre voix et à votre présence. Instruisez vos troupes de tous les signaux que vous pouvez employer. Si vous avez à faire des évolutions pendant la nuit, faites exécuter des ordres au bruit d'un grand nombre de tambours. Si, au contraire, c'est pendant le jour qu'il faut que vous agissiez, employez les drapeaux et les étendards pour faire savoir vos volontés.

Le fracas d'un grand nombre de tambours servira pendant la nuit autant à jeter l'épouvante parmi vos ennemis qu'à ranimer le courage de vos soldats : l'éclat d'un grand nombre d'étendards, la multitude de leurs évolutions, la diversité de leurs couleurs, et la bizarrerie de leur assemblage, en instruisant vos gens, les tiendront toujours en haleine pendant le jour, les

occuperont et leur réjouiront le cœur, en jetant le trouble et la perplexité dans celui de vos ennemis.

Ainsi, outre l'avantage que vous aurez de faire savoir promptement toutes vos volontés à votre armée entière dans le même moment, vous aurez encore celui de lasser votre ennemi, en le rendant attentif à tout ce qu'il croit que vous voulez entreprendre, de lui faire naître des doutes continuels sur la conduite que vous devez tenir, et de lui inspirer d'éternelles frayeurs.

Si quelque brave veut sortir seul hors des rangs pour aller provoquer l'ennemi, ne le permettez point ; il arrive rarement qu'un tel homme puisse revenir. Il périt pour l'ordinaire, ou par la trahison, ou accablé par le grand nombre.

Lorsque vous verrez vos troupes bien disposées, ne manquez pas de profiter de leur ardeur : c'est à l'habileté du général à faire naître les occasions et à distinguer lorsqu'elles sont favorables ; mais il ne doit pas négliger pour cela de prendre l'avis des officiers généraux, ni de profiter de leurs lumières, surtout si elles ont le bien commun pour objet.

On peut voler à une armée son esprit et lui dérober son adresse, de même que le courage de son commandant.

Au petit matin, les esprits sont pénétrants ; durant la journée, ils s'alanguissent, et le soir, ils rentrent à la maison.

Mei Yao-tchen dit que matin, journée et soir représentent les phases d'une longue campagne.

Lors donc que vous voudrez attaquer l'ennemi, choisissez, pour le faire avec avantage, le temps où les soldats sont censés devoir être faibles ou fatigués. Vous aurez pris auparavant vos précautions, et vos troupes reposées et fraîches auront de leur

côté l'avantage de la force et de la vigueur. Tel est le contrôle du *facteur moral.*

Si vous voyez que l'ordre règne dans les rangs ennemis, attendez qu'il soit interrompu, et que vous aperceviez quelque désordre. Si leur trop grande proximité vous offusque ou vous gêne, éloignez-vous afin de vous placer dans des dispositions plus sereines. Tel est le contrôle du *facteur mental.*

Si vous voyez qu'ils ont de l'ardeur, attendez qu'elle se ralentisse et qu'ils soient accablés sous le poids de l'ennui ou de la fatigue. Tel est le contrôle du *facteur physique*.

S'ils se sauvent sur des lieux élevés, ne les y poursuivez point ; si vous êtes vous-même dans des lieux peu favorables, ne soyez pas longtemps sans changer de situation. N'engagez pas le combat lorsque l'ennemi déploie ses bannières bien rangées et de formations en rang impressionnant ; voilà le contrôle des *facteurs de changement des circonstances*.

Si, réduits au désespoir, ils viennent pour vaincre ou pour périr, évitez leur rencontre.

À un ennemi encerclé vous devez laisser une voie de sortie.

Si les ennemis réduits à l'extrémité abandonnent leur camp et veulent se frayer un chemin pour aller camper ailleurs, ne les arrêtez pas.

S'ils sont agiles et lestes, ne courez pas après eux ; s'ils manquent de tout, prévenez leur désespoir.

Ne vous acharnez pas sur un ennemi aux abois.

Voilà à peu près ce que j'avais à vous dire sur les différents avantages que vous devez tâcher de vous procurer lorsque à la

tête d'une armée vous aurez à vous mesurer avec des ennemis qui, peut-être aussi prudents et aussi vaillants que vous, ne pourraient être vaincus, si vous n'usez de votre part des petits stratagèmes dont je viens de parler.

Article VIII
Des neuf changements

Sun Tzu dit : Ordinairement l'emploi des armées relève du commandant en chef, après que le souverain l'a mandaté pour mobiliser le peuple et assembler l'armée.

I. Si vous êtes dans des lieux marécageux, dans les lieux où il y a à craindre les inondations, dans les lieux couverts d'épaisses forêts ou de montagnes escarpées, dans des lieux déserts et arides, dans des lieux où il n'y a que des rivières et des ruisseaux, dans des lieux enfin d'où vous ne puissiez aisément tirer du secours, et où vous ne seriez appuyé d'aucune façon, tâchez d'en sortir le plus promptement qu'il vous sera possible. Allez chercher quelque endroit spacieux et vaste où vos troupes puissent s'étendre, d'où elles puissent sortir aisément, et où vos alliés puissent sans peine vous porter les secours dont vous pourriez avoir besoin.

II. Évitez, avec une extrême attention, de camper dans des lieux isolés ; ou si la nécessité vous y force, n'y restez qu'autant de temps qu'il en faut pour en sortir. Prenez sur-le-champ des mesures efficaces pour le faire en sûreté et en bon ordre.

III. Si vous vous trouvez dans des lieux éloignés des sources, des ruisseaux et des puits, où vous ne trouviez pas aisément des vivres et du fourrage, ne tardez pas de vous en tirer. Avant que de décamper, voyez si le lieu que vous choisissez est à l'abri par quelque montagne au moyen de laquelle vous soyez à couvert des surprises de l'ennemi, si vous pouvez en sortir aisément, et si vous y avez les commodités nécessaires pour vous procurer les vivres et les autres provisions ; s'il est tel, n'hésitez point à vous en emparer.

IV. Si vous êtes dans un lieu de mort, cherchez l'occasion de combattre. J'appelle lieu de mort ces sortes d'endroits où l'on a aucune ressource, où l'on dépérit insensiblement par l'intempérie de l'air, où les provisions se consument peu à peu sans espérance d'en pouvoir faire de nouvelles ; où les maladies, commençant à se mettre dans l'armée, semblent devoir y faire bientôt de grands ravages. Si vous vous trouvez dans de telles circonstances, hâtez-vous de livrer quelque combat. Je vous réponds que vos troupes n'oublieront rien pour bien se battre. Mourir de la main des ennemis leur paraîtra quelque chose de bien doux au prix de tous les maux qu'ils voient prêts à fondre sur eux et à les accabler.

V. Si, par hasard ou par votre faute, votre armée se rencontrait dans des lieux plein de défilés, où l'on pourrait aisément vous tendre des embûches, d'où il ne serait pas aisé de vous sauver en cas de poursuite, où l'on pourrait vous couper les vivres et les chemins, gardez-vous bien d'y attaquer l'ennemi ; mais si l'ennemi vous y attaque, combattez jusqu'à la mort. Ne vous contentez pas de quelque petit avantage ou d'une demi victoire ; ce pourrait être une amorce pour vous défaire entièrement. Soyez même sur vos gardes, après que vous aurez eu toutes les apparences d'une victoire complète.

VI. Quand vous saurez qu'une ville, quelque petite qu'elle soit, est bien fortifiée et abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche, gardez-vous bien d'en aller faire le siège ; et si vous n'êtes instruit de l'état où elle se trouve qu'après que le siège en aura été ouvert, ne vous obstinez pas à vouloir le continuer, vous courrez le risque de voir toutes vos forces échouer contre cette place, que vous serez enfin contraint d'abandonner honteusement.

VII. Ne négligez pas de courir après un petit avantage lorsque vous pourrez vous le procurer sûrement et sans aucune

perte de votre part. Plusieurs de ces petits avantages qu'on pourrait acquérir et qu'on néglige occasionnent souvent de grandes pertes et des dommages irréparables.

VIII. Avant de songer à vous procurer quelque avantage, comparez-le avec le travail, la peine, les dépenses et les pertes d'hommes et de munitions qu'il pourra vous occasionner. Sachez à peu près si vous pourrez le conserver aisément ; après cela, vous vous déterminerez à le prendre ou à le laisser suivant les lois d'une saine prudence.

IX. Dans les occasions où il faudra prendre promptement son parti, n'allez pas vouloir attendre les ordres du prince. S'il est des cas où il faille agir contre des ordres reçus, n'hésitez pas, agissez sans crainte. La première et principale intention de celui qui vous met à la tête de ses troupes est que vous soyez vainqueur des ennemis. S'il avait prévu la circonstance où vous vous trouvez, il vous aurait dicté lui-même la conduite que vous voulez tenir.

Voilà ce que j'appelle les neuf changements ou les neuf circonstances principales qui doivent vous engager à changer la contenance ou la position de votre armée, à changer de situation, à aller ou à revenir, à attaquer ou à vous défendre, à agir ou à vous tenir en repos. Un bon général ne doit jamais dire : *Quoi qu'il arrive, je ferai telle chose, j'irai là, j'attaquerai l'ennemi, j'assiégerai telle place.* La circonstance seule doit le déterminer ; il ne doit pas s'en tenir à un système général, ni à une manière unique de gouverner. Chaque jour, chaque occasion, chaque circonstance demande une application particulière des mêmes principes. Les principes sont bons en eux-mêmes ; mais l'application qu'on en fait les rend souvent mauvais.

Un grand général doit savoir l'art des changements. S'il s'en tient à une connaissance vague de certains principes, à une application routinière des règles de l'art, si ses méthodes de

commandement sont dépourvues de souplesse, s'il examine les situations conformément à quelques schémas, s'il prend ses résolutions d'une manière mécanique, il ne mérite pas de commander.

Un général est un homme qui, par le rang qu'il occupe, se trouve au-dessus d'une multitude d'autres hommes ; il faut par conséquent qu'il sache gouverner les hommes ; il faut qu'il sache les conduire ; il faut qu'il soit véritablement au-dessus d'eux, non pas seulement par sa dignité, mais par son esprit, par son savoir, par sa capacité, par sa conduite, par sa fermeté, par son courage et par ses vertus. Il faut qu'il sache distinguer les vrais d'avec les faux avantages, les véritables pertes d'avec ce qui n'en a que l'apparence ; qu'il sache compenser l'un par l'autre et tirer parti de tout. Il faut qu'il sache employer à propos certains artifices pour tromper l'ennemi, et qu'il se tienne sans cesse sur ses gardes pour n'être pas trompé lui-même. Il ne doit ignorer aucun des pièges qu'on peut lui tendre, il doit pénétrer tous les artifices de l'ennemi, de quelque nature qu'ils puissent être, mais il ne doit pas pour cela vouloir deviner. Tenez-vous sur vos gardes, voyez-le venir, éclairez ses démarches et toute sa conduite, et concluez. Vous courriez autrement le risque de vous tromper et d'être la dupe ou la triste victime de vos conjectures précipitées.

Si vous voulez n'être jamais effrayé par la multitude de vos travaux et de vos peines, attendez-vous toujours à tout ce qu'il y aura de plus dur et de plus pénible. Travaillez sans cesse à susciter des peines à l'ennemi. Vous pourrez le faire de plus d'une façon, mais voici ce qu'il y a d'essentiel en ce genre.

N'oubliez rien pour lui débaucher ce qu'il y aura de mieux dans son parti : offres, présents, caresses, que rien ne soit omis. Trompez même s'il le faut : engagez les gens d'honneur qui sont chez lui à des actions honteuses et indignes de leur réputation, à

des actions dont ils aient lieu de rougir quand elles seront sues, et ne manquez pas de les faire divulguer.

Entretenez des liaisons secrètes avec ce qu'il y a de plus vicieux chez les ennemis ; servez-vous-en pour aller à vos fins, en leur joignant d'autres vicieux.

Traversez leur gouvernement, semez la dissension parmi leurs chefs, fournissez des sujets de colère aux uns contre les autres, faites-les murmurer contre leurs officiers, ameutez les officiers subalternes contre leurs supérieurs, faites en sorte qu'ils manquent de vivres et de munitions, répandez parmi eux quelques airs d'une musique voluptueuse qui leur amollisse le cœur, envoyez-leur des femmes pour achever de les corrompre, tâchez qu'ils sortent lorsqu'il faudra qu'ils soient dans leur camp, et qu'ils soient tranquilles dans leur camp lorsqu'il faudrait qu'ils tinssent la campagne ; faites leur donner sans cesse de fausses alarmes et de faux avis ; engagez dans vos intérêts les gouverneurs de leurs provinces ; voilà à peu près ce que vous devez faire, si vous voulez tromper par l'adresse et par la ruse.

Ceux des généraux qui brillaient parmi nos Anciens étaient des hommes sages, prévoyants, intrépides et durs au travail. Ils avaient toujours leurs sabres pendus à leurs côtés, ils ne présumaient jamais que l'ennemi ne viendrait pas, ils étaient toujours prêts à tout événement, ils se rendaient invincibles et, s'ils rencontraient l'ennemi, ils n'avaient pas besoin d'attendre du secours pour se mesurer avec lui. Les troupes qu'ils commandaient étaient bien disciplinées, et toujours disposées à faire un coup de main au premier signal qu'ils leur en donnaient.

Chez eux la lecture et l'étude précédaient la guerre et les y préparaient. Ils gardaient avec soin leurs frontières, et ne manquaient pas de bien fortifier leurs villes. Ils n'allaient pas contre l'ennemi, lorsqu'ils étaient instruits qu'il avait fait tous ses pré-

paratifs pour les bien recevoir ; ils l'attaquaient par ses endroits faibles, et dans le temps de sa paresse et de son oisiveté.

Avant que de finir cet article, je dois vous prévenir contre cinq sortes de dangers, d'autant plus à redouter qu'ils paraissent moins à craindre, écueils funestes contre lesquels la prudence et la bravoure ont échoué plus d'une fois.

I. Le premier est une trop grande ardeur à affronter la mort ; ardeur téméraire qu'on honore souvent des beaux noms de courage, d'intrépidité et de valeur, mais qui, au fond, ne mérite guère que celui de lâcheté. Un général qui s'expose sans nécessité, comme le ferait un simple soldat, qui semble chercher les dangers et la mort, qui combat et qui fait combattre jusqu'à la dernière extrémité, est un homme qui mérite de mourir. C'est un homme sans tête, qui ne saurait trouver aucune ressource pour se tirer d'un mauvais pas ; c'est un lâche qui ne saurait souffrir le moindre échec sans en être consterné, et qui se croit perdu si tout ne lui réussit.

II. Le deuxième est une trop grande attention à conserver ses jours. On se croit nécessaire à l'armée entière ; on n'aurait garde de s'exposer ; on n'oserait pour cette raison se pourvoir de vivres chez l'ennemi ; tout fait ombrage, tout fait peur ; on est toujours en suspens, on ne se détermine à rien, on attend une occasion plus favorable, on perd celle qui se présente, on ne fait aucun mouvement ; mais l'ennemi, qui est toujours attentif, profite de tout, et fait bientôt perdre toute espérance à un général ainsi prudent. Il l'enveloppera, il lui coupera les vivres et le fera périr par le trop grand amour qu'il avait de conserver sa vie.

III. Le troisième est une colère précipitée. Un général qui ne sait pas se modérer, qui n'est pas maître de lui-même, et qui se laisse aller aux premiers mouvements d'indignation ou de colère, ne saurait manquer d'être la dupe des ennemis. Ils le

provoqueront, ils lui tendront mille pièges que sa fureur l'empêchera de reconnaître, et dans lesquels il donnera infailliblement.

IV. Le quatrième est un point d'honneur mal entendu. Un général ne doit pas se piquer mal à propos, ni hors de raison ; il doit savoir dissimuler ; il ne doit point se décourager après quelque mauvais succès, ni croire que tout est perdu parce qu'il aura fait quelque faute ou qu'il aura reçu quelque échec. Pour vouloir réparer son honneur légèrement blessé, on le perd quelquefois sans ressources.

V. Le cinquième, enfin, est une trop grande complaisance ou une compassion trop tendre pour le soldat. Un général qui n'ose punir, qui ferme les yeux sur le désordre, qui craint que les siens ne soient toujours accablés sous le poids du travail, et qui n'oserait pour cette raison leur en imposer, est un général propre à tout perdre. Ceux d'un rang inférieur doivent avoir des peines ; il faut toujours avoir quelque occupation à leur donner ; il faut qu'ils aient toujours quelque chose à souffrir. Si vous voulez tirer parti de leur service, faites en sorte qu'ils ne soient jamais oisifs. Punissez avec sévérité, mais sans trop de rigueur. Procurez des peines et du travail, mais jusqu'à un certain point.

Un général doit se prémunir contre tous ces dangers. Sans trop chercher à vivre ou à mourir, il doit se conduire avec valeur et avec prudence, suivant que les circonstances l'exigent.

S'il a de justes raisons de se mettre en colère, qu'il le fasse, mais que ce ne soit pas en tigre qui ne connaît aucun frein.

S'il croit que son honneur est blessé, et qu'il veuille le réparer, que ce soit en suivant les règles de la sagesse, et non pas les caprices d'une mauvaise honte.

Qu'il aime ses soldats, qu'il les ménage, mais que ce soit avec discrétion.

S'il livre des batailles, s'il fait des mouvements dans son camp, s'il assiège des villes, s'il fait des excursions, qu'il joigne la ruse à la valeur, la sagesse à la force des armes ; qu'il répare tranquillement ses fautes lorsqu'il aura eu le malheur d'en faire ; qu'il profite de toutes celles de son ennemi, et qu'il le mette souvent dans l'occasion d'en faire de nouvelles.

Article IX
De la distribution des moyens

Sun Tzu dit : Avant que de faire camper vos troupes, sachez dans quelle position sont les ennemis, mettez-vous au fait du terrain et choisissez ce qu'il y aura de plus avantageux pour vous. On peut réduire à quatre points principaux ces différentes situations.

I. Si vous êtes dans le voisinage de quelque montagne, gardez-vous bien de vous emparer de la partie qui regarde le nord ; occupez au contraire le côté du midi : cet avantage n'est pas d'une petite conséquence. Depuis le penchant de la montagne, étendez-vous en sûreté jusque bien avant dans les vallons ; vous y trouverez de l'eau et du fourrage en abondance ; vous y serez égayé par la vue du soleil, réchauffé par ses rayons, et l'air que vous y respirerez sera tout autrement salubre que celui que vous respireriez de l'autre côté. Si les ennemis viennent par derrière la montagne dans le dessein de vous surprendre, instruit par ceux que vous aurez placé sur la cime, vous vous retirerez à loisir, si vous ne vous croyez pas en état de leur faire tête ; ou vous les attendrez de pied ferme pour les combattre si vous jugez que vous puissiez être vainqueur sans trop risquer. Cependant ne combattez sur les hauteurs que lorsque la nécessité vous y engagera, surtout n'y allez jamais chercher l'ennemi.

II. Si vous êtes auprès de quelque rivière, approchez-vous le plus que vous pourrez de sa source ; tâchez d'en connaître tous les bas-fonds et tous les endroits qu'on peut passer à gué. Si vous avez à la passer, ne le faites jamais en présence de l'ennemi ; mais si les ennemis, plus hardis, ou moins prudents que vous, veulent en hasarder le passage, ne les attaquez point que la moitié de leurs gens ne soit de l'autre côté ; vous combattrez

alors avec tout l'avantage de deux contre un. Près des rivières mêmes tenez toujours les hauteurs, afin de pouvoir découvrir au loin ; n'attendez pas l'ennemi près des bords, n'allez pas au-devant de lui ; soyez toujours sur vos gardes de peur qu'étant surpris vous n'ayez pas un lieu pour vous retirer en cas de malheur.

III. Si vous êtes dans des lieux glissants, humides, marécageux et malsains, sortez-en le plus vite que vous pourrez ; vous ne sauriez vous y arrêter sans être exposé aux plus grands inconvénients ; la disette des vivres et les maladies viendraient bientôt vous y assiéger. Si vous êtes contraint d'y rester, tâchez d'en occuper les bords ; gardez-vous bien d'aller trop avant. S'il y a des forêts aux environs, laissez-les derrière vous.

IV. Si vous êtes en plaine dans des lieux unis et secs, ayez toujours votre gauche à découvert ; ménagez derrière vous quelque élévation d'où vos gens puissent découvrir au loin. Quand le devant de votre camp ne vous présentera que des objets de mort, ayez soin que les lieux qui sont derrière puissent vous offrir des secours contre l'extrême nécessité.

Tels sont les avantages des différents campements ; avantages précieux, d'où dépend la plus grande partie des succès militaires. C'est en particulier parce qu'il possédait à fond l'art des campements que l'Empereur Jaune triompha de ses ennemis et soumit à ses lois tous les princes voisins de ses États

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire que les hauteurs sont en général plus salutaires aux troupes que les lieux bas et profonds. Dans les lieux élevés mêmes, il y a un choix à faire : c'est de camper toujours du côté du midi, parce que c'est là qu'on trouve l'abondance et la fertilité. Un campement de cette nature est un avant-coureur de la victoire. Le contentement et la santé, qui sont la suite ordinaire d'une bonne nourriture prise sous un ciel pur, donnent du courage et de la force au

soldat, tandis que la tristesse, le mécontentement et les maladies l'épuisent, l'énervent, le rendent pusillanime et le découragent entièrement.

Il faut conclure encore que les campements près des rivières ont leurs avantages qu'il ne faut pas négliger, et leurs inconvénients qu'il faut tâcher d'éviter avec un grand soin. Je ne saurais trop vous le répéter, tenez le haut de la rivière, laissez-en le courant aux ennemis. Outre que les gués sont beaucoup plus fréquents vers la source, les eaux en sont plus pures et plus salubres.

Lorsque les pluies auront formé quelque torrent, ou qu'elles auront grossi le fleuve ou la rivière dont vous occupez les bords, attendez quelque temps avant que de vous mettre en marche ; surtout ne vous hasardez pas à passer de l'autre côté, attendez pour le faire que les eaux aient repris la tranquillité de leur cours ordinaire. Vous en aurez des preuves certaines si vous n'entendez plus un certain bruit sourd, qui tient plus du frémissement que du murmure, si vous ne voyez plus d'écume surnager, et si la terre ou le sable ne coulent plus avec l'eau.

Pour ce qui est des défilés et des lieux entrecoupés par des précipices et par des rochers, des lieux marécageux et glissants, des lieux étroits et couverts, lorsque la nécessité ou le hasard vous y aura conduit, tirez-vous-en le plus tôt qu'il vous sera possible, éloignez-vous-en le plus tôt que vous pourrez. Si vous en êtes loin, l'ennemi en sera près. Si vous fuyez, l'ennemi poursuivra et tombera peut-être dans les dangers que vous venez d'éviter.

Vous devez encore être extrêmement en garde contre une autre espèce de terrain. Il est des lieux couverts de broussailles ou de petits bois ; il en est qui sont pleins de hauts et de bas, où l'on est sans cesse ou sur des collines ou dans des vallons, défiez-vous-en ; soyez dans une attention continuelle. Ces sortes

de lieux peuvent être pleins d'embuscades ; l'ennemi peut sortir à chaque instant vous surprendre, tomber sur vous et vous tailler en pièces. Si vous en êtes loin, n'en approchez pas ; si vous en êtes près, ne vous mettez pas en mouvement que vous n'ayez fait reconnaître tous les environs. Si l'ennemi vient vous y attaquer, faites en sorte qu'il ait tout le désavantage du terrain de son côté. Pour vous, ne l'attaquez que lorsque vous le verrez à découvert.

Enfin, quel que soit le lieu de votre campement, bon ou mauvais, il faut que vous en tiriez parti ; n'y soyez jamais oisif, ni sans faire quelque tentative ; éclairez toutes les démarches des ennemis ; ayez des espions de distance en distance, jusqu'au milieu de leur camp, jusque sous la tente de leur général. Ne négligez rien de tout ce qu'on pourra vous rapporter, faites attention à tout.

Si ceux de vos gens que vous avez envoyés à la découverte vous font dire que les arbres sont en mouvement, quoique par un temps calme, concluez que l'ennemi est en marche. Il peut se faire qu'il veuille venir à vous ; disposez toutes choses, préparez-vous à le bien recevoir, allez même au-devant de lui.

Si l'on vous rapporte que les champs sont couverts d'herbes, et que ces herbes sont fort hautes, tenez-vous sans cesse sur vos gardes ; veillez continuellement, de peur de quelque surprise.

Si l'on vous dit qu'on a vu des oiseaux attroupés voler par bandes sans s'arrêter, soyez en défiance ; on vient vous espionner ou vous tendre des pièges ; mais si, outre les oiseaux, on voit encore un grand nombre de quadrupèdes courir la campagne, comme s'ils n'avaient point de gîte, c'est une marque que les ennemis sont aux aguets.

Si l'on vous rapporte qu'on aperçoit au loin des tourbillons de poussière s'élever dans les airs, concluez que les ennemis sont en marche. Dans les endroits où la poussière est basse et épaisse sont les gens de pied ; dans les endroits où elle est moins épaisse et plus élevée sont la cavalerie et les chars.

Si l'on vous avertit que les ennemis sont dispersés et ne marchent que par pelotons, c'est une marque qu'ils ont eu à traverser quelque bois, qu'ils ont fait des abattis, et qu'ils sont fatigués ; ils cherchent alors à se rassembler.

Si vous apprenez qu'on aperçoit dans les campagnes des gens de pied et des hommes à cheval aller et venir, dispersés çà et là par petites bandes, ne doutez pas que les ennemis ne soient campés.

Tels sont les indices généraux dont vous devez tâcher de profiter, tant pour savoir la position de ceux avec lesquels vous devez vous mesurer que pour faire avorter leurs projets, et vous mettre à couvert de toute surprise de leur part. En voici quelques autres auxquels vous devez une plus particulière attention.

Lorsque ceux de vos espions qui sont près du camp des ennemis vous feront savoir qu'on y parle bas et d'une manière mystérieuse, que ces ennemis sont modestes dans leur façon d'agir et retenus dans tous leurs discours, concluez qu'ils pensent à une action générale, et qu'ils en font déjà les préparatifs : allez à eux sans perdre de temps. Ils veulent vous surprendre, surprenez-les vous-même.

Si vous apprenez au contraire qu'ils sont bruyants, fiers et hautains dans leurs discours, soyez certain qu'ils pensent à la retraite et qu'ils n'ont nullement envie d'en venir aux mains.

Lorsqu'on vous fera savoir qu'on a vu quantité de chars vides précéder leur armée, préparez-vous à combattre, car les ennemis viennent à vous en ordre de bataille.

Gardez-vous bien d'écouter alors les propositions de paix ou d'alliance qu'ils pourraient vous faire, ce ne serait qu'un artifice de leur part.

S'ils font des marches forcées, c'est qu'ils croient courir à la victoire ; s'ils vont et viennent, s'ils avancent en partie et qu'ils reculent autant, c'est qu'ils veulent vous attirer au combat ; si, la plupart du temps, debout et sans rien faire, ils s'appuient sur leurs armes comme sur des bâtons, c'est qu'ils sont aux expédients, qu'ils meurent presque de faim, et qu'ils pensent à se procurer de quoi vivre ; si passant près de quelque rivière, ils courent tous en désordre pour se désaltérer, c'est qu'ils ont souffert de la soif ; si leur ayant présenté l'appât de quelque chose d'utile pour eux, sans cependant qu'ils aient su ou voulu en profiter, c'est qu'ils se défient ou qu'ils ont peur ; s'ils n'ont pas le courage d'avancer, quoiqu'ils soient dans les circonstances où il faille le faire, c'est qu'ils sont dans l'embarras, dans les inquiétudes et les soucis.

Outre ce que je viens de dire, attachez-vous en particulier à savoir tous leurs différents campements. Vous pourrez les connaître au moyen des oiseaux que vous verrez attroupés dans certains endroits. Et si leurs campements ont été fréquents, vous pourrez conclure qu'ils ont peu d'habileté dans la connaissance des lieux. Le vol des oiseaux ou les cris de ceux-ci peuvent vous indiquer la présence d'embuscades invisibles.

Si vous apprenez que, dans le camp des ennemis, il y a des festins continuels, qu'on y boit et qu'on y mange avec fracas, soyez-en bien aise ; c'est une preuve infaillible que leurs généraux n'ont point d'autorité.

Si leurs étendards changent souvent de place, c'est une preuve qu'ils ne savent à quoi se déterminer, et que le désordre règne parmi eux. Si les soldats se groupent continuellement, et chuchotent entre eux, c'est que le général a perdu la confiance de son armée.

L'excès de récompenses et de punitions montre que le commandement est au bout de ses ressources, et dans une grande détresse ; si l'armée va même jusqu'à se saborder et briser ses marmites, c'est la preuve qu'elle est aux abois et qu'elle se battra jusqu'à la mort.

Si leurs officiers subalternes sont inquiets, mécontents et qu'ils se fâchent pour la moindre chose, c'est une preuve qu'ils sont ennuyés ou accablés sous le poids d'une fatigue inutile.

Si dans différents quartiers de leur camp on tue furtivement des chevaux, dont on permette ensuite de manger la chair, c'est une preuve que leurs provisions sont sur la fin.

Telles sont les attentions que vous devez à toutes les démarches que peuvent faire les ennemis. Une telle minutie dans les détails peut vous paraître superflue, mais mon dessein est de vous prévenir sur tout, et de vous convaincre que rien de tout ce qui peut contribuer à vous faire triompher n'est petit. L'expérience me l'a appris, elle vous l'apprendra de même ; je souhaite que ce ne soit pas à vos dépens.

Encore une fois, éclairez toutes les démarches de l'ennemi, quelles qu'elles puissent être ; mais veillez aussi sur vos propres troupes, ayez l'œil à tout, sachez tout, empêchez les vols et les brigandages, la débauche et l'ivrognerie, les mécontentements et les cabales, la paresse et l'oisiveté. Sans qu'il soit nécessaire qu'on vous en instruise, vous pourrez connaître par vous-même ceux de vos gens qui seront dans le cas, et voici comment.

Si quelques-uns de vos soldats, lorsqu'ils changent de poste ou de quartier, ont laissé tomber quelque chose, quoique de petite valeur, et qu'ils n'aient pas voulu se donner la peine de la ramasser ; s'ils ont oublié quelque ustensile dans leur première station, et qu'ils ne le réclament point, concluez que ce sont des voleurs, punissez-les comme tels.

Si dans votre armée on a des entretiens secrets, si l'on y parle souvent à l'oreille ou à voix basse, s'il y a des choses qu'on n'ose dire qu'à demi-mot, concluez que la peur s'est glissée parmi vos gens, que le mécontentement va suivre, et que les cabales ne tarderont pas à se former : hâtez-vous d'y mettre ordre.

Si vos troupes paraissent pauvres, et qu'elles manquent quelquefois d'un certain petit nécessaire ; outre la solde ordinaire, faites-leur distribuer quelque somme d'argent, mais gardez-vous bien d'être trop libéral, l'abondance d'argent est souvent plus funeste qu'elle n'est avantageuse, et plus préjudiciable qu'utile ; par l'abus qu'on en fait, elle est la source de la corruption des cœurs et la mère de tous les vices.

Si vos soldats, d'audacieux qu'ils étaient auparavant, deviennent timides et craintifs, si chez eux la faiblesse a pris la place de la force, la bassesse, celle de la magnanimité, soyez sûr que leur cœur est gâté ; cherchez la cause de leur dépravation et tranchez-la jusqu'à la racine.

Si, sous divers prétextes, quelques-uns vous demandent leur congé, c'est qu'ils n'ont pas envie de combattre, ne les refusez pas tous ; mais, en l'accordant à plusieurs, que ce soit à des conditions honteuses.

S'ils viennent en troupe vous demander justice d'un ton mutin et colère, écoutez leurs raisons, ayez-y égard ; mais, en leur donnant satisfaction d'un côté, punissez-les très sévèrement de l'autre.

Si, lorsque vous aurez fait appeler quelqu'un, il n'obéit pas promptement, s'il est longtemps à se rendre à vos ordres, et si, après que vous aurez fini de lui signifier vos volontés, il ne se retire pas, défiez-vous, soyez sur vos gardes.

En un mot, la conduite des troupes demande des attentions continuelles de la part d'un général. Sans quitter de vue l'armée des ennemis, il faut sans cesse éclairer la vôtre ; sachez lorsque le nombre des ennemis augmentera, soyez informé de la mort ou de la désertion du moindre de vos soldats.

Si l'armée ennemie est inférieure à la vôtre, et si elle n'ose pour cette raison se mesurer à vous, allez l'attaquer sans délai, ne lui donnez pas le temps de se renforcer ; une seule bataille est décisive dans ces occasions. Mais si, sans être au fait de la situation actuelle des ennemis, et sans avoir mis ordre à tout, vous vous avisez de les harceler pour les engager à un combat, vous courez le risque de tomber dans ses pièges, de vous faire battre, et de vous perdre sans ressource.

Si vous ne maintenez une exacte discipline dans votre armée, si vous ne punissez pas exactement jusqu'à la moindre faute, vous ne serez bientôt plus respecté, votre autorité même en souffrira, et les châtiments que vous pourrez employer dans la suite, bien loin d'arrêter les fautes, ne serviront qu'à augmenter le nombre des coupables. Or si vous n'êtes ni craint ni respecté, si vous n'avez qu'une autorité faible, et dont vous ne sauriez vous servir sans danger, comment pourrez-vous être avec honneur à la tête d'une armée ? Comment pourrez-vous vous opposer aux ennemis de État ?

Quand vous aurez à punir, faites-le de bonne heure et à mesure que les fautes l'exigent. Quand vous aurez des ordres à donner, ne les donnez point que vous ne soyez sûr que vous serez exactement obéi. Instruisez vos troupes, mais instruisez-les

à propos ; ne les ennuyez point, ne les fatiguez point sans nécessité ; tout ce qu'elles peuvent faire de bon ou de mauvais, de bien ou de mal, est entre vos mains.

Dans la guerre, le grand nombre seul ne confère pas l'avantage ; n'avancez pas en comptant sur la seule puissance militaire. Une armée composée des mêmes hommes peut être très méprisable, quand elle sera commandée par tel général, tandis qu'elle sera invincible commandée par tel autre.

Article X
De la topologie

Sun Tzu dit : Sur la surface de la terre tous les lieux ne sont pas équivalents ; il y en a que vous devez fuir, et d'autres qui doivent être l'objet de vos recherches ; tous doivent vous être parfaitement connus.

Dans les premiers sont à ranger ceux qui n'offrent que d'étroits passages, qui sont bordés de rochers ou de précipices, qui n'ont pas d'accès facile avec les espaces libres desquels vous pouvez attendre du secours. Si vous êtes le premier à occuper ce terrain, bloquez les passages et attendez l'ennemi ; si l'ennemi est sur place avant vous, ne l'y suivez pas, à moins qu'il n'ait pas fermé complètement les défilés. Ayez-en une connaissance exacte pour ne pas y engager votre armée mal à propos.

Recherchez au contraire un lieu dans lequel il y aurait une montagne assez haute pour vous défendre de toute surprise, où l'on pourrait arriver et d'où l'on pourrait sortir par plusieurs chemins qui vous seraient parfaitement connus, où les vivres seraient en abondance, où les eaux ne sauraient manquer, où l'air serait salubre et le terrain assez uni ; un tel lieu doit faire l'objet de vos plus ardentes recherches. Mais soit que vous vouliez vous emparer de quelque campement avantageux, soit que vous cherchiez à éviter des lieux dangereux ou peu commodes, usez d'une extrême diligence, persuadé que l'ennemi a le même objet que vous.

Si le lieu que vous avez dessein de choisir est autant à la portée des ennemis qu'à la vôtre, si les ennemis peuvent s'y rendre aussi aisément que vous, il s'agit de les devancer. Pour cela, faites des marches pendant la nuit, mais arrêtez-vous au lever

du soleil, et, s'il se peut, que ce soit toujours sur quelque éminence, afin de pouvoir découvrir au loin ; attendez alors que vos provisions et tout votre bagage soient arrivés ; si l'ennemi vient à vous, vous l'attendrez de pied ferme, et vous pourrez le combattre avec avantage.

Ne vous engagez jamais dans ces sortes de lieu où l'on peut aller très aisément, mais d'où l'on ne peut sortir qu'avec beaucoup de peine et une extrême difficulté ; si l'ennemi laisse un pareil camp entièrement libre, c'est qu'il cherche à vous leurrer ; gardez-vous bien d'avancer, mais trompez-le en pliant bagage. S'il est assez imprudent pour vous suivre, il sera obligé de traverser ce terrain scabreux. Lorsqu'il y aura engagé la moitié de ses troupes, allez à lui, il ne saurait vous échapper, frappez-le avantageusement et vous le vaincrez sans beaucoup de travail.

Une fois que vous serez campé avec tout l'avantage du terrain, attendez tranquillement que l'ennemi fasse les premières démarches et qu'il se mette en mouvement. S'il vient à vous en ordre de bataille, n'allez au-devant de lui que lorsque vous verrez qu'il lui sera difficile de retourner sur ses pas.

Un ennemi bien préparé pour le combat, et contre qui votre attaque a échoué, est dangereux : ne revenez pas à une seconde charge, retirez-vous dans votre camp, si vous le pouvez, et n'en sortez pas que vous ne voyiez clairement que vous le pouvez sans danger. Vous devez vous attendre que l'ennemi fera jouer bien des ressorts pour vous attirer : rendez inutiles tous les artifices qu'il pourrait employer.

Si votre rival vous a prévenu, et qu'il ait pris son camp dans le lieu où vous auriez dû prendre le vôtre, c'est-à-dire dans le lieu le plus avantageux, ne vous amusez point à vouloir l'en déloger en employant les stratagèmes communs ; vous travailleriez inutilement. Si la distance entre vous et lui est assez considérable et que les deux armées sont à peu près égales, il ne tom-

bera pas aisément dans les pièges que vous lui tendrez pour l'attirer au combat : ne perdez pas votre temps inutilement, vous réussirez mieux d'un autre côté.

Ayez pour principe que votre ennemi cherche ses avantages avec autant d'empressement que vous pouvez chercher les vôtres : employez toute votre industrie à lui donner le change de ce côté-là ; mais surtout ne le prenez pas vous-même. Pour cela, n'oubliez jamais qu'on peut tromper ou être trompé de bien des façons. Je ne vous en rappellerai que six principales, parce qu'elles sont les sources d'où dérivent toutes les autres.

La première consiste dans la marche des troupes
La deuxième, dans leurs différents arrangements.
La troisième, dans leur position dans des lieux bourbeux.
La quatrième, dans leur désordre.
La cinquième, dans leur dépérissement.
Et la sixième, dans leur fuite.

Un général qui recevrait quelque échec, faute de ces connaissances, aurait tort d'accuser le Ciel de son malheur ; il doit se l'attribuer tout entier.

Si celui qui est à la tête des armées néglige de s'instruire à fond de tout ce qui a rapport aux troupes qu'il doit mener au combat et à celles qu'il doit combattre ; s'il ne connaît pas exactement le terrain où il est actuellement, celui où il doit se rendre, celui où l'on peut se retirer en cas de malheur, celui où l'on peut feindre d'aller sans avoir d'autre envie que celle d'y attirer l'ennemi, et celui où il peut être forcé de s'arrêter, lorsqu'il n'aura pas lieu de s'y attendre ; s'il fait mouvoir son armée hors de propos ; s'il n'est pas instruit de tous les mouvements de l'armée ennemie et des desseins qu'elle peut avoir dans la conduite qu'elle tient ; s'il divise ses troupes sans nécessité, ou sans y être comme forcé par la nature du lieu où il se trouve, ou sans avoir prévu tous les inconvénients qui pourraient en résulter, ou sans

une certitude de quelque avantage réel de cette dispersion ; s'il souffre que le désordre s'insinue peu à peu dans son armée, ou si, sur des indices incertains, il se persuade trop aisément que le désordre règne dans l'armée ennemie, et qu'il agisse en conséquence ; si son armée dépérit insensiblement, sans qu'il se mette en devoir d'y apporter un prompt remède ; un tel général ne peut être que la dupe des ennemis, qui lui donneront le change par des fuites étudiées, par des marches feintes, et par un total de conduite dont il ne saurait manquer d'être la victime.

Les maximes suivantes doivent vous servir de règles pour toutes vos actions.

Si votre armée et celle de l'ennemi sont à peu près en nombre égal et d'égale force, il faut que des dix parties des avantages du terrain vous en ayez neuf pour vous ; mettez toute votre application, employez tous vos efforts et toute votre industrie pour vous les procurer. Si vous les possédez, votre ennemi se trouvera réduit à n'oser se montrer devant vous et à prendre la fuite dès que vous paraîtrez ; ou s'il est assez imprudent pour vouloir en venir à un combat, vous le combattrez avec l'avantage de dix contre un. Le contraire arrivera si, par négligence ou faute d'habileté, vous lui avez laissé le temps et les occasions de se procurer ce que vous n'avez pas.

Dans quelque position que vous puissiez être, si pendant que vos soldats sont forts et pleins de valeur, vos officiers sont faibles et lâches, votre armée ne saurait manquer d'avoir le dessous ; si, au contraire, la force et la valeur se trouve uniquement renfermées dans les officiers, tandis que la faiblesse et la lâcheté domineront dans le cœur des soldats, votre armée sera bientôt en déroute ; car les soldats pleins de courage et de valeur ne voudront pas se déshonorer ; ils ne voudront jamais que ce que des officiers lâches et timides ne sauraient leur accorder, de même des officiers vaillants et intrépides seront à coup sûr mal obéis par des soldats timides et poltrons.

Si les officiers généraux sont faciles à s'enflammer, et s'ils ne savent ni dissimuler ni mettre un frein à leur colère, quel qu'en puisse être le sujet, ils s'engageront d'eux-mêmes dans des actions ou de petits combats dont ils ne se tireront pas avec honneur, parce qu'ils les auront commencés avec précipitation, et qu'ils n'en auront pas prévu les inconvénients et toutes les suites ; il arrivera même qu'ils agiront contre l'intention expresse du général, sous divers prétextes qu'ils tâcheront de rendre plausibles ; et d'une action particulière commencée étourdiment et contre toutes les règles, on en viendra à un combat général, dont tout l'avantage sera du côté de l'ennemi. Veillez sur de tels officiers, ne les éloignez jamais de vos côtés ; quelques grandes qualités qu'ils puissent avoir d'ailleurs, ils vous causeraient de grands préjudices, peut-être même la perte de votre armée entière.

Si un général est pusillanime, il n'aura pas les sentiments d'honneur qui conviennent à une personne de son rang, il manquera du talent essentiel de donner de l'ardeur aux troupes ; il ralentira leur courage dans le temps qu'il faudrait le ranimer ; il ne saura ni les instruire ni les dresser à propos ; il ne croira jamais devoir compter sur les lumières, la valeur et l'habileté des officiers qui lui sont soumis, les officiers eux-mêmes ne sauront à quoi s'en tenir ; il fera faire mille fausses démarches à ses troupes, qu'il voudra disposer tantôt d'une façon et tantôt d'une autre, sans suivre aucun système, sans aucune méthode ; il hésitera sur tout, il ne se décidera sur rien, partout il ne verra que des sujets de crainte ; et alors le désordre, et un désordre général, régnera dans son armée.

Si un général ignore le fort et le faible de l'ennemi contre lequel il a à combattre, s'il n'est pas instruit à fond, tant des lieux qu'il occupe actuellement que de ceux qu'il peut occuper suivant les différents événements, il lui arrivera d'opposer à ce qu'il y a de plus fort dans l'armée ennemie ce qu'il y a de plus

faible dans la sienne, à envoyer ses troupes faibles et aguerries contre les troupes fortes, ou contre celles qui n'ont aucune considération chez l'ennemi, à ne pas choisir des troupes d'élite pour son avant-garde, à faire attaquer par où il ne faudrait pas le faire, à laisser périr, faute de secours, ceux des siens qui se trouveraient hors d'état de résister, à se défendre mal à propos dans un mauvais poste, à céder légèrement un poste de la dernière importance ; dans ces sortes d'occasions il comptera sur quelque avantage imaginaire qui ne sera qu'un effet de la politique de l'ennemi, ou bien il perdra courage après un échec qui ne devrait être compté pour rien. Il se trouvera poursuivi sans s'y être attendu, il se trouvera enveloppé. On le combattra vivement, heureux alors s'il peut trouver son salut dans la fuite. C'est pourquoi, pour en revenir au sujet qui fait la matière de cet article, un bon général doit connaître tous les lieux qui sont ou qui peuvent être le théâtre de la guerre, aussi distinctement qu'il connaît tous les coins et recoins des cours et des jardins de sa propre maison.

J'ajoute dans cet article qu'une connaissance exacte du terrain est ce qu'il y a de plus essentiel parmi les matériaux qu'on peut employer pour un édifice aussi important à la tranquillité et à la gloire de État Ainsi un homme, que la naissance où les événements semblent destiner à la dignité de général, doit employer tous ses soins et faire tous ses efforts pour se rendre habile dans cette partie de l'art des guerriers.

Avec une connaissance exacte du terrain, un général peut se tirer d'affaire dans les circonstances les plus critiques. Il peut se procurer les secours qui lui manquent, il peut empêcher ceux qu'on envoie à l'ennemi ; il peut avancer, reculer et régler toutes ses démarches comme il le jugera à propos ; il peut disposer des marches de son ennemi et faire à son gré qu'il avance ou qu'il recule ; il peut le harceler sans crainte d'être surpris lui-même ; il peut l'incommoder de mille manières, et parer de son côté à tous les dommages qu'on voudrait lui causer. Calculer les dis-

tances et les degrés de difficulté du terrain, c'est contrôler la victoire. Celui qui combat avec la pleine connaissance de ces facteurs est certain de gagner ; il peut enfin finir ou prolonger la campagne, selon qu'il le jugera plus expédient pour sa gloire ou pour ses intérêts.

Vous pouvez compter sur une victoire certaine si vous connaissez tous les tours et tous les détours, tous les hauts et les bas, tous les allants et les aboutissants de tous les lieux que les deux armées peuvent occuper, depuis les plus près jusqu'à ceux qui sont les plus éloignés, parce qu'avec cette connaissance vous saurez quelle forme il sera plus à propos de donner aux différents corps de vos troupes, vous saurez sûrement quand il sera à propos de combattre ou lorsqu'il faudra différer la bataille, vous saurez interpréter la volonté du souverain suivant les circonstances, quels que puissent être les ordres que vous en aurez reçus ; vous le servirez véritablement en suivant vos lumières présentes, vous ne contracterez aucune tache qui puisse souiller votre réputation, et vous ne serez point exposé à périr ignominieusement pour avoir obéi.

Un général malheureux est toujours un général coupable.

Servir votre prince, faire l'avantage de État et le bonheur des peuples, c'est ce que vous devez avoir en vue ; remplissez ce triple objet, vous avez atteint le but.

Dans quelque espèce de terrain que vous soyez, vous devez regarder vos troupes comme des enfants qui ignorent tout et qui ne sauraient faire un pas ; il faut qu'elles soient conduites ; vous devez les regarder, dis-je, comme vos propres enfants ; il faut les conduire vous-même. Ainsi, s'il s'agit d'affronter les hasards, que vos gens ne les affrontent pas seuls, et qu'ils ne les affrontent qu'à votre suite. S'il s'agit de mourir, qu'ils meurent, mais mourez avec eux.

Je dis que vous devez aimer tous ceux qui sont sous votre conduite comme vous aimeriez vos propres enfants. Il ne faut pas cependant en faire des enfants gâtés ; ils seraient tels, si vous ne les corrigiez pas lorsqu'ils méritent de l'être, si, quoique plein d'attention, d'égards et de tendresse pour eux, vous ne pouviez pas les gouverner, ils se montreraient insoumis et peu empressés à répondre à vos désirs.

Dans quelque espèce de terrain que vous soyez, si vous êtes au fait de tout ce qui le concerne, si vous savez même par quel endroit il faut attaquer l'ennemi, mais si vous ignorez s'il est actuellement en état de défense ou non, s'il est disposé à vous bien recevoir, et s'il a fait les préparatifs nécessaires à tout événement, vos chances de victoire sont réduites de moitié.

Quoique vous ayez une pleine connaissance de tous les lieux, que vous sachiez même que les ennemis peuvent être attaqués, et par quel côté ils doivent l'être, si vous n'avez pas des indices certains que vos propres troupes peuvent attaquer avec avantage, j'ose vous le dire, vos chances de victoire sont réduites de moitié.

Si vous êtes au fait de l'état actuel des deux armées, si vous savez en même temps que vos troupes sont en état d'attaquer avec avantage, et que celles de l'ennemi leur sont inférieures en force et en nombre, mais si vous ne connaissez pas tous les coins et recoins des lieux circonvoisins, vous ne saurez s'il est invulnérable à l'attaque ; je vous l'assure, vos chances de victoire sont réduites de moitié.

Ceux qui sont véritablement habiles dans l'art militaire font toutes leurs marches sans désavantage, tous leurs mouvements sans désordre, toutes leurs attaques à coup sûr, toutes leurs défenses sans surprise, leurs campements avec choix, leurs retraites par système et avec méthode ; ils connaissent leurs

propres forces, ils savent quelles sont celles de l'ennemi, ils sont instruits de tout ce qui concerne les lieux.

Donc je dis : *Connais toi toi-même, connais ton ennemi, ta victoire ne sera jamais mise en danger. Connais le terrain, connais ton temps, ta victoire sera alors totale*.

Article XI
Des neufs sortes de terrain

Sun Tzu dit : Il y a neuf sortes de lieux qui peuvent être à l'avantage ou au détriment de l'une ou de l'autre armée. 1° Des lieux de division ou de dispersion. 2° Des lieux légers. 3° Des lieux qui peuvent être disputés. 4° Des lieux de réunion. 5° Des lieux pleins et unis. 6° Des lieux à plusieurs issues. 7° Des lieux graves et importants. 8° Des lieux gâtés ou détruits. 9° Des lieux de mort.

I. J'appelle lieux de *division ou de dispersion* ceux qui sont près des frontières dans nos possessions. Des troupes qui se tiendraient longtemps sans nécessité au voisinage de leurs foyers sont composées d'hommes qui ont plus envie de perpétuer leur race que de s'exposer à la mort. À la première nouvelle qui se répandra de l'approche des ennemis, ou de quelque prochaine bataille, le général ne saura quel parti prendre, ni à quoi se déterminer, quand il verra ce grand appareil militaire se dissiper et s'évanouir comme un nuage poussé par les vents.

II. J'appelle *lieux légers* ou de légèreté ceux qui sont près des frontières, mais pénètrent par une brèche sur les terres des ennemis. Ces sortes de lieux n'ont rien qui puisse fixer. On peut regarder sans cesse derrière soi, et le retour étant trop aisé, il fait naître le désir de l'entreprendre à la première occasion : l'inconstance et le caprice trouvent infailliblement de quoi se contenter.

III. Les lieux qui sont à la bienséance des deux armées, où l'ennemi peut trouver son avantage aussi bien que nous pouvons trouver le nôtre, où l'on peut faire un campement dont la position, indépendamment de son utilité propre, peut nuire au

parti opposé, et traverser quelques-unes de ses vues ; ces sortes de lieux peuvent être *disputés,* ils doivent même l'être. Ce sont là des terrains clés.

IV. Par les *lieux de réunion,* j'entends ceux où nous ne pouvons guère manquer de nous rendre et dans lesquels l'ennemi ne saurait presque manquer de se rendre aussi, ceux encore où l'ennemi, aussi à portée de ses frontières que vous l'êtes des vôtres, trouverait, ainsi que vous, sa sûreté en cas de malheur, ou les occasions de suivre sa bonne fortune, s'il avait d'abord du succès. Ce sont là des lieux qui permettent d'entrer en communication avec l'armée ennemie, ainsi que les zones de repli.

V. Les lieux que j'appelle simplement *pleins et unis* sont ceux qui, par leur configuration et leurs dimensions, permettent leur utilisation par les deux armées, mais, parce qu'ils sont au plus profond du territoire ennemi, ne doivent pas vous inciter à livrer bataille, à moins que la nécessité ne vous y contraigne, ou que vous n'y soyez forcé par l'ennemi, qui ne vous laisserait aucun moyen de pouvoir l'éviter.

VI. Les lieux à *plusieurs issues,* dont je veux parler ici, sont ceux en particulier qui permettent la jonction entre les différents États qui les entourent. Ces lieux forment le nœud des différents secours que peuvent apporter les princes voisins à celle des deux parties qu'il leur plaira de favoriser.

VII. Les lieux que je nomme *graves et importants* sont ceux qui, placés dans les États ennemis, présentent de tous côtés des villes, des forteresses, des montagnes, des défilés, des eaux, des ponts à passer, des campagnes arides à traverser, ou telle autre chose de cette nature.

VIII. Les lieux où tout serait à l'étroit, où une partie de l'armée ne serait pas à portée de voir l'autre ni de la secourir, où il y aurait des lacs, des marais, des torrents ou quelque mau-

vaise rivière, où l'on ne saurait marcher qu'avec de grandes fatigues et beaucoup d'embarras, où l'on ne pourrait aller que par pelotons, sont ceux que j'appelle *gâtés ou détruits*.

IX. Enfin, par des *lieux de mort,* j'entends tous ceux où l'on se trouve tellement réduit que, quelque parti que l'on prenne, on est toujours en danger ; j'entends des lieux dans lesquels, si l'on combat, on court évidemment le risque d'être battu, dans lesquels, si l'on reste tranquille, on se voit sur le point de périr de faim, de misère ou de maladie ; des lieux, en un mot, où l'on ne saurait rester et où l'on ne peut survivre que très difficilement en combattant avec le courage du désespoir.

Telles sont les neuf sortes de terrain dont j'avais à vous parler ; apprenez à les connaître, pour vous en défier ou pour en tirer parti.

Lorsque vous ne serez encore que dans des *lieux de division,* contenez bien vos troupes ; mais surtout ne livrez jamais de bataille, quelque favorables que les circonstances puissent vous paraître. La vue de leur pays et la facilité du retour occasionneraient bien des lâchetés : bientôt les campagnes seraient couvertes de fuyards.

Si vous êtes dans des *lieux légers,* n'y établissez point votre camp. Votre armée ne s'étant point encore saisie d'aucune ville, d'aucune forteresse, ni d'aucun poste important dans les possessions des ennemis, n'ayant derrière soi aucune digue qui puisse l'arrêter, voyant des difficultés, des peines et des embarras pour aller plus avant, il n'est pas douteux qu'elle ne soit tentée de préférer ce qui lui paraît le plus aisé à ce qui lui semblera difficile et plein de dangers.

Si vous avez reconnu de ces sortes de lieux qui vous paraissent devoir être *disputés,* commencez par vous en emparer : ne donnez pas à l'ennemi le temps de se reconnaître, employez

toute votre diligence, que les formations ne se séparent pas, faites tous vos efforts pour vous en mettre dans une entière possession ; mais ne livrez point de combat pour en chasser l'ennemi. S'il vous a prévenu, usez de finesse pour l'en déloger, mais si vous y êtes une fois, n'en délogez pas.

Pour ce qui est des lieux de *réunion,* tâchez de vous y rendre avant l'ennemi ; faites en sorte que vous ayez une communication libre de tous les côtés ; que vos chevaux, vos chariots et tout votre bagage puissent aller et venir sans danger. N'oubliez rien de tout ce qui est en votre pouvoir pour vous assurer de la bonne volonté des peuples voisins, recherchez-la, demandez-la, achetez-la, obtenez-la à quelque prix que ce soit, elle vous est nécessaire ; et ce n'est guère que par ce moyen que votre armée peut avoir tout ce dont elle aura besoin. Si tout abonde de votre côté, il y a grande apparence que la disette régnera du côté de l'ennemi.

Dans les lieux *pleins et unis,* étendez-vous à l'aise, donnez-vous du large, faites des retranchements pour vous mettre à couvert de toute surprise, et attendez tranquillement que le temps et les circonstances vous ouvrent les voies pour faire quelque grande action.

Si vous êtes à portée de ces sortes de lieux *qui ont plusieurs issues,* où l'on peut se rendre par plusieurs chemins, commencez par les bien connaître ; alliez-vous aux États voisins, que rien n'échappe à vos recherches ; emparez-vous de toutes les avenues, n'en négligez aucune, quelque peu importante qu'elle vous paraisse, et gardez-les toutes très soigneusement.

Si vous vous trouvez dans des lieux *graves et importants,* rendez-vous maître de tout ce qui vous environne, ne laissez rien derrière vous, le plus petit poste doit être emporté ; sans cette précaution vous courriez le risque de manquer des vivres nécessaires à l'entretien de votre armée, ou de vous voir l'enne-

mi sur les bras lorsque vous y penseriez le moins, et d'être attaqué par plusieurs côtés à la fois.

Si vous êtes dans des lieux *gâtés ou détruits,* n'allez pas plus avant, retournez sur vos pas, fuyez le plus promptement qu'il vous sera possible.

Si vous êtes dans des *lieux de mort,* n'hésitez point à combattre, allez droit à l'ennemi, le plus tôt est le meilleur.

Telle est la conduite que tenaient nos anciens guerriers. Ces grands hommes, habiles et expérimentés dans leur art, avaient pour principe que la manière d'attaquer et de se défendre ne devait pas être invariablement la même, qu'elle devait être prise de la nature du terrain que l'on se occupait et de la position où l'on se trouvait. Ils disaient encore que la tête et la queue d'une armée ne devaient pas être commandées de la même façon, qu'il fallait combattre la tête et enfoncer la queue ; que la multitude et le petit nombre ne pouvaient pas être longtemps d'accord ; que les forts et les faibles, lorsqu'ils étaient ensemble, ne tardaient guère à se désunir ; que les hauts et les bas ne pouvaient être également utiles ; que les troupes étroitement unies pouvaient aisément se diviser, mais que celles qui étaient une fois divisées ne se réunissaient que très difficilement. Ils répétaient sans cesse qu'une armée ne devait jamais se mettre en mouvement qu'elle ne fût sûre de quelque avantage réel, et que, lorsqu'il n'y avait rien à gagner, il fallait se tenir tranquille et garder le camp.

En résumé, je vous dirai que toute votre conduite militaire doit être réglée suivant les circonstances ; que vous devez attaquer ou vous défendre selon que le théâtre de la guerre sera chez vous ou chez l'ennemi.

Si la guerre se fait dans votre propre pays, et si l'ennemi, sans vous avoir donné le temps de faire tous vos préparatifs,

s'apprêtant à vous attaquer, vient avec une armée bien ordonnée pour l'envahir ou le démembrer, ou y faire des dégâts, ramassez promptement le plus de troupes que vous pourrez, envoyez demander du secours chez les voisins et chez les alliés, emparez-vous de quelques lieux qu'il chérit, et il se fera conforme à vos désirs, mettez-les en état de défense, ne fût-ce que pour gagner du temps ; la rapidité est la sève de la guerre.

Voyagez par les routes sur lesquelles il ne peut vous attendre ; mettez une partie de vos soins à empêcher que l'armée ennemie ne puisse recevoir des vivres, barrez-lui tous les chemins, ou du moins faites qu'elle n'en puisse trouver aucun sans embuscades, ou sans qu'elle soit obligée de l'emporter de vive force.

Les paysans peuvent en cela vous être d'un grand secours et vous servir mieux que vos propres troupes : faites-leur entendre seulement qu'ils doivent empêcher que d'injustes ravisseurs ne viennent s'emparer de toutes leurs possessions et ne leur enlèvent leur père, leur mère, leur femme et leurs enfants.

Ne vous tenez pas seulement sur la défensive, envoyez des partisans pour enlever des convois, harcelez, fatiguez, attaquez tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; forcez votre injuste agresseur à se repentir de sa témérité ; contraignez-le de retourner sur ses pas, n'emportant pour tout butin que la honte de n'avoir pu réussir.

Si vous faites la guerre dans le pays ennemi, ne divisez vos troupes que très rarement, ou mieux encore, ne les divisez jamais ; qu'elles soient toujours réunies et en état de se secourir mutuellement ; ayez soin qu'elles ne soient jamais que dans des lieux fertiles et abondants.

Si elles venaient à souffrir de la faim, la misère et les maladies feraient bientôt plus de ravage parmi elles que ne le pourrait faire dans plusieurs années le fer de l'ennemi.

Procurez-vous pacifiquement tous les secours dont vous aurez besoin ; n'employez la force que lorsque les autres voies auront été inutiles ; faites en sorte que les habitants des villages et de la campagne puissent trouver leurs intérêts à venir d'eux-mêmes vous offrir leurs denrées ; mais, je le répète, que vos troupes ne soient jamais divisées.

Tout le reste étant égal, on est plus fort de moitié lorsqu'on combat chez soi.

Si vous combattez chez l'ennemi, ayez égard à cette maxime, surtout si vous êtes un peu avant dans ses États : conduisez alors votre armée entière ; faites toutes vos opérations militaires dans le plus grand secret, je veux dire qu'il faut empêcher qu'aucun ne puisse pénétrer vos desseins : il suffit qu'on sache ce que vous voulez faire quand le temps de l'exécuter sera arrivé.

Il peut arriver que vous soyez réduit quelquefois à ne savoir où aller, ni de quel côté vous tourner ; dans ce cas ne précipitez rien, attendez tout du temps et des circonstances, soyez inébranlable dans le lieu où vous êtes.

Il peut arriver encore que vous vous trouviez engagé mal à propos ; gardez-vous bien alors de prendre la fuite, elle causerait votre perte ; périssez plutôt que de reculer, vous périrez au moins glorieusement ; cependant, faites bonne contenance. Votre armée, accoutumée à ignorer vos desseins, ignorera pareillement le péril qui la menace ; elle croira que vous avez eu vos raisons, et combattra avec autant d'ordre et de valeur que si vous l'aviez disposée depuis longtemps à la bataille.

Si dans ces sortes d'occasions vous triomphez, vos soldats redoubleront de force, de courage et de valeur ; votre réputation s'accroît dans la proportion même du risque que vous avez couru. Votre armée se croira invincible sous un chef tel que vous.

Quelque critiques que puissent être la situation et les circonstances où vous vous trouvez, ne désespérez de rien ; c'est dans les occasions où tout est à craindre qu'il ne faut rien craindre ; c'est lorsqu'on est environné de tous les dangers qu'il n'en faut redouter aucun ; c'est lorsqu'on est sans aucune ressource qu'il faut compter sur toutes ; c'est lorsqu'on est surpris qu'il faut surprendre l'ennemi lui-même.

Instruisez tellement vos troupes qu'elles puissent se trouver prêtes sans préparatifs, qu'elles trouvent de grands avantages là où elles n'en ont cherché aucun, que sans aucun ordre particulier de votre part, elles improvisent les dispositions à prendre, que sans défense expresse elles s'interdisent d'elles-mêmes tout ce qui est contre la discipline.

Veillez en particulier avec une extrême attention à ce qu'on ne sème pas de faux bruits, coupez racine aux plaintes et aux murmures, ne permettez pas qu'on tire des augures sinistres de tout ce qui peut arriver d'extraordinaire.

Si les devins ou les astrologues de l'armée ont prédit le bonheur, tenez-vous-en à leur décision ; s'ils parlent avec obscurité, interprétez en bien ; s'ils hésitent, ou qu'ils ne disent pas des choses avantageuses, ne les écoutez pas, faites-les taire.

Aimez vos troupes, et procurez-leur tous les secours, tous les avantages, toutes les commodités dont elles peuvent avoir besoin. Si elles essuient de rudes fatigues, ce n'est pas qu'elles s'y plaisent ; si elles endurent la faim, ce n'est pas qu'elles ne se soucient pas de manger ; si elles s'exposent à la mort, ce n'est point qu'elles n'aiment pas la vie. Si mes officiers n'ont pas un

surcroît de richesses, ce n'est pas parce qu'ils dédaignent les biens de ce monde. Faites en vous-même de sérieuses réflexions sur tout cela.

Lorsque vous aurez tout disposé dans votre armée et que tous vos ordres auront été donnés, s'il arrive que vos troupes nonchalamment assises donnent des marques de tristesse, si elles vont jusqu'à verser des larmes, tirez-les promptement de cet état d'assoupissement et de léthargie, donnez-leur des festins, faites-leur entendre le bruit du tambour et des autres instruments militaires, exercez-les, faites-leur faire des évolutions, faites-leur changer de place, menez-les même dans des lieux un peu difficiles, où elles aient à travailler et à souffrir. Imitez la conduite de Tchouan Tchou et de Tsao-Kouei, vous changerez le cœur de vos soldats, vous les accoutumerez au travail, ils s'y endurciront, rien ne leur coûtera dans la suite.

Les quadrupèdes regimbent quand on les charge trop, ils deviennent inutiles quand ils sont forcés. Les oiseaux au contraire veulent être forcés pour être d'un bon usage. Les hommes tiennent un milieu entre les uns et les autres, il faut les charger, mais non pas jusqu'à les accabler ; il faut même les forcer, mais avec discernement et mesure.

Si vous voulez tirer un bon parti de votre armée, si vous voulez qu'elle soit invincible, faites qu'elle ressemble au Chouai Jen. Le Chouai Jen est une espèce de gros serpent qui se trouve dans la montagne de Tchang Chan. Si l'on frappe sur la tête de ce serpent, à l'instant sa queue va au secours, et se recourbe jusqu'à la tête ; qu'on le frappe sur la queue, la tête s'y trouve dans le moment pour la défendre ; qu'on le frappe sur le milieu ou sur quelque autre partie de son corps, sa tête et sa queue s'y trouvent d'abord réunies. Mais cela peut-il être pratiqué par une armée ? dira peut-être quelqu'un. Oui, cela se peut, cela se doit, et il le faut.

Quelques soldats du royaume de Ou se trouvèrent un jour à passer une rivière en même temps que d'autres soldats du royaume de Yue la passaient aussi ; un vent impétueux souffla, les barques furent renversées et les hommes auraient tous péri, s'ils ne se fussent aidés mutuellement : ils ne pensèrent pas alors qu'ils étaient ennemis, ils se rendirent au contraire tous les offices qu'on pouvait attendre d'une amitié tendre et sincère, ils coopérèrent comme la main droite avec la main gauche.

Je vous rappelle ce trait d'Histoire pour vous faire entendre que non seulement les différents corps de votre armée doivent se secourir mutuellement, mais encore qu'il faut que vous secouriez vos alliés, que vous donniez même du secours aux peuples vaincus qui en ont besoin ; car, s'ils vous sont soumis, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement ; si leur souverain vous a déclaré la guerre, ce n'est pas de leur faute. Rendez-leur des services, ils auront leur tour pour vous en rendre aussi.

En quelque pays que vous soyez, quel que soit le lieu que vous occupiez, si dans votre armée il y a des étrangers, ou si, parmi les peuples vaincus, vous avez choisi des soldats pour grossir le nombre de vos troupes, ne souffrez jamais que dans les corps qu'ils composent ils soient ou les plus forts, ou en majorité. Quand on attache plusieurs chevaux à un même pieu, on se garde bien de mettre ceux qui sont indomptés, ou tous ensemble, ou avec d'autres en moindre nombre qu'eux, ils mettraient tout en désordre ; mais lorsqu'ils sont domptés, ils suivent aisément la multitude.

Dans quelque position que vous puissiez être, si votre armée est inférieure à celle des ennemis, votre seule conduite, si elle est bonne, peut la rendre victorieuse. Il n'est pas suffisant de compter sur les chevaux boiteux ou les chariots embourbés, mais à quoi vous servirait d'être placé avantageusement si vous ne saviez pas tirer parti de votre position ? À quoi servent la bravoure sans la prudence, la valeur sans la ruse ?

Un bon général tire parti de tout, et il n'est en état de tirer parti de tout que parce qu'il fait toutes ses opérations avec le plus grand secret, qu'il sait conserver son sang-froid, et qu'il gouverne avec droiture, de telle sorte néanmoins que son armée a sans cesse les oreilles trompées et les yeux fascinés. Il sait si bien que ses troupes ne savent jamais ce qu'elles doivent faire, ni ce qu'on doit leur commander. Si les événements changent, il change de conduite ; si ses méthodes, ses systèmes ont des inconvénients, il les corrige toutes les fois qu'il le veut, et comme il le veut. Si ses propres gens ignorent ses desseins, comment les ennemis pourraient-ils les pénétrer ?

Un habile général sait d'avance tout ce qu'il doit faire ; tout autre que lui doit l'ignorer absolument. Telle était la pratique de ceux de nos anciens guerriers qui se sont le plus distingués dans l'art sublime du gouvernement. Voulaient-ils prendre une ville d'assaut, ils n'en parlaient que lorsqu'ils étaient aux pieds des murs. Ils montaient les premiers, tout le monde les suivait ; et lorsqu'on était logé sur la muraille, ils faisaient rompre toutes les échelles. Étaient-ils bien avant dans les terres des alliés, ils redoublaient d'attention et de secret.

Partout ils conduisaient leurs armées comme un berger conduit un troupeau ; ils les faisaient aller où bon leur semblait, ils les faisaient revenir sur leurs pas, ils les faisaient retourner, et tout cela sans murmure, sans résistance de la part d'un seul.

La principale science d'un général consiste à bien connaître les neuf sortes de terrain, afin de pouvoir faire à propos les neuf changements. Elle consiste à savoir déployer et replier ses troupes suivant les lieux et les circonstances, à travailler efficacement à cacher ses propres intentions et à découvrir celles de l'ennemi, à avoir pour maxime certaine que les troupes sont très unies entre elles, lorsqu'elles sont bien avant dans les terres des ennemis ; qu'elles se divisent au contraire et se dispersent très

aisément, lorsqu'on ne se tient qu'aux frontières ; qu'elles ont déjà la moitié de la victoire, lorsqu'elles se sont emparées de tous les allants et de tous les aboutissants, tant de l'endroit où elles doivent camper que des environs du camp de l'ennemi ; que c'est un commencement de succès que d'avoir pu camper dans un terrain vaste, spacieux et ouvert de tous côtés ; mais que c'est presque avoir vaincu, lorsque étant dans les possessions ennemies, elles se sont emparées de tous les petits postes, de tous les chemins, de tous les villages qui sont au loin des quatre côtés, et que, par leurs bonnes manières, elles ont gagné l'affection de ceux qu'elles veulent vaincre, ou qu'elles ont déjà vaincus.

Instruit par l'expérience et par mes propres réflexions, j'ai tâché, lorsque je commandais les armées, de réduire en pratique tout ce que je vous rappelle ici. Quand j'étais dans des *lieux de division,* je travaillais à l'union des cœurs et à l'uniformité des sentiments. Lorsque j'étais dans des *lieux légers,* je rassemblais mon monde, et je l'occupais utilement. Lorsqu'il s'agissait des *lieux qu'on peut disputer,* je m'en emparais le premier, quand je le pouvais ; si l'ennemi m'avait prévenu, j'allais après lui, et j'usais d'artifices pour l'en déloger. Lorsqu'il était question des *lieux de réunion,* j'observais tout avec une extrême diligence, et je voyais venir l'ennemi. Sur un *terrain plein et uni,* je m'étendais à l'aise et j'empêchais l'ennemi de s'étendre. Dans des *lieux à plusieurs issues,* quand il m'était impossible de les occuper tous, j'étais sur mes gardes, j'observais l'ennemi de près, je ne le perdais pas de vue. Dans des *lieux graves et importants,* je nourrissais bien le soldat, je l'accablais de caresses. Dans des *lieux gâtés ou détruits,* je tâchais de me tirer d'embarras, tantôt en faisant des détours et tantôt en remplissant les vides. Enfin, dans des *lieux de morts,* je faisais croire à l'ennemi que je ne pouvais survivre.

Les troupes bien disciplinées résistent quand elles sont encerclées ; elles redoublent d'efforts dans les extrémités, elles

affrontent les dangers sans crainte, elles se battent jusqu'à la mort quand il n'y a pas d'alternative, et obéissent implicitement. Si celles que vous commandez ne sont pas telles, c'est votre faute ; vous ne méritez pas d'être à leur tête.

Si vous êtes ignorant des plans des États voisins, vous ne pourrez préparer vos alliances au moment opportun ; si vous ne savez pas en quel nombre sont les ennemis contre lesquels vous devez combattre, si vous ne connaissez pas leur fort et leur faible, vous ne ferez jamais les préparatifs ni les dispositions nécessaires pour la conduite de votre armée ; vous ne méritez pas de commander.

Si vous ignorez où il y a des montagnes et des collines, des lieux secs ou humides, des lieux escarpés ou pleins de défilés, des lieux marécageux ou pleins de périls, vous ne sauriez donner des ordres convenables, vous ne sauriez conduire votre armée ; vous êtes indigne de commander.

Si vous ne connaissez pas tous les chemins, si vous n'avez pas soin de vous munir de guides sûrs et fidèles pour vous conduire par les routes que vous ignorerez, vous ne parviendrez pas au terme que vous vous proposez, vous serez la dupe des ennemis ; vous ne méritez pas de commander.

Lorsqu'un grand hégémonique attaque un État puissant, il fait en sorte qu'il soit impossible à l'ennemi de se concentrer. Il intimide l'ennemi et empêche ses alliés de se joindre à lui. Il s'ensuit que le grand hégémonique ne combat pas des combinaisons puissantes États et ne nourrit pas le pouvoir d'autres États. Il s'appuie pour la réalisation de ses buts sur sa capacité d'intimider ses opposants et ainsi il peut prendre les villes ennemies et renverser État de l'ennemi.

Si vous ne savez pas combiner quatre et cinq tout à la fois, vos troupes ne sauraient aller de pair avec celles des vassaux et

des feudataires. Lorsque les vassaux et les feudataires avaient à faire la guerre contre quelque grand prince, ils s'unissaient entre eux, ils tâchaient de troubler tout l'Univers, ils mettaient dans leur parti le plus de monde qu'il leur était possible, ils recherchaient surtout l'amitié de leurs voisins, ils l'achetaient même bien cher s'il le fallait. Ils ne donnaient pas à l'ennemi le temps de se reconnaître, encore moins celui d'avoir recours à ses alliés et de rassembler toutes ses forces, ils l'attaquaient lorsqu'il n'était pas encore en état de défense ; aussi, s'ils faisaient le siège d'une ville, ils s'en rendaient maîtres à coup sûr. S'ils voulaient conquérir une province, elle était à eux ; quelques grands avantages qu'ils se fussent d'abord procurés, ils ne s'endormaient pas, ils ne laissaient jamais leur armée s'amollir par l'oisiveté ou la débauche, ils entretenaient une exacte discipline, ils punissaient sévèrement, quand les cas l'exigeaient, et ils donnaient libéralement des récompenses, lorsque les occasions le demandaient. Outre les lois ordinaires de la guerre, ils en faisaient de particulières, suivant les circonstances des temps et des lieux.

Voulez-vous réussir ? Prenez pour modèle de votre conduite celle que je viens de vous tracer ; regardez votre armée comme un seul homme que vous seriez chargé de conduire, ne lui motivez jamais votre manière d'agir ; faites-lui savoir exactement tous vos avantages, mais cachez-lui avec grand soin jusqu'à la moindre de vos pertes ; faites toutes vos démarches dans le plus grand secret ; placez-les dans une situation périlleuse et elles survivront ; disposez-les sur un terrain de mort et elles vivront, car, lorsque l'armée est placée dans une telle situation, elle peut faire sortir la victoire des revers.

Accordez des récompenses sans vous préoccuper des usages habituels, publiez des ordres sans respect des précédents, ainsi vous pourrez vous servir de l'armée entière comme d'un seul homme.

Éclairez toutes les démarches de l'ennemi, ne manquez pas de prendre les mesures les plus efficaces pour pouvoir vous assurer de la personne de leur général ; faites tuer leur général, car vous ne combattez jamais que contre des rebelles.

Le nœud des opérations militaires dépend de votre faculté de faire semblant de vous conformer aux désirs de votre ennemi.

Ne divisez jamais vos forces ; la concentration vous permet de tuer son général, même à une distance de mille lieues ; là se trouve la capacité d'atteindre votre objet d'une manière ingénieuse.

Lorsque l'ennemi vous offre une opportunité, saisissez-en vite l'avantage ; anticipez-le en vous rendant maître de quelque chose qui lui importe et avancez suivant un plan fixé secrètement.

La doctrine de la guerre consiste à suivre la situation de l'ennemi afin de décider de la bataille.

Dès que votre armée sera hors des frontières, faites-en fermer les avenues, déchirez les instructions qui sont entre vos mains et ne souffrez pas qu'on écrive ou qu'on reçoive des nouvelles ; rompez vos relations avec les ennemis, assemblez votre conseil et exhortez-le à exécuter le plan ; après cela, allez à l'ennemi.

Avant que la campagne soit commencée, soyez comme une jeune fille qui ne sort pas de la maison ; elle s'occupe des affaires du ménage, elle a soin de tout préparer, elle voit tout, elle entend tout, elle fait tout, elle ne se mêle d'aucune affaire en apparence.

La campagne une fois commencée, vous devez avoir la promptitude d'un lièvre qui, se trouvant poursuivi par des chasseurs, tâcherait, par mille détours, de trouver enfin son gîte, pour s'y réfugier en sûreté.

Article XII
De l'art d'attaquer par le feu

Sun Tzu dit : Les différentes manières de combattre par le feu se réduisent à cinq. La première consiste à brûler les hommes ; la deuxième, à brûler les provisions ; la troisième, à brûler les bagages ; la quatrième, à brûler les arsenaux et les magasins ; et la cinquième, à utiliser des projectiles incendiaires.

Avant que d'entreprendre ce genre de combat, il faut avoir tout prévu, il faut avoir reconnu la position des ennemis, il faut s'être mis au fait de tous les chemins par où il pourrait s'échapper ou recevoir du secours, il faut s'être muni des choses nécessaires pour l'exécution du projet, il faut que le temps et les circonstances soient favorables.

Préparez d'abord toutes les matières combustibles dont vous voulez faire usage : dès que vous aurez mis le feu, faites attention à la fumée. Il y a le temps de mettre le feu, il y a le jour de le faire éclater : n'allez pas confondre ces deux choses. Le temps de mettre le feu est celui où tout est tranquille sous le Ciel, où la sérénité paraît devoir être de durée. Le jour de le faire éclater est celui où la lune se trouve sous une des quatre constellations, Qi, Pi, Y, Tchen. Il est rare que le vent ne souffle point alors, et il arrive très souvent qu'il souffle avec force.

Les cinq manières de combattre par le feu demandent de votre part une conduite qui varie suivant les circonstances : ces variations se réduisent à cinq. Je vais les indiquer, afin que vous puissiez les employer dans les occasions.

I. Dès que vous aurez mis le feu, si, après quelque temps, il n'y a aucune rumeur dans le camp des ennemis, si tout est tran-

quille chez eux, restez vous-même tranquille, n'entreprenez rien ; attaquer imprudemment, c'est chercher à se faire battre. Vous savez que le feu a pris, cela doit vous suffire : en attendant, vous devez supposer qu'il agit sourdement ; ses effets n'en seront que plus funestes. Il est au-dedans ; attendez qu'il éclate et que vous en voyiez des étincelles au-dehors, vous pourrez aller recevoir ceux qui ne chercheront qu'à se sauver.

II. Si peu de temps après avoir mis le feu, vous voyez qu'il s'élève par tourbillons, ne donnez pas aux ennemis le temps de l'éteindre, envoyez des gens pour l'attiser, disposez promptement toutes choses, et courez au combat.

III. Si malgré toutes vos mesures et tous les artifices que vous aurez pu employer, il n'a pas été possible à vos gens de pénétrer dans l'intérieur, et si vous êtes forcé à ne pouvoir mettre le feu que par dehors, observez de quel côté vient le vent ; c'est de ce côté que doit commencer l'incendie ; c'est par le même côté que vous devez attaquer. Dans ces sortes d'occasions, qu'il ne vous arrive jamais de combattre sous le vent.

IV. Si pendant le jour le vent a soufflé sans discontinuer, regardez comme une chose sûre que pendant la nuit il y aura un temps où il cessera ; prenez là-dessus vos précautions et vos arrangements.

V. Un général qui, pour combattre ses ennemis, sait employer le feu toujours à propos est un homme véritablement éclairé. Un général qui sait se servir de l'eau et de l'inondation pour la même fin est un excellent homme. Cependant, il ne faut employer l'eau qu'avec discrétion. Servez-vous-en, à la bonne heure ; mais que ce ne soit que pour gâter les chemins par où les ennemis pourraient s'échapper ou recevoir du secours.

Les différentes manières de combattre par le feu, telles que je viens de les indiquer, sont ordinairement suivies d'une pleine

victoire, dont il faut que vous sachiez recueillir les fruits. Le plus considérable de tous, et celui sans lequel vous auriez perdu vos soins et vos peines, est de connaître le mérite de tous ceux qui se seront distingués, c'est de les récompenser en proportion de ce qu'ils auront fait pour la réussite de l'entreprise. Les hommes se conduisent ordinairement par l'intérêt ; si vos troupes ne trouvent dans le service que des peines et des travaux, vous ne les emploierez pas deux fois avec avantage.

La nécessité seule doit faire entreprendre la guerre. Les combats, de quelque nature qu'ils soient, ont toujours quelque chose de funeste pour les vainqueurs eux-mêmes ; il ne faut les livrer que lorsqu'on ne saurait faire la guerre autrement.

Lorsqu'un souverain est animé par la colère ou par la vengeance, qu'il ne lui arrive jamais de lever des troupes. Lorsqu'un général trouve qu'il a dans le cœur les mêmes sentiments, qu'il ne livre jamais de combats. Pour l'un et pour l'autre ce sont des temps nébuleux : qu'ils attendent les jours de sérénité pour se déterminer et pour entreprendre.

S'il y a quelque profit à espérer en vous mettant en mouvement, faites marcher votre armée ; si vous ne prévoyez aucun avantage, tenez-vous en repos ; eussiez-vous les sujets les plus légitimes d'être irrité, vous eût-on provoqué, insulté même, attendez, pour prendre votre parti, que le feu de la colère se soit dissipé et que les sentiments pacifiques s'élèvent en foule dans votre cœur. N'oubliez jamais que votre dessein, en faisant la guerre, doit être de procurer à État la gloire, la splendeur et la paix, et non pas d'y mettre le trouble, la désolation et la confusion.

Ce sont les intérêts du pays et non pas vos intérêts personnels que vous défendez. Vos vertus et vos vices, vos belles qualités et vos défauts rejaillissent également sur ceux que vous représentez. Vos moindres fautes sont toujours de conséquence ;

les grandes sont souvent irréparables, et toujours très funestes. Il est difficile de soutenir un royaume que vous aurez mis sur le penchant de sa ruine ; il est impossible de le relever, s'il est une fois détruit : on ne ressuscite pas un mort.

De même qu'un prince sage et éclairé met tous ses soins à bien gouverner, ainsi un général habile n'oublie rien pour former de bonnes troupes, et pour les employer à sauvegarder État et à préserver l'armée.

Article XIII
De la concorde et de la discorde

Sun Tzu dit : Si, ayant sur pied une armée de cent mille hommes, vous devez la conduire jusqu'à la distance de cent lieues, il faut compter qu'au-dehors, comme au-dedans, tout sera en mouvement et en rumeur. Les villes et les villages dont vous aurez tiré les hommes qui composent vos troupes ; les hameaux et les campagnes dont vous aurez tiré vos provisions et tout l'attirail de ceux qui doivent les conduire ; les chemins remplis de gens qui vont et viennent, tout cela ne saurait arriver qu'il n'y ait bien des familles dans la désolation, bien des terres incultes, et bien des dépenses pour État

Sept cent mille familles dépourvues de leurs chefs ou de leurs soutiens se trouvent tout à coup hors d'état de vaquer à leurs travaux ordinaires ; les terres privées d'un pareil nombre de ceux qui les faisaient valoir diminuent, en proportion des soins qu'on leur refuse, la quantité comme la qualité de leurs productions.

Les appointements de tant d'officiers, la paie journalière de tant de soldats et l'entretien de tout le monde creusent peu à peu les greniers et les coffres du prince comme ceux du peuple, et ne sauraient manquer de les épuiser bientôt.

Être plusieurs années à observer ses ennemis, ou à faire la guerre, c'est ne point aimer le peuple, c'est être l'ennemi de son pays ; toutes les dépenses, toutes les peines, tous les travaux et toutes les fatigues de plusieurs années n'aboutissent le plus souvent, pour les vainqueurs eux-mêmes, qu'à une journée de triomphe et de gloire, celle où ils ont vaincu. N'employer pour vaincre que la voie des sièges et des batailles, c'est ignorer éga-

lement et les devoirs de souverain et ceux de général ; c'est ne pas savoir gouverner ; c'est ne pas savoir servir État

Ainsi, le dessein de faire la guerre une fois formé, les troupes étant déjà sur pied et en état de tout entreprendre, ne dédaignez pas d'employer les artifices.

Commencez par vous mettre au fait de tout ce qui concerne les ennemis ; sachez exactement tous les rapports qu'ils peuvent avoir, leurs liaisons et leurs intérêts réciproques ; n'épargnez pas les grandes sommes d'argent ; n'ayez pas plus de regret à celui que vous ferez passer chez l'étranger, soit pour vous faire des créatures, soit pour vous procurer des connaissances exactes, qu'à celui que vous emploierez pour la paie de ceux qui sont enrôlés sous vos étendards : plus vous dépenserez, plus vous gagnerez ; c'est un argent que vous placez pour en retirer un gros intérêt.

Ayez des espions partout, soyez instruit de tout, ne négligez rien de ce que vous pourrez apprendre ; mais, quand vous aurez appris quelque chose, ne la confiez pas indiscrètement à tous ceux qui vous approchent.

Lorsque vous emploierez quelque artifice, ce n'est pas en invoquant les Esprits, ni en prévoyant à peu près ce qui doit ou peut arriver, que vous le ferez réussir ; c'est uniquement en sachant sûrement, par le rapport fidèle de ceux dont vous vous servirez, la disposition des ennemis, eu égard à ce que vous voulez qu'ils fassent.

Quand un habile général se met en mouvement, l'ennemi est déjà vaincu : quand il combat, il doit faire lui seul plus que toute son armée ensemble ; non pas toutefois par la force de son bras, mais par sa prudence, par sa manière de commander, et surtout par ses ruses. Il faut qu'au premier signal une partie de l'armée ennemie se range de son côté pour combattre sous ses

étendards : il faut qu'il soit toujours le maître d'accorder la paix et de l'accorder aux conditions qu'il jugera à propos.

Le grand secret de venir à bout de tout consiste dans l'art de savoir mettre la division à propos ; division *dans les villes et les villages,* division *extérieure,* division *entre les inférieurs et les supérieurs,* division *de mort,* division *de vie*.

Ces cinq sortes de divisions ne sont que les branches d'un même tronc. Celui qui sait les mettre en usage est un homme véritablement digne de commander ; c'est le trésor de son souverain et le soutien de l'empire.

J'appelle *division dans les villes et les villages* celle par laquelle on trouve le moyen de détacher du parti ennemi les habitants des villes et des villages qui sont de sa domination, et de se les attacher de manière à pouvoir s'en servir sûrement dans le besoin.

J'appelle *division extérieure* celle par laquelle on trouve le moyen d'avoir à son service les officiers qui servent actuellement dans l'armée ennemie.

Par la *division entre les inférieurs et les supérieurs,* j'entends celle qui nous met en état de profiter de la mésintelligence que nous aurons su mettre entre alliés, entre les différents corps, ou entre les officiers de divers grades qui composent l'armée que nous aurons à combattre.

La *division de mort* est celle par laquelle, après avoir fait donner de faux avis sur l'état où nous nous trouvons, nous faisons courir des bruits tendancieux, lesquels nous faisons passer jusqu'à la cour de son souverain, qui, les croyant vrais, se conduit en conséquence envers ses généraux et tous les officiers qui sont actuellement à son service.

La *division de vie* est celle par laquelle on répand l'argent à pleines mains envers tous ceux qui, ayant quitté le service de leur légitime maître, ont passé de votre côté, ou pour combattre sous vos étendards, ou pour vous rendre d'autres services non moins essentiels.

Si vous avez su vous faire des créatures dans les villes et les villages des ennemis, vous ne manquerez pas d'y avoir bientôt quantité de gens qui vous seront entièrement dévoués. Vous saurez par leur moyen les dispositions du grand nombre des leurs à votre égard, ils vous suggéreront la manière et les moyens que vous devez employer pour gagner ceux de leurs compatriotes dont vous aurez le plus à craindre ; et quand le temps de faire des sièges sera venu, vous pourrez faire des conquêtes, sans être obligé de monter à l'assaut, sans coup férir, sans même tirer l'épée.

Si les ennemis qui sont actuellement occupés à vous faire la guerre ont à leur service des officiers qui ne sont pas d'accord entre eux ; si de mutuels soupçons, de petites jalousies, des intérêts personnels les tiennent divisés, vous trouverez aisément les moyens d'en détacher une partie, car quelque vertueux qu'ils puissent être d'ailleurs, quelque dévoués qu'ils soient à leur souverain, l'appât de la vengeance, celui des richesses ou des postes éminents que vous leur promettez, suffiront amplement pour les gagner ; et quand une fois ces passions seront allumées dans leur cœur, il n'est rien qu'ils ne tenteront pour les satisfaire.

Si les différents corps qui composent l'armée des ennemis ne se soutiennent pas entre eux, s'ils sont occupés à s'observer mutuellement, s'ils cherchent réciproquement à se nuire, il vous sera aisé d'entretenir leur mésintelligence, de fomenter leurs divisions ; vous les détruirez peu à peu les uns par les autres, sans qu'il soit besoin qu'aucun d'eux se déclare ouvertement

pour votre parti ; tous vous serviront sans le vouloir, même sans le savoir.

Si vous avez fait courir des bruits, tant pour persuader ce que vous voulez qu'on croie de vous, que sur les fausses démarches que vous supposerez avoir été faites par les généraux ennemis ; si vous avez fait passer de faux avis jusqu'à la cour et au conseil même du prince contre les intérêts duquel vous avez à combattre ; si vous avez su faire douter des bonnes intentions de ceux mêmes dont la fidélité à leur prince vous sera la plus connue, bientôt vous verrez que chez les ennemis les soupçons ont pris la place de la confiance, que les récompenses ont été substituées aux châtiments et les châtiments aux récompenses, que les plus légers indices tiendront lieu des preuves les plus convaincantes pour faire périr quiconque sera soupçonné.

Alors les meilleurs officiers, leurs ministres les plus éclairés se dégoûteront, leur zèle se ralentira ; et se voyant sans espérance d'un meilleur sort, ils se réfugieront chez vous pour se délivrer des justes craintes dont ils étaient perpétuellement agités, et pour mettre leurs jours à couvert.

Leurs parents, leurs alliés ou leurs amis seront accusés, recherchés, mis à mort. Les complots se formeront, l'ambition se réveillera, ce ne seront plus que perfidies, que cruelles exécutions, que désordres, que révoltes de tous côtés.

Que vous restera-t-il à faire pour vous rendre maître d'un pays dont les peuples voudraient déjà vous voir en possession ?

Si vous récompensez ceux qui se seront donnés à vous pour se délivrer des justes craintes dont ils étaient perpétuellement agités, et pour mettre leurs jours à couvert ; si vous leur donnez de l'emploi, leurs parents, leurs alliés, leur amis seront autant de sujets que vous acquerrez à votre prince.

Si vous répandez l'argent à pleines mains, si vous traitez bien tout le monde, si vous empêchez que vos soldats ne fassent le moindre dégât dans les endroits par où ils passeront, si les peuples vaincus ne souffrent aucun dommage, assurez-vous qu'ils sont déjà gagnés, et que le bien qu'ils diront de vous attirera plus de sujets à votre maître et plus de villes sous sa domination que les plus brillantes victoires.

Soyez vigilant et éclairé ; mais montrez à l'extérieur beaucoup de sécurité, de simplicité et même d'indifférence ; soyez toujours sur vos gardes, quoique vous paraissiez ne penser à rien ; défiez-vous de tout, quoique vous paraissiez sans défiance ; soyez extrêmement secret, quoiqu'il paraisse que vous ne fassiez rien qu'à découvert ; ayez des espions partout ; au lieu de paroles, servez-vous de signaux ; voyez par la bouche, parlez par les yeux ; cela n'est pas aisé, cela est très difficile. On est quelquefois trompé lorsqu'on croit tromper les autres. Il n'y a qu'un homme d'une prudence consommée, qu'un homme extrêmement éclairé, qu'un sage du premier ordre qui puisse employer à propos et avec succès l'artifice des divisions. Si vous n'êtes point tel, vous devez y renoncer ; l'usage que vous en feriez ne tournerait qu'à votre détriment.

Après avoir enfanté quelque projet, si vous apprenez que votre secret a transpiré, faites mourir sans rémission tant ceux qui l'auront divulgué que ceux à la connaissance desquels il sera parvenu. Ceux-ci ne sont point coupables encore à la vérité, mais ils pourraient le devenir. Leur mort sauvera la vie à quelques milliers d'hommes et assurera la fidélité d'un plus grand nombre encore.

Punissez sévèrement, récompensez avec largesse : multipliez les espions, ayez-en partout, dans le propre palais du prince ennemi, dans l'hôtel de ses ministres, sous les tentes de ses généraux ; ayez une liste des principaux officiers qui sont à son service ; sachez leurs noms, leurs surnoms, le nombre de

leurs enfants, de leurs parents, de leurs amis, de leurs domestiques ; que rien ne se passe chez eux que vous n'en soyez instruit.

Vous aurez vos espions partout : vous devez supposer que l'ennemi aura aussi les siens. Si vous venez à les découvrir, gardez-vous bien de les faire mettre à mort ; leurs jours doivent vous être infiniment précieux. Les espions des ennemis vous serviront efficacement, si vous mesurez tellement vos démarches, vos paroles et toutes vos actions, qu'ils ne puissent jamais donner que de faux avis à ceux qui les ont envoyés.

Enfin, un bon général doit tirer parti de tout ; il ne doit être surpris de rien, quoi que ce soit qui puisse arriver. Mais par-dessus tout, et de préférence à tout, il doit mettre en pratique ces cinq sortes de divisions. Rien n'est impossible à qui sait s'en servir.

Défendre les États de son souverain, les agrandir, faire chaque jour de nouvelles conquêtes, exterminer les ennemis, fonder même de nouvelles dynasties, tout cela peut n'être que l'effet des dissensions employées à propos.

Telle fut la voie qui permit l'avènement des dynasties Yin et Tcheou, lorsque des serviteurs transfuges contribuèrent à leur élévation.

Quel est celui de nos livres qui ne fait l'éloge de ces grands ministres ! L'Histoire leur a-t-elle jamais donné les noms de traîtres à leur patrie, ou de rebelles à leur souverain ? Seul le prince éclairé et le digne général peuvent gagner à leur service les esprits les plus pénétrants et accomplir de vastes desseins.

Une armée sans agents secrets est un homme sans yeux ni oreilles.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Février 2005
—

– Source :
http://www.ifrance.com/artdelaguerreselonsuntzu
Jean-Philippe Thiébaud. Avec nos remerciements.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

Nicolas MACHIAVEL (1521)

L'art de la guerre

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: http://pages.infinit.net/sociojmt

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie à partir de :

Nicolas MACHIAVEL (1521),

L'art de la guerre

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Nicolas Machiavel en 1521.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 24 février 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

l'*Art de la guerre*
(Extraits)

L'ART DE LA GUERRE

(extraits)

Retour à la table des matières

Chez Machiavel, le souci primordial est celui de la défense nationale. Dans l'Art de la guerre (1521), Machiavel y expose ses idées sur la réorganisation de l'armée et la conduite de la guerre.

L'Art de la Guerre

I

NÉCESSITÉ D'UNE ARMÉE NATIONALE.

Retour à la table des matières

Fabrizio Colonna. - Je soutiens que la milice nationale est de tontes la plus utile, et qu'on ne peut l'organiser par aucun autre moyen : or, comme chacun est d'accord sur ce point, je n'y perdrai pas beaucoup de temps, car toits les exemples de l'antiquité parlent en ma faveur. On allègue l'inexpérience et la contrainte : il est vrai que la première rend peu courageux, et que la seconde excite le mécontentement ; mais le courage et l'expérience s'obtiennent de la manière d'armer, d'exercer et d'organiser le soldat, comme vous le verrez dans le cours de cet entretien. Quant à la contrainte, il faut bien faire attention que les hommes que l'on enrôle par ordre du souverain ne viennent sous les armes, ni entièrement contre leur gré, ni tout à fait volontairement ; car, si les engagements étaient purement volontaires, il en résulterait les inconvénients que j'ai déjà signalés, quand j'ai dit qu'on ne pourrait plus recruter et que le nombre des volontaires serait toujours trop faible : de même la seule contrainte attrait les plus fâcheux résultats. Il faut donc prendre un terme moyen, qui ne soit ni une contrainte sans réserve, ni une entière liberté, mais qui attire les sujets par le respect qu'ils ont pour le prince ; respect où la crainte de lui déplaire ait plus d'empire que la menace du châtiment présent. Il en résultera un mélange de contrainte et de liberté, qui maintiendra le mécontentement dans des bornes assez étroites pour qu'il n'en résulte point de mauvais effets.

Je ne dis pas que de pareilles troupes ne puissent être vaincues ; les armées romaines l'ont été tant de fois ! L'armée d'Annibal elle-même n'a-t-elle pas été battue ? On voit donc qu'il est impossible d'organiser une armée de manière qu'on puisse compter qu'elle ne puisse être défaite. Ainsi vos hommes si sages ne doivent pas mesurer l'inutilité d'un tel système à une défaite unique ; mais ils devraient se persuader que,

comme on a été battu, on peut être également vainqueur, et que l'essentiel est d'écarter les causes de la défaite. S'ils voulaient bien rechercher ces causes, ils verraient qu'elles ne proviennent pas du vice de la mesure, mais de ce qu'un tel ordre n'avait pas toute sa perfection. Et, ainsi que je l'ai dit, ils devaient y remédier, non en blâmant l'ordonnance en elle-même, mais en corrigeant ses défectuosités. La suite de mon discours vous fera voir successivement la manière dont ils devaient s'y prendre.

Quant à la crainte qu'une telle institution ne renverse l'État en favorisant les vues ambitieuses des chefs, je répondrai que les armes dont la loi revêt les citoyens ou les sujets, loin de causer jamais de dommage, ont toujours rendu les plus grands services ; et les républiques qui s'en sont fait un appui se sont conservées plus long-temps pures d'esclavage, que celles qui les dédaignèrent. Rome vécut libre pendant quatre cents ans, et elle était armée ; Sparte, huit cents ans. Une foule de républiques, qui négligèrent de s'appuyer sur leurs propres armes, ne purent voir le terme de leur liberté s'étendre au delà de huit lustres. Une république, en effet, ne peut se passer d'armes : si elle n'en a pas qui lui appartiennent en propre, il faut qu'elle soudoie des armes étrangères ; et ces dernières nuisent bien plus promptement à l'État que les armes propres, parce qu'elles offrent plus de prise à la corruption, et qu'un citoyen qui s'est rendu puissant a moins de peine à les faire tourner au profit de ses vues ambitieuses ; car ses projets éprouvent d'autant moins d'obstacles, que ceux qu'il veut opprimer sont désarmés. D'ailleurs une république doit plutôt redouter deux ennemis qu'un seul. Celle qui s'appuie sur des armes étrangères craint tout à la fois et l'étranger qu'elle paie, et ses propres citoyens : il suffit, en effet, de vous rappeler ce que je vous ai dit, il y a peu d'instants, de Francesco Sforza, pour vous convaincre que cette crainte est fondée. Celle qui n'emploie que ses propres armes ne craint que ses citoyens. Mais, sans entrer dans toutes les raisons que je pourrais alléguer, je me contenterai d'une seule : c'est que jamais le fondateur d'une république ou d'une monarchie D'eut la pensée que ses habitants ne dussent pas la défendre avec leurs propres armes.

Si les Vénitiens avaient montré la même sagesse dans cette institution que dans leurs autres ordres, ils auraient fondé une nouvelle monarchie universelle : et ils sont d'autant plus répréhensibles, que leurs premiers législateurs les avaient armés. Mais, comme ils n'avaient aucune possession en terre ferme, ils n'étaient armés que pour la mer, sur laquelle toutes les guerres qu'ils firent signalèrent leur courage et accrurent la grandeur de leur patrie. Mais, lorsque le temps fut arrivé de porter leurs armes sur le continent, pour défendre Vicence, au lieu d'envoyer sur la terre ferme un de leurs citoyens combattre l'ennemi, ils prirent à leur solde le Marquis de Mantoue : ce parti funeste les arrêta dans leur course, et les empêcha de s'élever jusqu'au ciel, et d'étendre leur domination sur toute la terre. S'ils embrassèrent ce parti dans l'idée que, quoique habiles dans la guerre maritime, ils étaient étrangers à celle de terre, cette défiance fut loin d'être sage : car il est plus aisé à un homme de mer, accoutumé à combattre les vents, les flots et les hommes, de devenir un habile général d'armée, où il ne faut combattre que les hommes, qu'à un général de devenir un habile marin. Les Romains, accoutumés à se battre sur terre et non sur mer, ayant déclaré la guerre aux Carthaginois, tout-puissants sur cet élément, ne prirent à leur solde ni Grecs ni Espagnols, marins alors renommés ; mais ils imposèrent ce soin aux mêmes hommes qui jusqu'alors avaient servi sur terre, et ils furent vainqueurs. Si les Vénitiens en agirent ainsi dans la crainte qu'un de leurs citoyens ne s'emparât de la tyrannie, ce motif est bien frivole; car, outre les raisons que j'ai alléguées il y a quelques instants, à ce propos, si un citoyen, avec les armées de mer, n'a jamais pu devenir le tyran d'une ville maritime, il lui serait bien plus difficile encore d'y parvenir avec des

armées de terre. Ces faits auraient dû les convaincre que ce ne sont pas les armes que les citoyens tiennent en main qui font les tyrans; ce sont les institutions vicieuses du gouvernement qui enchaînent les républiques : et, puisqu'ils possédaient un bon gouvernement, que pouvaient-ils redouter des armes de leurs citoyens? Ils embrassèrent donc un parti imprudent, auquel ils doivent la perte de la plus grande partie de leur gloire et de leur bonheur. Quant à l'erreur que commet le roi de France, de ne point discipliner ses peuples à la guerre, exemple également avancé par vos prétendus sages, il n'est pas un homme, s'il veut dépouiller tous ses préjugés, qui ne convienne que ce vice existe dans cette monarchie, et que ce soit à une telle négligence qu'elle doive sa faiblesse.

Mais je viens de faire une bien longue digression, et peut-être me suis-je écarté de mon sujet : toutefois, je ne l'ai fait que pour vous répondre, et vous démontrer que l'on ne peut trouver d'appui solide que dans ses propres armes ; et les propres armes ne peuvent s'obtenir autrement que par la voie de l'ordonnance : c'est le seul moyen de former une armée dans quelque lieu que ce soit, et d'y mettre en vigueur la discipline militaire.

L’Art de la Guerre

II

SUPÉRIORITÉ DE L'INFANTERIE SUR LA CAVALERIE.

Retour à la table des matières

Fabrizio Colonna. - Je crois qu'aujourd'hui, grâce aux selles à arçon et aux étriers, dont les anciens n'avaient pas l'usage, on se tient plus solidement à cheval qu'alors ; je crois qu'on s'arme aussi plus sûrement : de sorte que maintenant un escadron d'hommes d'armes, se précipitant de tout son poids, doit trouver une résistance bien moins grande que la cavalerie des anciens. Malgré cet avantage, je suis d'avis qu'il ne faut pas plus compter sur la cavalerie, qu'on ne le faisait autrefois : car, ainsi que je l'ai dit, on a vu en mille circonstances l'infanterie faire tourner l'attaque de cette dernière à sa honte.

Je soutiens donc que les peuples ou les empires qui font plus d'estime de la cavalerie que de l'infanterie sont toujours faibles et exposés à une ruine imminente, ainsi que l'a prouvé de nos jours l'Italie, qu'on a vue ravagée, dévastée et parcourue par l'étranger, uniquement pour avoir négligé son infanterie, et fait de ses soldats autant de cavaliers. Il est bon, sans doute, de posséder de la cavalerie, mais comme force secondaire, et non comme premier fondement d'une armée : rien de plus utile et de plus nécessaire pour faire des découvertes, parcourir et ravager le pays ennemi, inquiéter et troubler son armée, la tenir sans cesse sous les armes, et intercepter ses vivres ; mais, quant aux batailles et aux affaires de campagne, qui font l'importance d'une guerre, et le but pour lequel on forme les armées, elle est plus utile pour poursuivre l'ennemi, lorsqu'une fois il est en déroute, que pour rien opérer d'avantageux pendant J'action : aussi son importance le cède, en tout à celle de l'infanterie.

Cosimo Ruccellai. - Deux doutes s'élèvent dans mon esprit : d'abord je sais que les Parthes ne faisaient jamais la guerre qu'à cheval, et qu'ils partagèrent cependant l'empire du inonde avec les Romains ; en second lieu, je désirerais que vous me dissiez comment la cavalerie peut être soutenue par l'infanterie, et d'où naît la force de cette dernière arme, et la faiblesse de l'autre.

Fabrizio Colonna. - Je vous ai dit, ou du moins j'ai voulu vous dire que ma discussion sur l'art de la guerre ne passait pas les bornes de l'Europe ; je ne suis donc point obligé de vous rendre raison des usages de l'Asie : néanmoins je veux bien ajouter que les armées des Parthes étaient organisées d'une manière entièrement opposée à celles des Romains. Tous les Parthes combattaient à cheval, sans garder de rangs, et s'élançaient pêle-mêle sur l'ennemi ; ce qui rendait leur manière de combattre toujours changeante et pleine d'incertitude. Les Romains étaient, peut-on dire, presque tous fantassins ; ils combattaient les rangs serrés et de pied ferme. Ces deux peuples vainquirent indifféremment, selon que les lieux étaient étendus ou resserrés. Sur ce dernier terrain, les Romains avaient la supériorité ; les Parthes l'avaient sur l'autre. D'ailleurs, leur manière de combattre était parfaitement adaptée à la nature des contrées qu'ils avaient à défendre. Ces contrées, qui présentent des plaines immenses, éloignées de mille milles de la mer, dont les fleuves les plus rapprochés sont à deux ou trois journées l'un de l'autre, et dont les vastes solitudes sont à peine peuplées de quelques rares habitants, étaient peu favorables à une armée romaine, dont les mouvements étaient ralentis par ses armes et l'ordre de sa marche : elle ne pouvait les traverser sans de grands dangers, attendu que ceux qui les défendaient, toujours à cheval, et rapides comme l'éclair dans leurs mouvements, se présentaient aujourd'hui sur un point dont ils étaient éloignés le lendemain de cinquante milles. Voilà la véritable cause de la supériorité de la cavalerie des Parthes, des désastres de l'armée de Crassus, et des dangers que courut celle de Marc-Antoine.

Or, comme je ne prétends point parler ici des systèmes militaires adoptés hors de l'Europe, je veux me borner à ceux qu'établirent autrefois les Grecs et les Romains, et à celui que suivent aujourd'hui les Allemands.

Mais abordons enfin votre autre question. Vous désirez savoir par quelle organisation ou par quelle force naturelle l'infanterie est supérieure à la cavalerie? Je vous répondrai d'abord, que la cavalerie ne peut, comme l'infanterie, pénétrer dans tous les lieux. Lorsqu'il faut changer l'ordre, elle est plus lente à obéir au commandement que les fantassins ; car s'il est nécessaire, quand on marche en avant, de tourner en arrière, ou, lorsqu'on tourne en arrière, de marcher en avant, ou de se mettre en mouvement lorsqu'on a fait halte, ou de faire halte lorsqu'on est en mouvement, toutes ces manœuvres ne peuvent être faites par la cavalerie avec la même promptitude et la même précision que par l'infanterie. D'un autre côté, les chevaux, lorsqu'un choc imprévu a mis le trouble dans leurs rangs, ne peuvent se remettre en ordre sans de grandes difficultés, même lorsque l'ennemi a échoué dans son attaque ; au lieu que l'infanterie y parvient très promptement. Il arrive bien souvent, en outre, qu'un homme courageux monte un cheval ombrageux, ou un lâche un cheval plein d'ardeur : ces disparates ne peuvent produire que des désordres.

Il ne faut donc pas s'étonner si un peloton d'infanterie peut soutenir le choc d'un corps de cavalerie ; car le cheval est un animal intelligent, qui sait discerner le péril, et qui ne s'y expose pas volontiers. Si l'on réfléchit à la force qui le précipite en avant, et à celle qui le retient en arrière, on verra combien celle qui l'arrête est plus puissante que celle qui l'excite : car ce n'est que l'éperon qui le fait aller en avant ; tandis que de

l'autre côté il est retenu par la pique ou par l'épée. Aussi l'expérience des temps anciens et des temps modernes prouve qu'un corps d'infanterie n'a rien à craindre de la cavalerie, et ne peut en être entamé. Et si vous m'objectiez que l'impétuosité avec laquelle on précipite le cheval l'excite avec plus de furie à renverser ce qui s'oppose à sa course, et le rend moins sensible à la pique qu'à l'éperon, je vous répondrais, que Si le cheval ainsi poussé commence à s'apercevoir qu'il faille pénétrer au travers des pointes des lances, ou il ralentira lui-même sa course et s'arrêtera tout court lorsqu'il se sentira percer, ou, parvenu près des lances, il se tournera à droite ou à gauche. Si vous voulez en faire l'épreuve, essayez de lancer un cheval contre un mur : vous en trouverez bien peu qui s'y précipitent avec la fougue que vous désirez.

L’Art de la Guerre



POURQUOI L'ART MILITAIRE EST NÉGLIGÉ.

Retour à la table des matières

Cosimo Ruccellai. - Je désirerais que vous pussiez m'apprendre (si toutefois vous y avez quelquefois réfléchi) d'où peuvent naître le mépris, le désordre et la négligence où sont de nos jours tombés ces exercices ?

Fabrizio Colonna. - Je vous dirai bien volontiers ce que j'en pense. Vous savez que l'Europe célèbre la renommée d'une foule de ses grands hommes qui se sont illustrés dans la guerre ; l'Afrique n'en a produit qu'un petit nombre, et l'Asie encore moins. Cette différence résulte de ce que, dans ces deux dernières parties du monde, il n'y avait qu'une ou deux grandes monarchies et peu de républiques; au lieu qu'en Europe il y avait beaucoup de républiques et quelques royaumes seulement. Or, les hommes n'excellent dans un art, ou ne font briller leur courage, que lorsque l'État les emploie ou les tire de leur obscurité, qu'ils vivent sous les lois d'un monarque ou d'une république. Ainsi, plus les États sont multipliés, plus les grands hommes sont nombreux : ils sont plus rares à mesure que le nombre des États diminue. On trouve en Asie un Ninus, un Cyrus, un Artaxercès, un Mithridate ; à peine si l'on peut trouver un autre nom digne d'être comparé à ces grands noms. Et, sans parler de l'antique Égypte, l'Afrique nomme ses Massinissa, ses Jugurtha, et les capitaines que la

république de Carthage a nourris dans son sein ; et cependant ces illustres guerriers sont bien peu nombreux en comparaison de ceux que l'Europe a produits : car c'est en Europe que l'on voit briller sans nombre les hommes qui ont excellé dans tous les genres ; et leur foule serait plus grande encore, si l'on pouvait y ajouter tous ceux dont le temps jaloux a effacé le nom : car, l'époque où les vertus ont brillé d'un plus grand éclat, est celle où il s'est trouvé un plus grand nombre d'États qui les ont favorisés, soit par nécessité, soit par toute autre passion humaine.

Ainsi l'Asie n'a vu s'élever dans son sein que peu d'hommes illustres : cette immense contrée, soumise pour ainsi dire à l'empire d'un seul maître, et qui, par sa grandeur même, s'endormait trop souvent dans les délices de la Paix, ne pouvait enfanter qu'un petit nombre d'hommes habiles dans les sciences de la guerre et du gouvernement.

La même chose se vit en Afrique. Cependant cette contrée a nourri quelques grands hommes de plus, grâce à la république de Carthage ; car ils sont plus nombreux dans une république que dans une monarchie : dans l'une, la vertu est presque toujours honorée ; dans l'autre, on la redoute sans cesse: d'où il résulte que, dans la première, tout tend à nourrir la vertu ; dans la dernière, tout tend à l'étouffer.

Si l'on considère maintenant toutes les contrées de l'Europe, on verra qu'elles furent remplies d'une foule de républiques et de principautés qui, vivant dans une crainte continuelle les unes des autres, étaient obligées de maintenir en vigueur les institutions militaires, et de combler d'honneurs ceux qui se distinguaient dans l'art de la guerre. En effet, dans la Grèce, sans compter le royaume de Macédoine, on voit briller une foule de républiques qui toutes ont produit les hommes les plus rares ; l'Italie renfermait les Romains, les Samnites, les Toscans, les Gaulois cisalpins; la Gaule et la Germanie étaient remplies de républiques et de principautés ; l'Espagne offrait le même spectacle. Et si, en comparaison des Romains, peu d'autres noms ont échappé à l'oubli, il faut en accuser l'aveuglement des auteurs, qui suivent ordinairement le char de la fortune, et ne savent honorer que le vainqueur. Peut-on croire raisonnablement que, pendant cent cinquante ans que les Samnites et les Toscans combattirent contre les Romains avant d'être subjugués, il n'ait point paru chez eux une foule de grands généraux? N'en a-t-il pas été de même et dans les Gaules et dans l'Espagne? Mais ce courage, que les historiens n'ont pas cru devoir célébrer dans de simples citoyens,- il l'ont du moins loué dans les peuples, dont ils élèvent jusqu'aux cieux la persévérance à défendre leur liberté.

Puisqu'il est vrai que plus les empires sont nombreux, plus on voit s'élever de grands hommes, il en résulte nécessairement qu'empêcher leur élévation, c'est éteindre peu à peu la vertu, à laquelle on ravit ainsi l'occasion de se manifester dans les actions de ceux qu'elle inspire. Aussi, lorsque l'empire romain, élevé au faite de sa grandeur, out renversé toutes les républiques et toutes les monarchies de l'Europe, de l'Afrique, et la majeure partie de celles de l'Asie, Rome resta la seule carrière ouverte au courage. Il en résulta que les grands hommes devinrent aussi rares en Europe qu'en Asie ; la vertu ne tarda même pas à atteindre le dernier degré d'abaissement : car, limitée pour ainsi dire aux murs de Rome, dès que cette ville fut corrompue, sa corruption entraîna celle de l'univers entier; et c'est alors que les hordes de la Scythie purent se partager les lambeaux d'un empire qui, après avoir éteint la vertu chez les autres peuples, n'avait même pas su conserver la sienne.

Quoique, par la suite, l'inondation des barbai-es ait divisé l'empire en de nombreux États, la vertu n'a pu y renaître : d'abord, parce qu'il est bien difficile de remettre en vigueur des institutions entièrement viciées ; et ensuite, parce que les nouvelles mœurs introduites par la religion chrétienne n'imposent point la même nécessité de se défendre qu'autrefois. Alors on égorgeait les vaincus, ou on les livrait a un esclavage perpétuel, dans lequel désormais ils traînaient misérablement leur existence ; on ravageait les villes qu'on prenait, ou l'on en chassait les habitants ; et, après les avoir dépouillés de leurs biens, on les dispersait dans tout l'univers : toutes les infortunes étaient le partage des vaincus. Sans cesse éveillés par cette terreur toujours renaissante, les hommes alors auraient craint de négliger aucune de leurs institutions militaires, et ils réservaient tous les honneurs pour ceux qui s'y distinguaient.

Mais aujourd'hui cette terreur a disparu en partie. Il arrive rarement qu'on massacre même un petit nombre de vaincus : ceux qu'on fait prisonniers ne restent pas longtemps privés de leur liberté, par la facilité qu'ils ont de se racheter; les villes, dussent-elles se révolter mille fois, n'ont plus à craindre qu'on les détruise : on conserve les biens à leurs habitants ; et le plus grand malheur qu'ils aient à redouter, c'est de payer des contributions. Il n'est donc pas étonnant que les hommes répugnent à se soumettre aux obligations de la discipline militaire, et à se fatiguer en s'y livrant, pour échapper à des dangers qu'ils ne sauraient plus craindre.

... Voilà pourquoi ceux qui gouvernent refusent de s'assujettir aux embarras des exercices de la guerre, dont ils ne sentent pas, d'un côté, toute la nécessité, et qui, de l'autre, leur semblent un dédale dont ils ne sauraient trouver l'issue. Ceux qui se sont laissé asservir, et que de tels exemples devraient effrayer, n'ont plus le pouvoir d'y remédier : ceux qui ont perdu leurs États ne sont plus à temps de le faire ; et ceux qui s'en sont emparés ne le veulent et ne le savent pas : leur unique but est de jouir en paix des faveurs de la fortune, sans s'appuyer jamais sur leur propre courage ; car, au milieu de cette indigence de vertu, ils ont vu que la fortune seule gouverne l'univers ; et, au lieu de la maîtriser, ils aiment mieux s'en rendre les esclaves.

L'Art de la Guerre



PAS DE GRAND HOMME SANS IMAGINATION.

Retour à la table des matières

Fabrizio Colonna. - Peut-être désirez-vous connaître encore quelles sont les qualités que doit posséder un général? Je vous satisferai en peu de mots ; car je ne pourrais choisir un homme autre que celui qui saurait faire tout ce dont nous nous sommes entretenus aujourd'hui ; cela même ne suffirait pas s'il ne savait trouver en lui-même les ressources dont il peut avoir besoin : car celui qui manque d'invention ne fut jamais un grand homme dans son genre ; et si l'invention est honorable en toutes choses, c'est surtout à la guerre qu'elle est la source de la gloire. Aussi voit-on qu'une invention en ce genre, quelque peu importante qu'elle soit, est célébrée par tous les historiens ; comme lorsqu'ils louent Alexandre le Grand de ce que, pour décamper plus secrètement, il ne faisait pas donner le signal du départ par la trompette, mais en élevant un casque au bout d'une lance. On le loue encore d'avoir ordonné à ses soldats, au moment de l'attaque, de mettre le genou gauche en terre, pour pouvoir soutenir plus vigoureusement le choc de l'ennemi. Cette mesure, qui lui donna la victoire, lui acquit en outre une telle gloire, que toutes les statues que l'on érigea en son honneur étaient représentées dans cette attitude.

L'Art de la Guerre



LES FAUTES DES PRINCES D'ITALIE.

Retour à la table des matières

Fabrizio Colonna. - De tous les actes importants qui règlent de nos jours la destinée des hommes, il n'en est point qu'il soit plus facile de ramener aux règles de l'antiquité, que les institutions militaires; mais cette amélioration n'est aisée que Pour les seuls princes qui pourraient lever dans leurs États une armée de quinze à vingt mille jeunes gens. D'un autre côté, rien n'est Plus difficile pour ceux qui ne possèdent pas cet avantage. Pour vous faire mieux comprendre ma pensée, vous saurez d'abord qu'il existe, pour les grands capitaines, deux sortes de gloire bien distinctes : la première appartient à ceux qui ont exécuté de hauts faits à la tête d'une armée accoutumée aux règles de la discipline ; tels que furent la plupart des citoyens romains, et tous ceux qui, avec de telles armées, n'ont eu d'autre peine que d'y maintenir l'ordre et la discipline, et d'éviter de les précipiter dans le danger : l'autre est le partage de ceux qui ont dû non seulement triompher de l'ennemi, mais qui, avant d'arriver à ce résultat, ont été obligés de créer une bonne armée, et d'y introduire l'ordre et la discipline : sans doute leur gloire est plus éclatante que celle de ces généraux qui, pour exécuter les grandes actions qui les ont rendus célèbres, avaient à leurs ordres des armées depuis longtemps exercées et disciplinées. Parmi ces derniers généraux, il faut citer Pélopidas, Epaminondas, Tullus Hostilius, Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, Cyrus, -roi des Perses, et Sempronius Gracchus. Tous furent obligés de former d'abord une bonne armée avant de pouvoir s'en servir pour combattre ; tous parvinrent à réussir dans ce grand dessein, soit par leur sagesse, soit parce qu'ils avaient assez d'hommes pour pouvoir les dresser à de tels exercices ;

jamais aucun d'eux, quelles que fussent la supériorité et l'étendue de son génie, n'aurait pu, dans un pays étranger, parmi des-peuples corrompus, et ennemis de tous les sentiments d'une honnête subordination, obtenir le moindre résultat glorieux.

Il ne suffit donc pas, en Italie, de savoir conduire une armée déjà toute formée : il faut d'abord être en état de la créer, et ensuite de savoir la commander. Mais ces choses ne sont possibles qu'aux princes auxquels l'étendue de leurs États et le nombre de leurs sujets permettent de pareilles entreprises. Puis-je me mettre dans ce nombre, moi qui ne commandai jamais et, qui ne puis commander que des armées étrangères, et des hommes soumis à une volonté indépendante de la mienne ? C'est à vous à juger s'il est possible d'introduire parmi de tels hommes aucune des améliorations dont je vous ai entretenu tout aujourd'hui. Quand je pourrais forcer un de ces soldats qui servent actuellement à porter plus d'armes que de coutume, et à joindre à ces armes des vivres pour deux ou trois jours, et une pioche ; quand je Parviendrais à le faire travailler à la terre, et à l'assujettir, pendant une partie du jour, à des manœuvres simulées, afin de pouvoir m'en prévaloir lorsqu'il faudra réellement combattre ; quand il s'abstiendrait du jeu, de la débauche, du blasphème et de l'insubordination où il vit plongé aujourd'hui ; quand il se soumettrait à cette discipline ; quand son respect pour l'ordre et la propriété serait tellement profond, qu'il craindrait de toucher à l'arbre couvert de fruits qui sin trouverait placé au milieu de son camp, comme on lit que les armées anciennes en ont donné plusieurs fois l'exemple : que pourrais-je lui promettre qui pût, en me faisant craindre, m'attirer tout à la fois son respect et son amour, lorsque la guerre une fois terminée, tous nos rapports se trouvent entièrement rompus? De quoi pourrais-je faire rougir des hommes nés et élevés sans le moindre sentiment d'honneur? Pourquoi auraient-ils pour moi le moindre égard, puisque je leur suis inconnu? par quel Dieu ou par quels saints pourrais-je les faire jurer? sera-ce par ceux qu'ils adorent, ou par ceux qu'ils blasphèment? J'ignore quels sont ceux qu'ils révèrent, mais je sais qu'ils les blasphèment tous. Comment pourrais-je croire qu'ils tinssent les promesses qu'ils ont faites à ceux que je vois chaque jour l'objet de leurs mépris? Comment ceux qui méprisent Dieu même pourraient-ils respecter les hommes? Quelles institutions salutaires pourriez-vous faire fleurir au milieu de tant de corruption? Et si vous m'alléguiez que les Suisses et les Espagnols sont de bonnes troupes, je vous avouerai qu'ils l'emportent infiniment sur les Italiens : mais, si vous avez fait attention à ce que je vous ai dit, et à la manière d'agir de ces deux peuples, vous verrez tout ce qui leur manque pour atteindre à la perfection des anciens. Les Suisses sont devenus d'excellentes troupes, par une habitude naturelle que leur ont fait contracter ceux dont je vous ai parlé pendant le cours de cet entretien : les Espagnols doivent tout à la nécessité, parce que, forcés de porter la guerre dans un pays étranger, où ils n'avaient à attendre que la victoire ou la mort, et ne voyant lias la possibilité de fuir, ils n'ont plus compté que sur leur bravoure. Mais leur supériorité est en grande partie défectueuse ; car tout ce qu'elle présente de bon consiste dans l'habitude où ils sont d'attendre l'ennemi jusqu'à la portée de la pique ou de l'épée. Personne aujourd'hui n'est en état de leur enseigner tout ce qui leur manque, et, à plus forte raison, quelqu'un qui ne serait pas de leur nation.

Mais revenons aux Italiens. Privés du bonheur d'avoir des princes éclairés, ils n'ont pu adopter aucune institution salutaire ; et ne s'étant point trouvés dans la même nécessité que les Espagnols, ils ne les ont point embrassées d'eux-mêmes: c'est ainsi qu'ils sont restés la honte du monde entier. Ce n'est point aux peuples qu'en est la faute ; c'est à leurs princes seulement : mais ces derniers en ont été punis, et ils ont porté le juste châtiment de leur ignorance en perdant lâchement leurs États sans racheter cette ignominie par la moindre marque de courage. Voulez-vous vous

convaincre de cette vérité ? Considérez combien de guerres ont éclaté en Italie depuis la venue du roi Charles VIII jusqu'à nos jours. La guerre a coutume de rendre les hommes belliqueux, et de leur donner de la réputation; cependant les guerres dont je vous parle, quelque violentes et prolongées qu'elles aient été, n'ont fait au contraire que ravir aux sujets et à leurs princes le peu de considération qui leur restait encore. Un tel renversement ne peut provenir que de ce que les institutions actuellement en vigueur étaient et sont encore défectueuses, et que personne n'a su profiter des améliorations qui ont eu lieu récemment -chez d'autres nations. Soyez convaincus que les armes italiennes ne reprendront jamais quelque réputation, qu'en suivant la marche que je vous ai indiquée, et qu'avec le secours des princes qui possèdent en Italie de puissants États ; car on ne peut imprimer cette forme que dans des hommes simples, grossiers, et qui sont vos sujets, et non chez ceux qui sont corrompus, mal gouvernés et étrangers. L'on ne verra jamais un bon sculpteur se flatter de tirer une belle statue d'un bloc mal ébauché ; il y parviendra sans peine d'un marbre brut.

Nos princes italiens s'imaginaient, avant d'avoir essuyé les coups des guerres ultramontaines, qu'il suffisait qu'un prince eût des secrétaires qui sussent rédiger une réponse piquante, et écrire une belle lettre ; qu'il montrât dans ses reparties la finesse et la promptitude de son esprit ; qu'il sût ourdir une fourberie, se parer d'or et de pierreries, dormir et manger avec plus de splendeur que les autres princes, s'entourer de toutes les voluptés, se montrer envers ses sujets plein d'avarice et d'orgueil, se plonger dans l'oisiveté ; qu'il n'accordât les places qu'à la faveur ; qu'il accablât de ses dédains quiconque eût osé lui montrer une route plus honorable ; et qu'il prétendît que ses moindres paroles fussent regardées comme des oracles. Ils ne s'apercevaient pas, les malheureux, qu'ils se préparaient, par cette conduite, à tomber la proie du premier qui daignerait les attaquer. De là naquirent, en 1494, ces grands épouvantements, ces fuites précipitées, ces pertes merveilleuses ; et c'est ainsi que les trois plus puissants États qui existaient en Italie, ont été plusieurs fois ravagés et livrés au pillage.

Ce qu'il y a surtout de déplorable, c'est que les princes qui nous sont restés persistent dans le même aveuglement, vivent dans les mêmes désordres, et ne veulent pas s'apercevoir que ceux qui jadis voulaient conserver leurs États pratiquaient ou faisaient du moins pratiquer tout ce que je viens de vous exposer, et mettaient tous leurs soins à endurcir leur corps aux fatigues et à rendre leur âme insensible aux dangers. C'est ainsi que les César, les Alexandre, et tant d'autres princes et guerriers illustres, combattaient toujours aux premiers rangs, et marchaient à pied, couverts de leur armure : s'ils perdaient leurs États, ils savaient du moins mourir ; de sorte qu'ils vivaient et qu'ils mouraient avec le même courage. Si l'on peut blâmer dans la plupart d'entre eux un excès d'ambition et trop d'amour pour le pouvoir, on ne pourra jamais leur reprocher ni mollesse ni aucun des vices qui rendent les hommes lâches et efféminés. Si nos princes pouvaient lire ces exemples et s'en pénétrer, serait-il possible qu'ils ne changeassent pas de manière de vivre, et que leurs États ne jouissent pas d'une meilleure fortune ?

Puisque vous vous êtes plaint, au commencement de cet entretien, de votre ordonnance, je vous répondrai que, si vous l'eussiez établie comme je vous l'ai indiqué, et que l'expérience vous eût prouvé qu'elle était défectueuse, c'est alors que vous auriez eu droit de vous plaindre ; mais, puisque votre milice n'a été ni organisée ni exercée comme je vous l'ai dit, c'est à elle à se plaindre de vous, qui, au lieu d'un être parfait, n'avez produit qu'une ébauche informe. Les Vénitiens, ainsi que le duc de Ferrare, avaient commencé cette réforme ; ils n'ont pas su l'accomplir : c'est donc à eux seuls qu'il faut s'en prendre, et non à leurs soldats. Je puis vous affirmer que,

parmi les princes qui règnent aujourd'hui en Italie, le premier qui entrera dans cette route se rendra le premier le maître de cette contrée : il en sera de ses États comme du royaume de Macédoine, lorsqu'il passa sous la domination de Philippe, qui, élevé à l'école d'Épaminondas le Thébain, apprit de lui l'art difficile d'organiser une armée, et qui, tandis que le reste de la Grèce, plongée dans l'oisiveté, ne s'occupait qu'à entendre réciter des pièces de théâtre, sut s'élever, par la discipline et un exercice continuel, à un tel degré de puissance, qu'il parvint en peu d'années à se rendre possesseur de cette contrée, et à laisser à son fils un empire établi sur des fondements assez solides pour lui permettre de devenir le maître de l'univers. Quiconque méprise ces idées, s'il est prince, dédaigne ses États, et, s'il est citoyen, sa patrie.

L'Art de la Guerre

PROVISION POUR L'INFANTERIE.

Retour à la table des matières

L'idée de la milice nationale est fort ancienne chez Machiavel. Il était parvenu à la mettre en oeuvre dans sa patrie. A vrai dire, cette milice se débanda en 1512. Mais Machiavel pense (ci. ci-dessus, 2e alinéa de noire premier extrait) qu'une défaite ne prouve rien.

Voici l'exposé des motifs - rédigé par Machiavel - du décret établissant à Florence une infanterie nationale.

Les magnifiques et très hauts seigneurs, considérant que toutes les républiques qui, dans le passé, se sont maintenues et agrandies, se sont toujours fondées principalement sur deux choses, à savoir la justice et les armes, afin de pouvoir refréner et amender leurs sujets et pouvoir se défendre de leurs ennemis ; considérant que votre république a de bonnes et saintes lois, que ses institutions sont bonnes concernant l'administration de la justice, et qu'il lui manque seulement de se bien pourvoir quant aux armes ; ayant reconnu par une longue expérience, à vrai dire à grands frais et non sans péril, combien peu d'espérance on peut fonder sur les troupes et les armes étrangères et mercenaires, car si elles ont le nombre et le prestige, elles sont insupportables ou suspectes, et si elles sont peu nombreuses ou sans réputation, elles ne sont d'aucune utilité ; jugent qu'il est bon d'être défendu par ses propres armes et par ses propres hommes, votre territoire présentant d'ailleurs une telle abondance de ces derniers qu'on pourra facilement y trouver le nombre d'hommes bien qualifiés qui aura été fixé. Comme ceux-ci seront de votre territoire, ils seront plus obéissants; s'ils commettent des fautes, ils seront plus faciles à châtier; s'ils sont méritants, plus faciles à récompenser; étant en armes chez eux, ils tiendront toujours votre dit territoire à l'abri de toute attaque inopinée : et ainsi il ne se pourra plus que des ennemis y viennent à la légère chevaucher et piller, comme il s'est produit depuis quelque temps

à la grande honte de cette République et au grand dam de ses citoyens et villageois. Et c'est pourquoi, au nom de Dieu tout puissant, et de sa très glorieuse Mère, Madame sainte Marie toujours Vierge, et du glorieux précurseur de Christ, Jean-Baptiste, avocat, protecteur et patron de cette République florentine, ils disposent et ordonnent : (suit le décret).